

APACHES ET CONFÉDÉRÉS AU NOUVEAU-MEXIQUE ET EN ARIZONA, 1861-1862

SERGE NOIRSAIN



Sépultures sommaires des quatre rangers de la compagnie du capitaine Sherod Hunter, que les Apaches de Cochise tuèrent près du relais de Dragoon Springs le 5 mai 1862 (Arizona). Photo de Bill Kirchner (www.hmdb.org).

SOMMAIRE

1. ORIGINE ET RÉPARTITION TERRITORIALE DES APACHES	1
• <i>Jicarillas & Mescaleros</i>	3
• <i>Lipans & Chiricahuas</i>	4
• <i>Mimbrenos & Apaches de l'Ouest</i>	5
• <i>Cadastre des tribus de l'Arizona et du Nouveau-Mexique</i>	6
• <i>Kiowas-Apaches & Navahos en marge des opérations confédérées</i>	7
2. LA SOCIÉTÉ APACHE : GÉNÉRALITÉS	8
3. LA GUERRE APACHE	13
4. ESTIMATION NUMÉRIQUE DES TRIBUS ET CLANS APACHES	15
5. CRESCENDO APACHE : 1848-1861	16
6. LE TEXAS, LE NOUVEAU-MEXIQUE ET L'ARIZONA, 1861-1862	
• <i>Le contexte sociopolitique et l'installation des Confédérés à Mesilla, 1861</i>	29
• <i>Les truands des compagnies confédérées levées au Nouveau-Mexique</i>	38
• <i>Les Confédérés et les Apaches</i>	41
7. LE RAID DE BAYLOR AU CHIHUAHUA, FÉVRIER 1862	62
8. COUPS DE FEU EN ARIZONA	
• <i>La colonne de Californie et la capture du capitaine McCleave par Hunter</i>	65
• <i>Accrochage à Stanwix Station, 30 mars 1862</i>	69
• <i>Picacho Pass, 15 avril 1862</i>	71
9. SHEROD HUNTER ÉVACUE TUCSON, LA COLONNE DE CALIFORNIE ET LES HUMEURS DE COCHISE	73
10. L'ÉVACUATION DU NOUVEAU-MEXIQUE PAR LES CONFÉDÉRÉS	75
11. COMMENTAIRES	79
12. SOURCES MENTIONNÉES DANS LES NOTES	81

CARTES

1. Répartition des tribus apaches et des forts bâtis entre 1851 et 1860	2
2. La Piste de Santa Fe	16
3. République du Texas, Traité de Guadalupe Hidalgo, Gadsden Purchase	17
4. L'Overland Mail Road au travers du Nouveau-Mexique	25
5. Le « Gadsden Purchase »	30
6. Retraite de la garnison de Fort Fillmore vers Fort Stanton	35
7. État mexicain du Chihuahua	55
8. Opérations du général Sibley sur le Rio Grande	57
9. Sherod Hunter en Arizona	60
10. Trajet du colonel Reily entre Hermosillo et Tucson	60
11. Raid de Baylor au Chihuahua	63
12. Stanwix Station sur l'Overland Mail Road	70
13. Localisation de la ville d'El Paso (actuellement Juarez) en 1860	76

1. ORIGINE ET RÉPARTITION TERRITORIALE DES APACHES¹

Au cours de son service dans le corps expéditionnaire belge au Mexique, de 1864 à 1867, mon ancêtre Émile Noirsain approcha des Apaches qui provenaient du sud-ouest des États-Unis. Dans ses souvenirs et anecdotes militaires, il les décrit comme *des Indiens fourbes et cruels*. Sa réflexion s'inscrivait probablement dans l'air du temps et elle a été sûrement inspirée par son oncle, Édouard Noirsain qui servit dans des garnisons américaines au Texas et au Nouveau-Mexique entre 1855 et 1860 avant de participer à la guerre de Sécession dans l'état-major du 31st Pennsylvania Infantry.

Apaches, Navahos et Esquimaux-Aléoutes appartiennent à l'ethnie athapascanne. Issus des steppes sibériennes, ils se répandent d'abord dans la région subarctique qui s'étend de l'Alaska à la Terre-Neuve. Les traces archéologiques et ethnologiques démontrent que leur progression vers les régions dites des Grandes Plaines du Nord s'étale entre l'an 1000 et la fin du XV^e siècle. Ce n'est pas un peuple qui se déplace mais des petits groupes organisés autour de la famille étendue (par opposition à la famille nucléaire qui ne comprend que les parents et leurs enfants). Au XIX^e siècle au Canada, les derniers représentants de la nation Sarcee parlaient encore un dialecte athapascan, c'étaient les ultimes vestiges de l'implantation de cette ethnie dans l'Amérique septentrionale.

Progressivement chassés des Grandes Plaines du Nord par les Utes et les Comanches, les Athapascans migrent lentement vers le Sud-Ouest. Les archéologues américains situent au XV^e siècle leurs premières installations permanentes dans les régions en lisière du Mexique. Les témoignages de l'expédition de Francisco Coronado (1540-1542) incitent cependant les historiens à reporter au siècle suivant l'implantation des Athapascans en Arizona et au Nouveau-Mexique. Venant du Mexique, Coronado traverse l'Arizona, bifurque sur le Nouveau-Mexique et le *Texas Panhandle* puis s'aventure en Kansas avant de redescendre sur le Rio Grande. Ses notes parlent des Zunis, des Hopis et des Pueblos, mais ne réservent aux Apaches que des commentaires succincts. En fait, Coronado en rencontra très peu et seulement près du Rio Grande.

Pourquoi les Athapascans s'installèrent-ils dans le sud-ouest des États-Unis ? Dans son ouvrage *The Course of Empire*, Bernard de Voto répond à cette question :

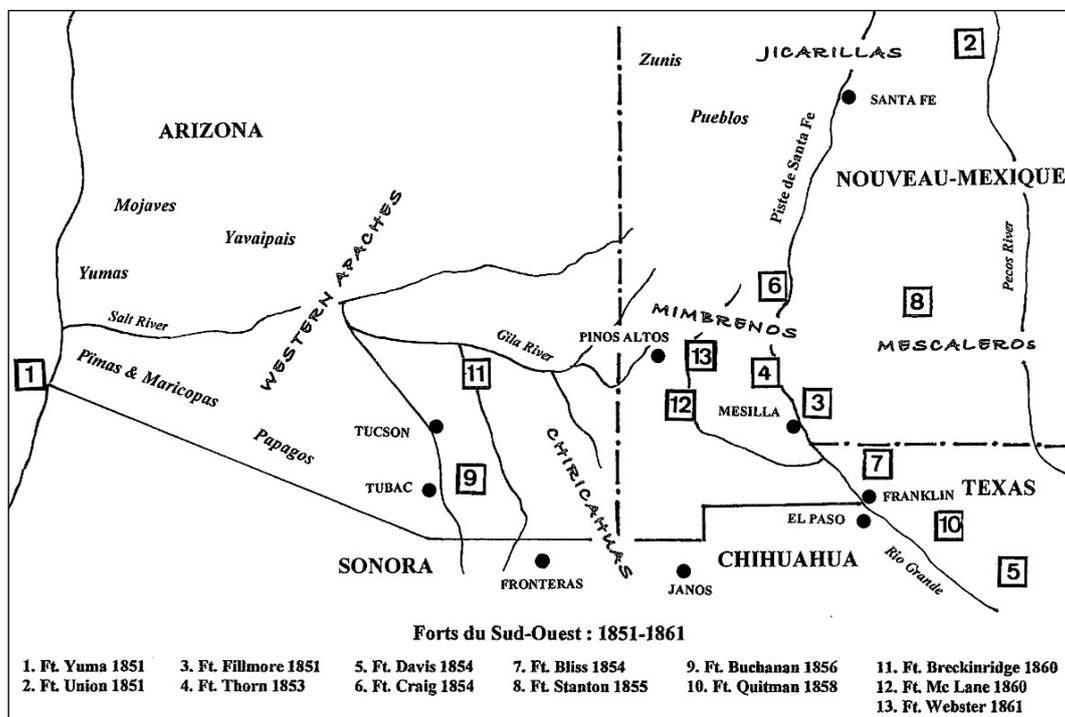
« Maints historiens pensaient que la société indienne était statique quand le Blanc débarqua en Amérique. L'archéologie révèle pourtant que ce continent connaissait de grands mouvements de populations depuis des siècles. Il y avait une lutte permanente pour les terrains de chasse et agricoles, et les peuples les plus faibles étaient chassés ailleurs. Les changements climatiques et l'épuisement des ressources alimentaires, surtout dans le Sud-Ouest, déclenchèrent de telles émigrations. »

Il est difficile de suivre la montée en puissance d'un peuple nomade qui laisse derrière lui peu de traces concrètes. Les étapes de la mainmise des Athapascans sur le Sud-Ouest ne peuvent donc se discerner qu'au travers de la mémoire collective des tribus sédentaires et évoluées qui en furent les victimes. Les premiers témoignages de la prédominance de ceux que les autres nations indiennes du Sud-Ouest appellent désormais Apaches émanent

¹ Capps, *Great Chiefs*, p. 64 ; Debo, *Geronimo*, pp. 11-3 ; De Voto, *The Course of Empire*, pp. 90-4 ; Forbes, *Apache, Navaho and Spaniards*, pp. xi-xxii ; Griffith, *Nino Cochise*, p. 7 ; Hodge, *Handbook of American Indians*, p. 163 ; Hook, *Apaches*, pp. 3-7 ; *Encyclopedia of American West* ; Lamar, *Far Southwest*, p. 92 ; Melody, *Apache*, pp. 16-7, 19-21, 57-63, 75 ; Utley, *Frontiersmen in Blue* pp. 13-4, 313 ; Utley, *Fort Davis*, pp. 32-3 ; Sweeney, *Cochise*, pp. 9, 25, 29 ; Taylor, *Indiens d'Amérique du Nord*, pp. 7, 54-9, 63, 182.

des Espagnols et remontent à la première moitié du XVII^e siècle. Les Apaches et les Navahos se définissent comme les *N'de*, *Dîni*, *Tindé* ou *Dineh* qui, dans leur langue, signifie *le peuple*. Quant aux autochtones de la région, ils utilisent le mot *apachu* (« ennemi » dans la langue zuni) pour désigner les Athapascans, un tropisme involontaire de la part des autres Indiens, mais qui habille parfaitement la dangerosité des *Tindé* ou *Dineh*. En Europe et en Asie, seuls les Huns et les Mongols suscitérent une telle terreur et une telle haine. Cette observation des mutations ethnologiques que subit le Sud-Ouest américain entre le XVIII^e et le XIX^e siècle nous incite à réviser la pensée manichéenne qui irrigue les nobles sentiments en opposant les « bons » autochtones aux « mauvais » envahisseurs occidentaux. Comme les caractéristiques linguistiques et ethniques des Apaches les rendaient aussi étrangers que les Européens aux régions dont ils se sont emparés, en vertu de quels principes pourrait-on prétendre que la violente intrusion des groupes Athapascans au Nouveau-Mexique, en Arizona, au Texas et jusque dans le nord du Mexique s'inscrit dans une posture plus légitime que l'irruption, tout aussi violente, des Blancs sur leur territoire ?

À l'entame du XVIII^e siècle, les Athapascans auraient compté une dizaine de milliers d'âmes qui s'infiltrèrent progressivement dans le Sud-Ouest américain dont ils délogent violemment les occupants. Après deux siècles d'implantation forcée dans les États actuels de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, ces bandes s'y imposent aux dépens des Zunis, des Hopis, des Pueblos, des Yumas, des Mohaves, des Yavaipais, des Papagos, des Pimas, des Maricopas et de quelques clans comanches. Les Espagnols puis les Mexicains et les Américains retiennent trois groupes d'Athapascans : ceux de l'Est (les Mescaleros, les Jicarillas et les Lipans) ceux du Centre (les Mimbrenos et les Chiricahuas) et ceux de l'Ouest (les « Western Apaches » et les Navahos). Tous se fragmentaient en clans ou en bandes autonomes.

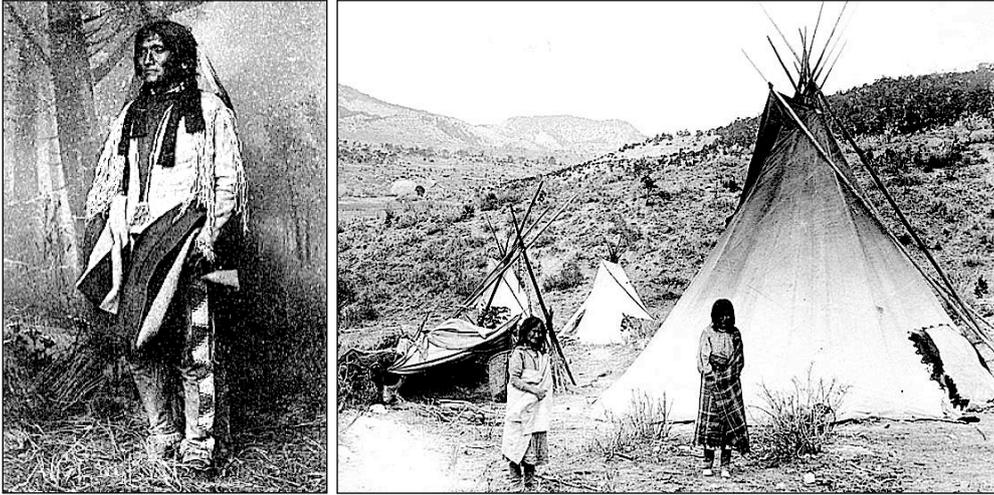


Carte 1 : Répartition des tribus apaches et des forts fédéraux bâtis entre 1851 et 1860 ainsi que les points ou villes et régions mexicaines fréquentées ou attaquées par les bandes d'Apaches (*Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, 1825-1875*. Economica, Paris, 2011).

APACHES DE L'EST

- **Jicarillas** (tresseurs de paniers)

En 1850, ils vivent dans le nord-est du Nouveau-Mexique et ne comptent qu'un millier d'individus répartis sur les rives du cours supérieur du Rio Grande. Les *Saidindés* (Peuple des sables) se tiennent à l'ouest de ce fleuve et les *Gulgahénes* (Peuple des plaines) à l'est de celui-ci. En raison de leur très petit nombre, ils se lient avec les Utes et adoptent progressivement leur mode de vie et leur vêture.



En 1860, les vêtements et les tipis des Jicarillas s'apparentaient encore à leurs proches voisins : les Utes et les Comanches (E.G. Curtis : *The North American Indian*).



Guerriers mescaleros, ca. 1860-1880 (Smithsonian Institution & U.S. National Park Service).

- **Mescaleros** ou **Davis Mountains** (Cueilleurs de mescal)

Leurs clans se concentrent dans l'est du Nouveau-Mexique et le nord-ouest du Texas. En raison de l'immensité du territoire qu'ils occupent et du petit nombre de leur population (moins de mille âmes dans les années 1850), ils entretiennent des liens tribaux encore plus lâches que dans les autres groupes apaches. Comme les Jicarillas, ils s'identifient à la région qu'ils occupent provisoirement ou en permanence. Leurs deux principaux clans sont les *Sierra Blancas* et les *Faraones*.

- **Lipans**

Peu nombreux, ils opèrent sur les deux rives du Rio Grande dans l'extrémité méridionale du Texas et en lisière du Mexique. Les archives de l'armée confédérée ne mentionnent qu'un seul combat entre ses troupes et les Lipans : celui du 11 octobre 1861 au cours duquel le sergent N. Barrett et dix-sept cavaliers du 2^d Texas Mounted Rifles du lieutenant-colonel Baylor recourent uniquement à leurs sabres pour s'extraire de l'embuscade que ces Indiens leur ont tendue.

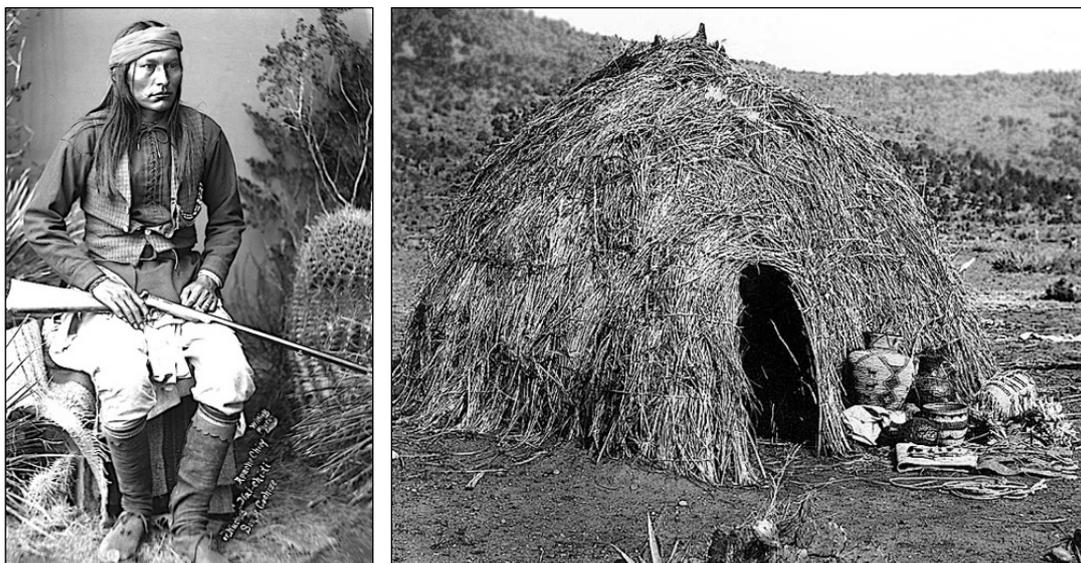


Guerriers et femmes des Apaches Lipans (Smithsonian Institution & U.S. National Park Service).

APACHES DU SUD

- **Chiricahuas**

Leurs voisins les appelaient les *Chi-hui-ca-hui* (les hommes de la montagne des dindons). Les principaux clans chiricahuas comprennent les Chokonens, les Bedonkohes et les Nednis (ou Pinery), ils opéraient dans le sud-est de l'Arizona, dans le sud-ouest du Nouveau-Mexique et dans la bande septentrionale du Chihuahua et du Soñora.



Guerrier chiricahua (National Archives) - Un wickiup apache (Edward C. Curtis).

- **Mimbres** ou **Mimbrenos** ou **Gila & Mogollon Apaches**

Les Américains les appelaient les Chiricahuas du nord car ils entretenaient des liens étroits avec les vrais Chiricahuas qui vivaient plus au sud. Les autres tribus les surnommaient *Tci-he-ende* (ceux qui se peignent en rouge) car ils se peignaient le visage avant de combattre. Leur territoire était circonscrit par le Rio Grande et par les montagnes Mogollon et Gila (carte 1, p. 2). Leur domaine jouxtait la sphère d'influence des Chiricahuas jusque dans l'État mexicain du Chihuahua. Mangas Coloradas, Victorio (*Bidu-ya*) et Nana furent leurs principaux chefs de guerre. Les Chihennes, les Mogollons, les Warm Springs et les Copper Mines furent les principaux clans de cette tribu.



De gauche à droite : Guerrier Mimbrenos (R.G. McCubbin Collection) - Trois Western Apaches White Mountains et un Tonto. Notons le contraste vestimentaire entre ces deux clans (Smithsonian Institution).

APACHES DE L'OUEST (Western Apaches)

Les *Western Apaches* ou Apaches de l'Ouest s'inscrivent dans une définition tardive et purement américaine, que leurs tribus auraient pu juger dénuée de fondement. Dès le XVIII^e siècle les *Western Apaches* sont identifiés dans l'Arizona occidental et certains historiens soutiennent qu'ils ne formaient pas une tribu homogène parce que leur répartition géographique avait généré leur morcellement en des clans indépendants et parfois hétérogènes. Quoique les historiens américains ne partagent pas tous la même analyse du nombre, de l'identification et de la localisation des bandes de *Western Apaches*, ceux-ci se répartissaient approximativement dans cinq régions de l'Arizona au cours de la décennie qui a précédé et suivi la guerre de Sécession (voir carte 1, p. 2).

- Au nord-ouest : les *Tontos*, les *Bald Mountains*, les *Fossil Creeks*, les *Oak Creeks*, les *Mazatzals* et six autres groupes mineurs et hétérogènes.
- Au nord-nord-ouest : les *Yavapais* étaient un mélange de *Yumas* et d'Apaches, d'où l'appellation erronée de *Yumas Apaches*.
- Au nord : les *Carrizos*, les *Cibecues* et les *Canyon Creeks*.
- Au centre : les *White Mountains* et les *Coyoteros*.
- Au sud : les *San Carlos*, les *Pinals* et les *Arivaipas*.

CADASTRE DES TRIBUS DE L'ARIZONA

Eu égard aux noms parfois différents de certaines des tribus mentionnées dans ce texte, nous avons retenu le cadastre des tribus indiennes de l'Arizona, tel que Browne J. Ross l'a établi en 1864 dans son ouvrage : *Adventures in the Apache Country*. D'après l'auteur, toutes les tribus citées ci-après vivaient en harmonie avec les Américains et les Mexicains, à l'exception des Apaches et de petits groupes de Yampais (ou Apaches Mojaves) et de Hualpais (ou Yuma Apaches) qui entretenaient des relations souvent versatiles voire bivalentes avec les populations blanches.

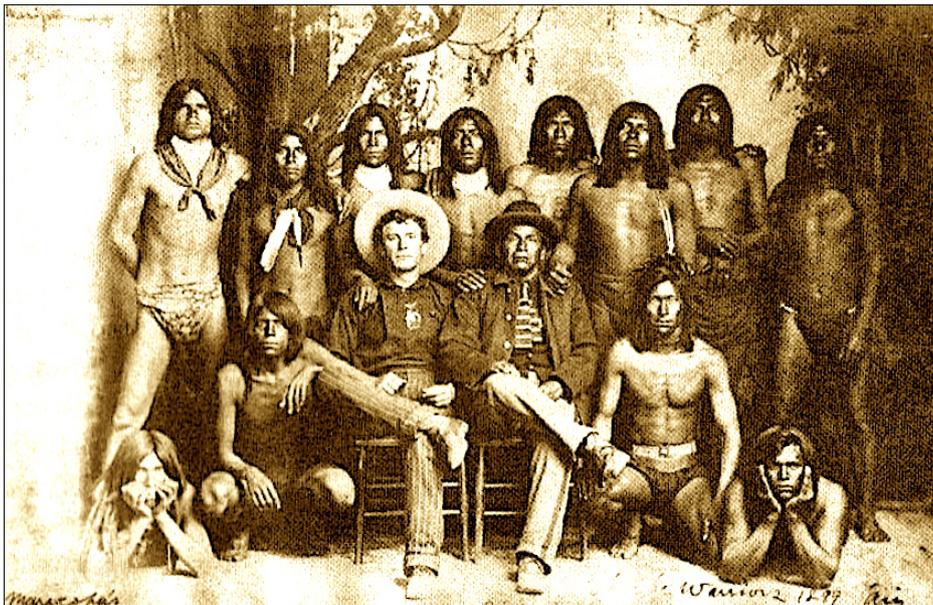
TRIBUS APACHES DE L'ARIZONA :

Mimbrenos	700
Chiricahuas	600
Sierra Blancas	2 500
Pinalis	700
Coyoteros	3 000
Cominos & Yumas	1 500
Tontos	1 500
Mogollons	1 500
	<u>12 000</u>

D'après les Affaires indiennes, ces 12 000 âmes qu'auraient totalisé ces 8 tribus apaches dans années 1860-1865, celles-ci étaient susceptibles d'aligner quelque 3 000 guerriers.

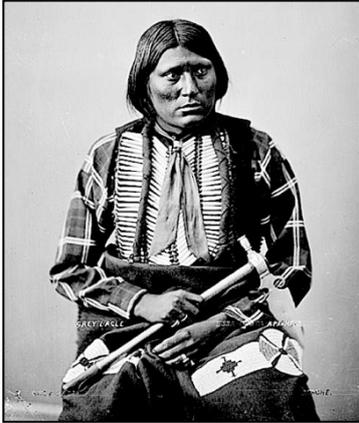
TRIBUS PACIFIÉES DE L'ARIZONA :

Pimas, Maricopas & Papagos	10 100
Yumas	2 500
Mojaves	4 000
Chemehuevi (Paiutes)	3 500
Yaquis	<u>6 700</u>
	26 800



Un brillant set de guerriers Maricopas ou Papagos, fin XIX^e (Smithsonian Institute).

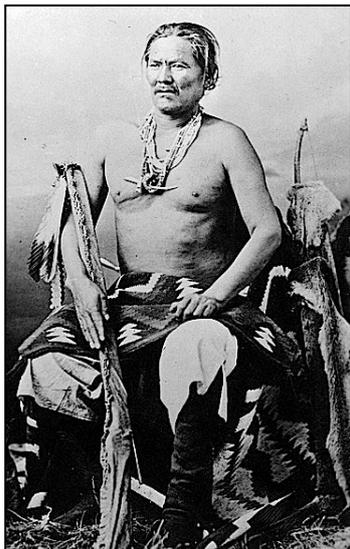
LES KIOWA-APACHES



Kiowa-Apache, ca. 1860-70.
(Smithsonian Institution)

Ceux que les Texans et les Néo-Mexicains désignaient sous le nom de Kiowas-Apaches font l'objet de deux théories. Certains historiens américains supposent que des Athapascans se sont mêlés à des Kiowas et ont peu à peu adopté leur mode de vie sans pour autant se diluer dans leur société. Cependant, la plupart des linguistes américains pensent que les Kiowa-Apaches ont formé progressivement une tribu distincte en amalgamant des individus issus des deux tribus. En dehors de quelques démêlés avec les forces fédérales occupant des postes dans leur région, ces Apaches n'ont aucun contact avec les troupes confédérées au Nouveau-Mexique.

LES NAVAHOES ou NAVAJOS



Manuelito, principal chef des Navahos en 1860 – Ruines d'un village navaho après sa mise à sac par les troupes américaines, ca. 1864 (National Archives).

Ils tirent leur nom de *Navahu* un terme issu du dialecte pueblo-tewa, qui signifie « cultivateur ». Au cours de leur installation dans l'Arizona septentrional, les Navahos sortent progressivement de leur rusticité néolithique en adoptant le mode de vie des Hopis, des Zunis et des Pueblos. Ils érigent des villages fortifiés en adobe, pratiquent une agriculture intensive en l'irriguant selon les méthodes comparables à celles de l'Orient ancien, élèvent des chevaux, des mules et des ovins en plus de maîtriser le tissage de la laine ainsi que l'orfèvrerie alors que leurs « cousins » apaches recourent encore aux silex pour confectionner leurs flèches, leurs couteaux et leurs racloirs. Or, leurs conditions de vie étaient identiques. Comme la structure politique des Navahos se composait d'un chef principal et d'un grand conseil, elle se démarquait de l'individualisme forcené et du nomadisme des Apaches. Les Navahos sont donc les seuls Athapascans dont le mode de vie procédait de la civilisation telle que la conçurent les plus anciennes sociétés orientales.

Parce que leurs conflits avec l'armée américaine occupent toute leur attention et qu'ils rejettent la rusticité du mode de vie des Apaches, les Navahos ne s'inscrivent pas dans leurs conflits. En revanche, le 30 août 1860, les chefs navahos Manuelito et Barboncito osent assiéger Fort Defiance avec plus de mille guerriers. La diversité apache n'alignera jamais autant d'hommes sous un même chef. Lorsqu'en 1864 le général James H. Carleton, qui vient d'apprendre de ses erreurs sur la gestion des Indiens du district du Nouveau-Mexique, ordonne de parquer les Navahos dans la réserve de Bosque Redondo, ceux-ci comptent encore une quinzaine de milliers d'individus, en substance près du double de ce que les tribus apaches auraient pu aligner si elles avaient été réunies.

2. LA SOCIÉTÉ APACHE : GÉNÉRALITÉS²

À l'origine, les Athapascans négligent l'agriculture parce qu'ils appartiennent à la catégorie des chasseurs-cueilleurs dont le mode de vie repose sur la chasse, la pêche et la cueillette, en revanche les Navahos s'y adonnent intensivement. Au fil des décennies, des Lipans et des Jicarillas cultivent des céréales, des haricots, des courges et des graines de mescal, mais ces produits ne forment qu'un quart de leur alimentation. Celle-ci se fonde surtout sur la chasse quoique leurs croyances religieuses leur interdisent la chair des ours, des coyotes, des serpents, des poissons et des dindons. En revanche, ils se régalaient de la viande chevaline. Une grande partie de leurs ressources provient des rapines dont les autres tribus font les frais. Chez les Pimas, les Zunis et les Pueblos, l'érection de villages fortifiés est entamée ou s'intensifie quand apparaissent les terribles *Apachus*.

Opérant en lisière des Grandes Plaines du Sud, les Mescaleros et surtout les Jicarillas adoptent certaines des habitudes vestimentaires des Comanches et des Kiowas et le même type d'habitat. Ils logent dans des *tipis* (typiques des Indiens des Grandes Plaines du Nord et du Centre) alors que les Apaches du Sud et de l'Ouest préfèrent le *wickiup* (abri faits de végétaux). Quoique leurs femmes confectionnent des splendides tuniques en peau, les Apaches troquent ou volent volontiers des vêtements occidentaux, surtout durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Il arrive parfois aussi que les Apaches se livrent une terrible haine fratricide. Après avoir ordonné de placer des Mescaleros et des Jicarillas dans la même réserve, le général Carleton ordonne très vite de les séparer dès qu'il perçoit les prémices d'un double massacre. Les Apaches ont tellement traumatisé le sud-ouest des États-Unis que le lecteur européen n'imagine pas qu'ils ne formaient qu'une très faible parcelle du puzzle ethnique de cette immense région. Au milieu du XIX^e siècle, l'ensemble des Amérindiens des régions du Sud-Ouest aurait compté. 48 000 individus, une évaluation fondée sur le nombre moyen de personnes par type d'habitat : *tipis*, *wickiups* et cabanes en adobe. Chiffre très aléatoire en raison de la permanente errance des bandes apaches des deux côtés du Rio Grande. À la population sédentaire (15 000 Navahos et de 7 à 8 000 Pueblos, Hopis et Zunis) se greffaient de 2 à 3000 Yumas, Mohaves, Tarahumares, Pimas, Maricopas et Papagos (voir carte 1, p. 2 et page 6).

Avant et pendant la guerre civile américaine, le mode de vie des autochtones indiens du Nouveau-Mexique et de l'Arizona, à l'exception des Apaches, se fondait surtout sur

² Taylor, op. cit, pp. 54, 56 ; Debo, op. cit, pp. 21, 28, 39, 439-40 ; Sweeney, op. cit., pp. 29, 168-9 ; Melody, op. cit, pp. 28, 63-4 ; Hook, op. cit, pp. 7-11 ; Opler, op. cit, pp. 371-5 ; Barnaby, *Forgotten Frontiers : A Study of the Spanish Indian Policy of Don Juan Bantista de Anza, Governor of New Mexico, 1777-1787*, pp. 187-94, 216-20, 253, 257-91, 312-8, in *Geronimo*, Debo, p. 28 ; Griffith, op. cit, pp. 13, 15 ; Smith, *Fort Huachuca*, p. 3 ; Lamar, op. cit, pp. 92, 438 ; Mowry, *Arizona and Sonora*, p. 32 ; Schwatka, *Among the Apaches*, pp. 46-7, 52 ; Johansen & Grinde, *Encyclopedia of Native American Biography*, p. 191.

l'agriculture et l'élevage en dépit des accrochages entre tribus. Comme leurs produits attiraient la convoitise des Apaches, ces Indiens (surtout les Pimas et les Papagos) les combattirent aux côtés des Blancs. Le raid entraîna dans l'éducation des Apaches car ceux-ci l'assimilaient à un comportement naturel, comparable à la chasse, à la pêche ou à la cueillette. Quelques historiens supposent que leur férocité remonterait à l'époque où ils ressentirent le besoin d'adopter cette attitude pour compenser leur faiblesse numérique lors de leurs premiers conflits avec les Espagnols et les tribus dont ils guignaient les terres. La suprématie des Apaches dans le Sud-Ouest procède évidemment de leur extraordinaire adaptation à un milieu naturel hostile et surtout de leur capacité à se déplacer rapidement et légèrement. Par une ironie de l'histoire, ce sont les colons hispaniques qui, à leur corps défendant, leur fournirent cette mobilité à la fin du XVII^e siècle.

Un bref rappel de ces événements s'impose.

En raison des grands espaces qu'elles exploitent, les haciendas mexicaines du XVII^e siècle réclament toujours plus de chevaux et leurs demandes excèdent très vite la capacité de l'Espagne à en exporter. Les colons hispaniques créent alors des haras pour lesquels ils introduisent leurs meilleurs spécimens qui génèrent progressivement des races adaptées au sol et au climat du Mexique. En 1598, Don Juan de Onate entre au Nouveau-Mexique avec 1 400 soldats et 7 000 chevaux pour y fonder Santa Fe. En quelques années, cette région se couvre de ranchs et de villages. Ayant eu aisément raison des Indiens Pueblos, Onate les contraint à travailler pour les colons hispaniques. Cette main-d'œuvre indienne commence par se familiariser avec les quadrupèdes occidentaux et bientôt en dérobe pour se réfugier dans des groupuscules apaches. Pour ceux-ci, le cheval n'est d'abord qu'un objet de troc et un mets de choix. En 1659, au cours d'un seul coup de main, des Apaches dérobent trois cents chevaux, mais il faut attendre la grande révolte des Pueblos, en 1680, pour que le cheval se propage dans les Grandes Plaines.

Cette révolte tétanise les colons hispaniques qui évacuent précipitamment la région en abandonnant leurs haras et des milliers de chevaux en semi-liberté qui gagnent peu à peu les régions herbues du Grand Bassin, des Grandes Plaines centrales puis des Montagnes Rocheuses. La sélection naturelle renforce les capacités physiques de ces hordes redevenues sauvages et produit le fameux mustang américain. Frank Dobie, l'un des plus grands spécialistes des mutations et des évolutions des chevaux sauvages américains, note que la forte teneur en sang arabe chez le mustang lui procure les qualités du barbe d'Afrique du Nord, une race qui s'adapte naturellement aux Grandes Plaines américaines. Entre la fin du XVII^e siècle et l'éclosion du suivant, les Apaches, les Navajos et les Comanches maîtrisent tous l'art équestre.

Les premiers centaures indiens copient naturellement la sellerie des Mexicains et même leur habitude d'enfourcher leur monture à partir de son flanc gauche sauf en cas d'extrême urgence. Peut-être est-ce dû au dressage des premiers chevaux de selle espagnols capturés par les Indiens car n'importe quel cavalier sait qu'une monture ordinaire renâcle ou réagit s'il tente de l'enfourcher par son côté opposé. Les récits de ceux qui ont vécu parmi les Indiens des Grandes Plaines, les aquarelles que George Catlin et Karl Bodmer peignirent en Amérique au XIX^e siècle ainsi que les artefacts collectés par Carl Wissler démontrent que les Indiens apprirent très tôt à confectionner des selles et des étriers en bois, même si cette démarche n'était pas systématique. Dans la mémoire collective des Indiens des Plaines, la culture du cheval a vite oblitéré les mythes précolombiens car au début du XX^e siècle, des vieux guerriers persistaient à ne pas admettre que leur culture équestre était issue d'un artefact animalier occidental.

Selles et étriers des Indiens des Grandes Plaines du Sud



Deux bâtis de selles apaches, fin XIX^e.
(icollector.com)



Sous-ventrière en cuir pour ajuster une selle apache en bois, fin XIX^e (ani-kutani.com).



Bâti de selle apache pour cheval de bât, fin XIX^e (Cisco's Gallery).



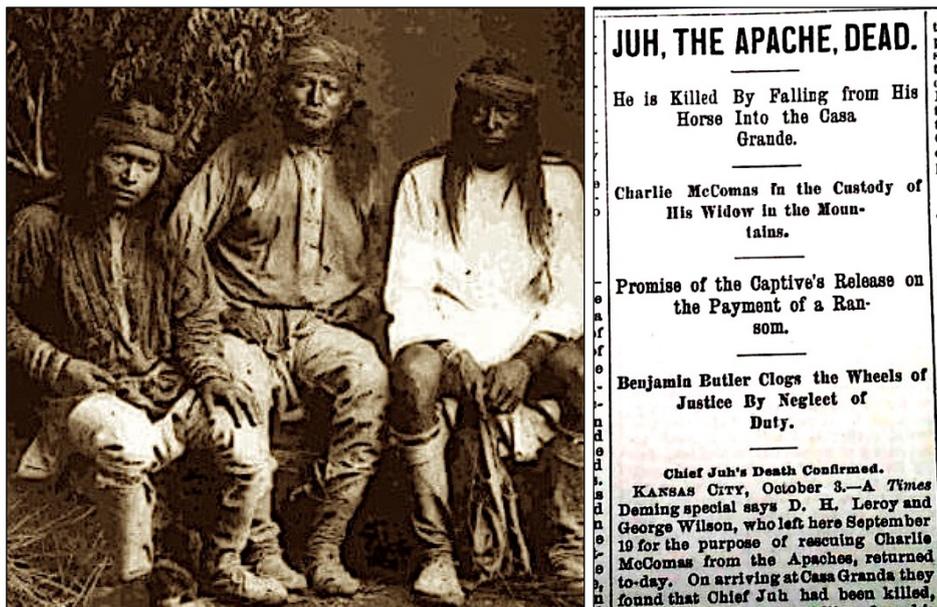
Les étriers artisanaux en bois de ce Comanche, sont suspendus à un bâti de selle également en bois. Fin XIX^e siècle (National Archives).



Un étrier et un bâti de selle en bois Jicarillas, fin XVIII^e siècle (Carson National Forest).

Chez les Apaches, le terme *netdahe* signifie *celui qui tue l'envahisseur*. En devenant *netdahe*, l'adolescent apache qui est introduit dans la société des adultes s'engage à combattre sans pitié tous ceux qui tentent de nuire à sa famille élargie ou à son clan et à ceux qui tentent d'envahir son territoire, en l'occurrence celui dont ses ancêtres ont spolié les Pimas, les Zunis et les autres ethnies qui les précédaient dans le Sud-Ouest. Dans leur mythologie religieuse, les Apaches assimilent cette région à un cadeau de leurs dieux, sur laquelle ils ont tous les droits sans égard pour ceux qui la possédaient avant eux jusque dans la première moitié du XVI^e siècle ! La culture et le mode de vie de l'Apache assimilent le raid à une activité naturelle dont il tire sa fierté et sa raison de vivre, ce qui explique la multiplicité des fragiles traités qu'ils conclurent avec les Espagnols, les Mexicains et les Américains. Dès lors, les courtes périodes de paix furent régulièrement interrompues soit par des civils occidentaux qui tuaient ceux qui les volaient, soit par les Apaches qui vengeaient la mort de ceux qui avaient été tués au cours de leurs rapines.

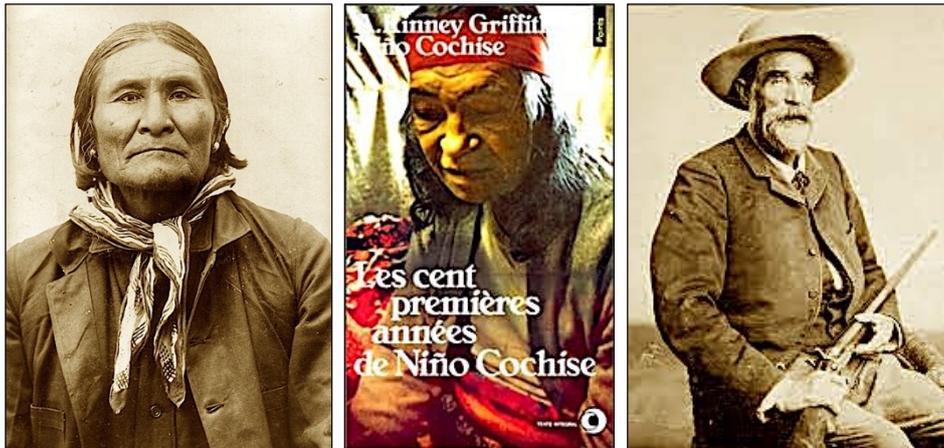
Si l'alcoolisme des Amérindiens entre d'ordinaire dans le catalogue des maux que les Blancs introduisirent chez eux, ce concept s'avère erroné à propos des Apaches car ils n'attendaient pas les Occidentaux pour verser dans ce fléau. Si, au XIX^e siècle, les Apaches affectionnent les alcools frelatés des trafiquants, les archéologues ont constaté que leur inclination pour les boissons fermentées remonte au moins à leur installation dans le Sud-Ouest. La distillation des feuilles de yuccas et de mescal (ou mezcal) produisait le *tiz-win*. Cet alcool titrait un volume moindre que les alcools occidentaux, mais les Apaches les absorbaient de préférence à jeun et en de telles quantités que leurs effets et leurs séquelles étaient tout aussi lamentables. Tom Jeffords, le seul ami américain de Cochise, a décrit quelques scènes au cours desquelles, abruti par ce type de boisson fermentée, celui-ci terrorisait ses femmes qui tentaient de se soustraire à sa violence. Nous citerons également deux fameux ivrognes apaches qui décèdent des suites d'une alcoolémie élevée : les « chefs » Juh et Geronimo. Le premier se noie dans une rivière à la suite d'une chute de cheval due à son état d'ébriété. Le second ne survit pas à la pneumonie qui le terrasse après avoir été recueilli près de chez lui, dans le froid et dans un état proche du delirium tremens.



Le chef Juh, assis entre deux autres chefs apaches (National Archives).
Le *Denver Republican* du 4 octobre 1883 mentionne la noyade accidentelle du chef Juh.

Nino Cochise vécut d'abord au Mexique dans les montagnes du Soñora, avec une quarantaine d'Apaches Chiricahuas commandés par Tazha, l'aîné des deux fils du grand Cochise. Cette troupe fut surnommée les « sans nom » parce que ses membres avaient refusé d'être tatoués comme des bagnards avant leur transfert dans une réserve. Après la mort prématurée de Tazha, Nino Cochise passa une partie de son adolescence avec les fameux « sans nom » qui comptaient le célèbre Geronimo. Dans ses mémoires Nino Cochise nous éclairent d'un jour nouveau sur la personnalité de ce légendaire *bronco* :

« Geronimo n'était pas l'homme aussi admirable qu'on a décrit, même selon les normes apaches. Lorsqu'il était ivre, ce qui advenait souvent, il se comportait comme une brute épaisse ou comme une bête féroce. »



Geronimo en captivité (Oklahoma Historical Society) - Nino Cochise et ses mémoires (1874-1984) - Thomas Jeffords, le seul ami américain de Cochise (National Archives).

Le concept de nation ne s'inscrit pas dans la société apache parce que la tribu n'est qu'une entité dépourvue de structures permanentes. La bande ou le clan (*iya-aiye*) forme l'élément basique de cette société et ne s'inféode jamais à un chef qu'elle n'a pas choisi. Elle se compose en général de trois à cinq groupes comprenant chacun plusieurs familles étendues dont l'adhésion fluctue au fil du temps et des opportunités. La seule parenté que ces bandes se reconnaissent mutuellement est un lien culturel et linguistique : le ciment d'un seul et même peuple. Comme leur système matrilineaire se fonde sur des unions exogènes, le guerrier apache doit quitter son clan pour intégrer celui de sa future épouse. En plus d'éviter les mariages consanguins, cette obligation consolide les liens familiaux entre plusieurs bandes au sein de la même tribu ou des liens entre les différentes tribus de la même ethnie. Quelle que soit la renommée du père ou du grand-père d'un guerrier, celui-ci doit prouver son courage ou son efficacité pour être reconnu comme un meneur d'hommes au sein de sa bande ou de celle de son épouse. Geronimo est un exemple : issu d'un clan de Chiricahuas, il fut obligé de s'installer chez les Mimbrenos pour épouser l'une de leurs femmes. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la polygamie des Apaches s'inscrit comme une nécessité parce qu'elle vise à compenser le décès de guerriers au combat ou la perte très fréquente d'enfants mort-nés. Pour s'éviter de devoir changer de clan, les veufs épousent souvent des sœurs de leur première femme. Pour la même raison mais durant leur vivant, de nombreux guerriers épousent successivement deux sœurs.

Au cours de leur lutte contre les Blancs, le regroupement de bandes sous un même chef altéra la rigueur de cette coutume. La bande n'est qu'un rameau de la tribu dont le chef suprême ne jouit pas d'une fonction héréditaire. Sa désignation, par le grand conseil

d'un clan ou d'une tribu, résulte d'un consensus reconnaissant sa sagesse ou sa valeur au combat. Les membres d'un clan ou d'une tribu n'acceptent l'autorité d'un des leurs que si ses exploits ou ses facultés de prédateur profitent à l'ensemble de son groupe. Les guerriers qui contestent le pouvoir d'un chef sont libres de ne pas ou de ne plus s'y soumettre et de former leur propre bande. D'après Geronimo, le mot « chef » (*nantà*) n'est qu'un terme imprécis équivalent à « officier » dans le vocabulaire d'une armée occidentale. Lors de ses pourparlers avec les Américains et les Mexicains, Cochise utilisa le mot espagnol *capitano* pour désigner les chefs secondaires qui lui obéissaient.

3. LA GUERRE APACHE³

Dans notre récit, nous utilisons les termes Arizona et Nouveau-Mexique pour situer les événements avec exactitude. Ces deux États ne sont créés qu'en 1912 or en 1860, le Nouveau-Mexique et l'Arizona sont encore deux régions formant ce que le cabinet fédéral appelle un « Territoire organisé ». Ses habitants sont autorisés à élire leur gouverneur et les membres de leur Parlement, mais ils doivent attendre que le Congrès leur accorde le statut d'État pour envoyer des sénateurs et des députés à Washington.

Le nombre de guerriers apaches qui razzient un village ou qui attaquent un convoi fluctue à l'aune de la permanente équation entre l'enjeu d'une attaque et son probable coût en guerriers. Dans le cas de Cochise, les Chiricahuas du clan des Chokonens forment le noyau de ses troupes auxquelles se joignent souvent des Chiricahuas issus d'autres clans, des guerriers Mimbrenos et parfois des Western Apaches. Avant d'entamer une opération, Cochise expédie des messagers dans les autres tribus et clans apaches pour leur faire savoir qu'il ouvre ses rangs à tous les *brancos* qui accepteront son autorité. Comme dans l'Ost féodal, chacun réintègre sa bande après le raid. Malgré les images que véhicule le cinéma, il n'y eut jamais de grandes batailles entre les Apaches et les forces américaines ou mexicaines. Pendant cinquante ans, la guerre apache ne dépasse pas le cadre d'une guérilla permanente impliquant peu d'hommes de part et d'autre.

Jusqu'après la guerre civile américaine, les Apaches n'attaquent que pour piller, pas pour défendre leur territoire. L'action simultanée de cent ou deux cents guerriers sur un même objectif est aussi exceptionnelle qu'éphémère. Les troupes de l'armée fédérale ou des milices texanes et mexicaines qui tentèrent de les poursuivre ou de les combattre comptèrent rarement plus d'une cinquantaine d'hommes. Entre 1820 et 1835, les Chiricahuas, les Mimbrenos, les Western Apaches, les Mescaleros et les Lipans ne razzient que des faibles convois et des ranchs isolés. En quinze ans, leurs incursions au Mexique coûtent la vie à plus de cinq mille personnes qui ne les ont pas provoqués et qui ne manifestèrent aucune velléité de s'installer sur leurs terres.

Si ces petits affrontements engendrent peu de pertes humaines, leur accumulation totalise un nombre consternant de victimes. Aucun pionnier, aucun éleveur, aucun mineur ne se sent en sécurité dans ce conflit sans ligne de front où la mort guette partout et à tout instant. En 1861, par exemple, dans les deux mois qui suivent le déclenchement des hostilités entre les Américains et les Chiricahuas, ceux-ci massacrent cent cinquante Blancs à l'issue d'une multitude de petites opérations. Ce bilan s'avère énorme car, à cette époque, à peine plus de huit mille âmes vivent en Arizona. Au travers des propos de ses

³ Capps, op. cit, p. 72 ; Ganaway, *New Mexico and the Sectional Controversy, 1846-61*, pp. 105-13 ; Smith, op. cit, p. 4 ; Taylor, op. cit, p. 54 ; Sweeney, op. cit., pp. 13, 32, 264, 279, 298-9 ; Hook, op. cit, pp. 12-5 ; Schwatka, op. cit, pp. 47-50, 52 ; *Estrelle de Occidente*, 10 et 17 avril 1863 ; *Arizona Miners*, 23 mai 1866.

victimes, Cochise comprend peut-être instinctivement qu'il a secrété, chez les habitants de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, une anxiété qui désormais les glace et les incite à fuir la région plus sûrement que s'il leur livrait des combats en terrain découvert. Cette peur primale, que Cochise vient d'aiguiser dans les tripes des Mexicains et des Américains qui se sont installés sur son territoire, l'incite sans doute à adopter de nouveaux paradigmes dans l'exercice de son pouvoir coercitif sur la région. Cette réaction se dessine à la fin du mois de juillet 1861, après que l'imperium des armées fédérales ait ordonné l'évacuation des forts Breckenridge et Buchanan (carte 1, p. 2).

L'Apache ne se bat que sur le terrain qu'il choisit et seulement s'il a la certitude de vaincre à peu de prix. Dans le cas contraire, il se replie ou détale sans honte, mais il résiste à outrance si les siens sont menacés. Généralement, l'Apache ne vise que l'accroissement du bien-être matériel de sa famille nucléaire. Les Athapascan n'ont généré aucune des sociétés de guerriers que l'on trouve dans les tribus des plaines. Toucher un adversaire sans le blesser, rien que pour afficher sottement son courage, n'entre pas dans le pragmatisme des Apaches. Dans la préparation de leurs razzias et dans leur art du camouflage, ils maîtrisent une science que les guérilleros du Viêt-Cong furent peut-être les seuls à égaler. Entre autres subtilités, ils noircissaient l'acier du canon de leurs fusils pour éviter qu'il étincelle sous le soleil.

Si l'on étudie les péripéties de leurs conflits avec les Américains et les Mexicains, on observe une étrange séquelle de leur individualisme forcené : l'intérêt particulier de la bande ou du clan prime éventuellement sur celui de la tribu. Alors, l'Apache devient le pire ennemi de l'Apache car les Mexicains et surtout les Américains apprennent à manipuler leur particularisme pour dresser, les uns contre les autres, des Apaches de tribus différentes et parfois de clans différents au sein de la même tribu. Pour satisfaire des appétits matériels souvent limités dans l'espace et le temps, certains chefs subalternes n'hésitent pas à traquer des membres de leur propre tribu pour le compte de l'armée américaine. Quoiqu'il y ait pléthore d'exemples à ce propos, citons-en quelques-uns suffisamment marquants pour asseoir notre assertion.

En 1855, Yrinco, un « petit chef » chiricahua, mène un détachement américain au village d'un autre clan de Chiricahuas en échange de divers avantages matériels. Au cours de ces mêmes années, le gouverneur Pesqueira du Chihuahua négocie la même trahison d'un autre chef chiricahua pour détruire un village d'un autre clan que le sien. On raconte aussi la colère de *Nat-Tzuck-ich-aka*, une squaw chiricahua qui se rendit dans un poste militaire pour y révéler l'endroit où campaient son clan afin de se venger de ceux qui lui avaient sectionné l'extrémité de son nez pour la punir d'un adultère. On cite également l'histoire de *T'zoe*. Pour se venger d'un affront que les siens lui avaient infligé, ce guerrier mena volontairement le général Crook à l'endroit secret où sa bande avait dressé ses huttes. En 1865, pour gagner les faveurs de colonel Samuel M. Pollock à Fort Goodwin, des chefs subalternes des Western Apaches accusent Cochise de leurs propres méfaits et proposent même à Pollock de lui fournir des scouts pour son opération contre les Chiricahuas. Au cours de la même année, *Bidu-ya*, alias Victorio, l'un des principaux chefs des Mimbrenos, fait savoir au commandant de Fort Webster (Nouveau-Mexique) que sa bande serait disposée à conclure une paix séparée avec les Américains si ceux-ci lui livraient de l'approvisionnement et l'autorisaient à séjourner près de la rivière Gila. Entre 1870 et 1880, peu friands des accords pérennes, ce même Victorio et une poignée de *brancos* mimbrenos accompagnés de leur famille, s'échappent de leur réserve à plusieurs reprises pour gagner les montagnes et reprendre leurs activités prédatrices.



Le chef Victorio et Nat-Tzuck-ich-aka, la squaw adultère dont le nez a été sectionné par les hommes de la bande (Arizona Historical Society).

En 1865, Esteban Ochoa, un notable de Tucson, racole vingt-cinq Chiricahuas dans une réserve pour neutraliser une bande d'autres Chiricahuas. Encadrés par des soldats américains, ces supplétifs apaches localisent le camp de leurs proies, fondent sur elles par surprise et n'épargnent ni leurs femmes ni leurs enfants. Pour justifier leur salaire, ils tranchent les oreilles des guerriers tués et abandonnent leur dépouille sur place. Malgré leur haine ancestrale des Blancs, ce sont encore des scouts apaches qui permettent aux généraux américains de terrasser les derniers résistants de cette ethnie. Pourtant, ces supplétifs apaches avaient combattu les Blancs à un moment ou à un autre de leur vie et avaient donc de bonnes raisons de ne pas les servir car ils savaient ce qu'enduraient leurs congénères. Les motivations de ces Apaches ressortissaient avant tout à leur culture sociétale fondée sur leur attachement exclusif à la bande et à la cellule familiale étendue⁴.

4. ESTIMATION NUMÉRIQUE DES TRIBUS ET CLANS APACHES⁵

Sur quoi se basaient les Hispaniques et les Anglo-Saxons pour chiffrer les ressources humaines d'un village ou d'une tribu amérindienne à une période précise ? Quoique sommaire, leur base de calcul reflétait une réalité plausible car elle reposait sur le nombre de *tipis*, de *wigwams*, de *wickiups* ou de *lodges* que les trappeurs, les explorateurs, les marchands itinérants et les militaires recensaient dans une région ou un endroit à un moment donné. De la consultation des ouvrages et archives contenant de telles observations, il ressort une certaine validité qui persiste jusqu'au XIX^e siècle. En moyenne, le *tipi* ou le *wigwam* en usage dans les Grandes Plaines du Nord et du Centre aurait contenu une cellule familiale dite nucléaire d'une dizaine de personnes. Quelques exemples étayaient cette constatation. En 1786, le gouverneur espagnol du Nouveau-Mexique dresse un rapport dans lequel il relate que les fonctionnaires de sa province y ont recensé 593 *wigwams* ou *tipis* correspondant à une population d'environ 6 000 Indiens. Au cours de leur expédition sur la rivière Missouri (1805-1806), Meriwether Lewis et William Clark relèvent 95 *tipis* pour un millier de Kiowas et de Kiowa-Apaches ; 150 *tipis* pour 1 500 Arapahos et 40 pour 400 Cheyennes. En 1835, le colonel Henry Dodge mentionne des proportions comparables : 230 *tipis* pour 2 600 Cheyennes et 360 *lodges* pour 3 600 Arapahos. Dix à quinze ans plus tard, le lieutenant James W. Abert et le colonel Randolph B. Marcy confirment les observations de leurs prédécesseurs.

⁴ Thrapp, *Victorio and the Mimbres Apaches*, pp. 1076-7.

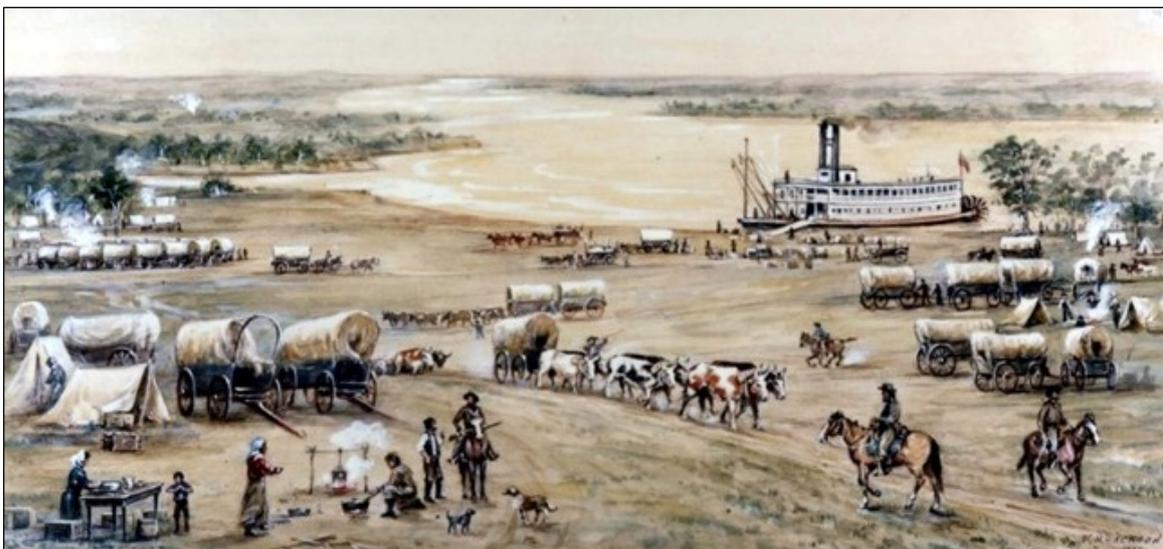
⁵ Wallace-Hoebel, op. cit., p. 45 ; Mayhall, *Kiowas*, pp. 40-1, 86-7, 96 ; Carroll, *Journal of Lieutenant J.W. Abert*, p. 66 ; Dodge, *Journal of a March*, pp. 24-7 ; Marcy, *Thirty Years on the Border*, pp. 160-1 ; Fehrenbach, *Comanches*, pp. 108-9 ; Mishkin, *Rank and Warfare among Plains Indians*, pp. 10, 17, 20.

5. CRESCENDO APACHE : 1848-1861

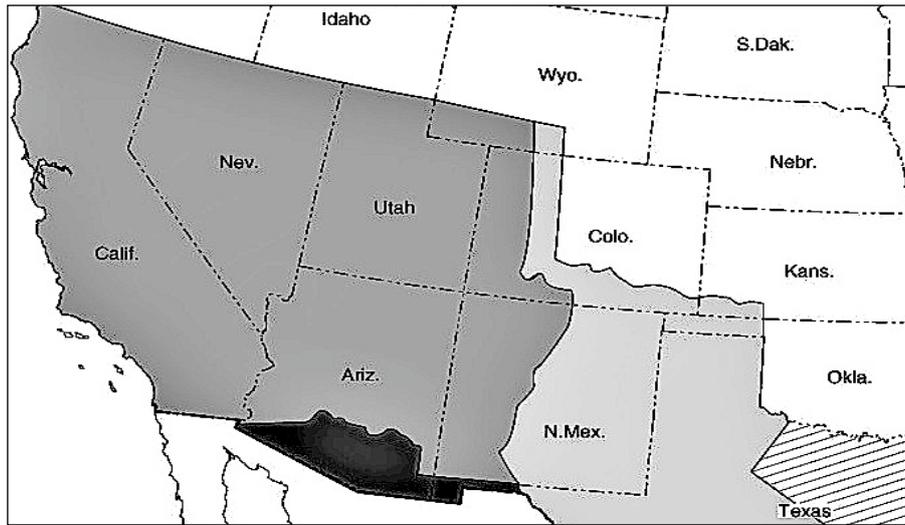
Une période chaotique suit le traité de Guadalupe Hidalgo (1848) qui contraint le Mexique à céder aux États-Unis le nord de son domaine territorial. Quand les garnisons mexicaines se retirent derrière leur nouvelle frontière, Washington tarde à leur substituer ses troupes. Les filons d'or et d'argent que Johan Sutter découvre en Californie puis ceux que révèlent l'Arizona et le Nouveau-Mexique y aspirent des milliers d'émigrants. Les uns débarquent en Californie après le voyage qui contourne le cap de Bonne-Espérance. Les autres empruntent deux grandes pistes. Il y a d'abord la Piste de Santa Fe (*Santa Fe Trail*) qui relie Independence en Missouri à San Antonio au Texas. Il y a ensuite la *Texas Trail* qui traverse longitudinalement la pointe méridionale du Texas jusqu'à San Antonio où les pionniers prennent la route qui les mène à El Paso qui marque la frontière du Texas. C'est dans cette ville que s'amorce la Butterfield Overland Road qui transperce le Nouveau-Mexique et puis l'Arizona. Dans ces itinéraires, les émigrants doivent se mesurer à des tribus sur lesquelles l'armée américaine a peu d'emprise.



Carte 2 : la piste de Santa Fe depuis Independence en Missouri (legendsofamerica.com).



Convois d'émigrants en formation sur les bords de la rivière Missouri à Independence, ca. 1850 (William Henry Jackson Collection, SCLBL, 280).



Carte 3 - Zone rayée : Territoire de la république du Texas (1830-1846) - Gris foncé et gris clair : gains territoriaux des États-Unis après le Traité de Guadalupe Hidalgo - Noir : Gadsden Purchase en 1853 (www.bookofdaystales.com/treaty-of-guadalupe-hidalgo).

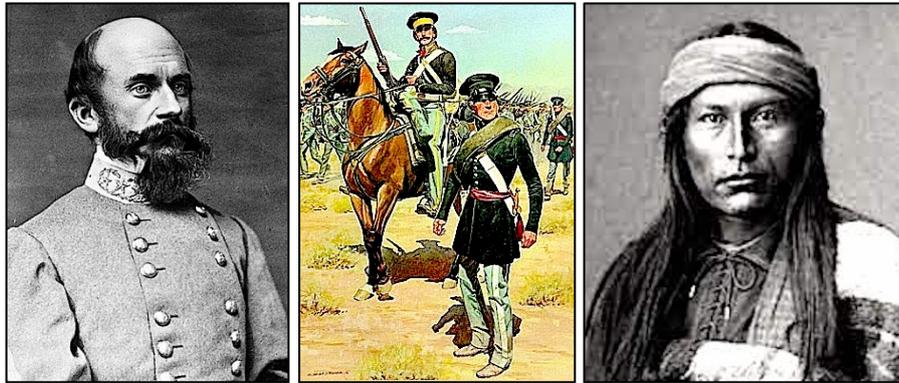
Les voyageurs qui convergent sur San Antonio par la piste de Santa Fe doivent affronter les Utes, les Jicarillas et les Mescaleros. Quoique ces trois tribus entretenaient parfois des rapports peu amènes, elles manifestent une égale volonté d'interdire la traversée de leurs terres par les Blancs. Entre 1848 et 1850, elles harcèlent les convois avec un certain succès jusqu'à ce que Washington fasse ériger des forts pour sécuriser ces deux grands axes de pénétration dans le Sud-Ouest (carte 1, p. 2). Les Apaches Jicarillas vivaient dans le nord-est du Nouveau-Mexique et comme ils leur arrivait de « fraterniser » temporairement avec les Utes, certaines de leurs bandes convenaient d'attaquer ensemble des convois d'émigrants. En 1850, afin d'infléchir rapidement l'hostilité des Utes et des Jicarillas, le gouvernement américain érige quelques fortins et fortins sur les territoire de ces deux tribus. Néanmoins et jusqu'en 1854, les Jicarillas se révoltent à trois reprises. À chacune de celles-ci, ils acceptent un traité de paix que l'impérialisme des sénateurs américains rejette parce qu'il le juge trop peu draconien. Lors de leurs opérations contre les Utes et les Jicarillas, les Américains ne remportent que des petits succès tempérés par de sérieux revers jusqu'à l'éclatement de la guerre civile. Alors, Washington délaisse le problème jicarilla pour concentrer ses effectifs contre les Confédérés⁶.

En 1855, le Texas aménage deux réserves pour ses tribus locales mais, en 1859, le lobby des spéculateurs fonciers de cet État les fait expulser après avoir commandité l'assassinat de Robert Neighbors, le surintendant local aux Affaires indiennes. Il voulait protéger les biens des tribus texanes qui avaient été parquées dans les deux réserves, et leur réserver des conditions de vie décentes. En 1860, les Apaches Mescaleros du nord-ouest Texas et du Nouveau-Mexique oriental, multiplient les vols de bétail dans les villages et les haciendas, et harcèlent les convois qui cheminent sur la piste de Santa Fe pour se rendre en Californie. Lors de leurs opérations, les soldats américains perdent d'ordinaire la piste de ces pillards dans les montagnes. En juin 1855, venant de Fort Buchanan, le capitaine Richard S. Ewell leur inflige tout de même une sévère défaite. Sur ces entrefaites, le département de la Guerre décide enfin d'accroître ses effectifs dans le Sud-Ouest et deux régiments montés et deux régiments d'infanterie occupent alors les

⁶ Melody, op. cit, p. 82 ; Murphy, *Cantonment Burgwin*, pp. 10, 13-6, 19 ; Chacon, *Campaign against Utes and Apaches*, pp. 108-12 ; Taylor, *Campaign against Jicarilla*, 121-22 ; Thompson, *Desert Tiger*, p. 6.

postes récemment créés en Arizona et au Nouveau-Mexique⁷.

Les White Mountains, les Coyoteros, les Pinals, les Arivaipas, les Tontos et les Cibecues sont les principaux clans des Western Apaches. Ils occupent le centre occidental de l'Arizona et le nord du Soñora. Ils attaquent les haciendas mexicaines et les convois des émigrants qui traversent ces régions dès la conclusion du traité de Guadalupe Hidalgo en 1848. En 1856, le ministère de la Guerre américain fait bâtir Fort Buchanan (carte 1, p. 2 – poste n°9) dans le sud de l'Arizona pour sécuriser la région, mais les interventions de ces nouveau fort échaudent à peine les Western Apaches. En avril 1857, le capitaine Ewell et un détachement du 1st U.S. Dragoons détruisent un village de Coyoteros près de la rivière Gila. L'ennui, avec les Apaches, c'est que la reddition de l'une de leurs bandes ne contraint pas les autres à cesser leurs activités prédatrices. En mars 1860, des Apaches Pinals attaquent le village de Santa Rita, près de Tucson, emmènent des captives blanches puis, en dépit de quelques succès mineurs de la garnison de Fort Buchanan, ils s'enhardissent à saigner les vallées de Santa Cruz et de Sonoita.



Richard S. Ewell en tenue de général confédéré (National Archives) - U.S. Dragoons en 1857 (Company of Military Historians) - Naiche (*Nachez*) est le seul fils de Cochise qui fut photographié (Smithsonian Institution).

En juillet 1860, les Chiricahuas Chokonens de Cochise renforcés par des Western Apaches passent le sud de l'Arizona en coupe serrée. Ils opèrent vite, par petits groupes et ne laissent que des ruines et des corps calcinés. Les éleveurs et les pionniers devront attendre la construction de Camp Goodwin en juin 1864, près de la rivière Gila dans le sud-est de l'Arizona, pour que l'armée contraigne deux clans de Western Apaches (White Mountains et Cibecues) à se modérer temporairement. En revanche, deux autres de leurs clans (les Pinals et les Coyoteros) et leurs alliés Chiricahuas opèrent dans le Soñora supérieur où, entre 1850 et 1851, ils bravent la milice mexicaine en massacrant plus de trois cents personnes aux prix de très peu de leurs guerriers. Au cours de ces douze mois, les Apaches commettent cependant très peu de méfaits au Nouveau-Mexique car ils prennent soin d'y sécuriser leur position avec les margoulines américains qui leur livrent des armes, des munitions et du whisky frelaté en échangeant du bétail volé aux Mexicains⁸.

Les prémices du conflit entre *Chies-Co-Chis* (dit Cochise) et les civils et militaires américains se dessinent à la fin de 1859 et à l'orée de l'année suivante. Cette légendaire figure de la résistance apache serait née entre 1815 et 1823. En dépit des âneries qui figurent parfois sur Internet, Cochise n'a jamais accepté d'être photographié. En revanche

⁷ Thompson, op. cit., pp. 6-9 ; Dobyns, *Mescalero People*, p. 41 ; Sonnichsen, *Mescalero Apache*, pp. 78-9 ; Utley, *Frontiersmen in Blue*, pp. 151-2 ; Opher, *Mescalero Apache History*, p. 7 ; Pfanz, *Ewell*, pp. 76-80.

⁸ Melody, op. cit., pp. 82-3 ; Thompson, op. cit., pp. 12-3, 18-9 ; Pfanz, op. cit., pp. 76-7, 105, 108-9, 115 ; Utley, op. cit., p. 85 ; Sweeney, op. cit., pp. 116, 122, 125-6, 135.

son fils Naiche (*Nachez*), dont la photo apparaît sur cette page, lui aurait étonnamment ressemblé. À l'époque, Cochise passait pour un géant et un fort bel athlète : 1,78 m et 80 kg. Nous avons retenu trois descriptions faites par ceux qui l'ont approché⁹ :

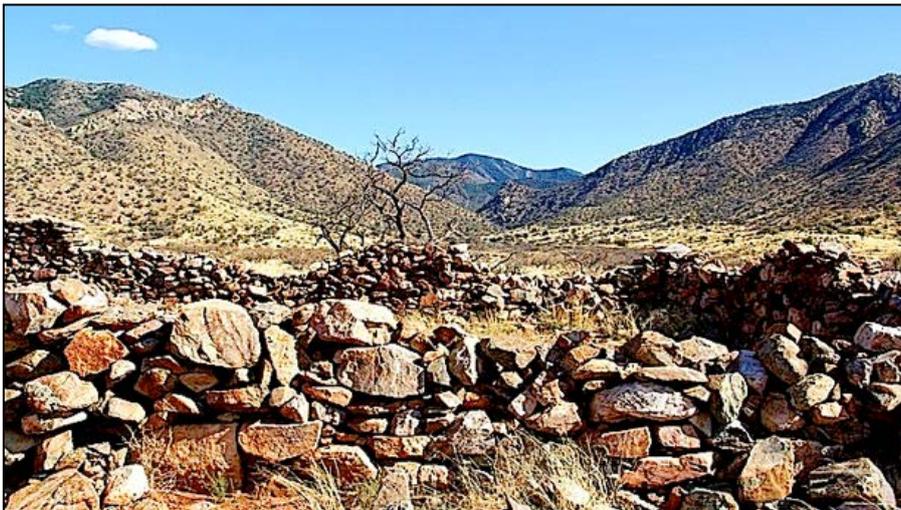
« Il paraissait encore plus grand que sa taille en raison de son port altier et de la légèreté de son ossature. Droit comme une flèche, il était bâti aussi parfaitement qu'un homme puisse l'être.

« Sa chevelure était d'un noir jais avec des fils d'argent de plus en plus nombreux dans les dernières années de sa vie. Elle tombait sur ses épaules à la manière apache. Il avait les traits réguliers, le front haut, un nez romain très prononcé et des pommettes saillantes. Sa contenance révélait une grande force de caractère. Il ne souriait jamais et paraissait toujours grave et sévère.

« Son visage était lisse (...) Sa bouche était mobile et bien dessinée, son nez était proéminent et ses yeux étaient dénués de férocité (...) Son expression était plaisante (...) mais on y percevait de la tristesse et de la volonté. »

Dans ses rapports avec les Américains, Cochise leur répéta souvent : *Je veux qu'on dise la vérité ; un homme n'a qu'une bouche, s'il ment, il est à côté de lui-même.* Néanmoins, quand la vérité l'embarrassait, il rétorquait *Je refuse de parler de ça !* Cochise ne fut jamais le « grand chef » des Apaches parce que cette fonction n'existait pas dans cette ethnie. Son autorité ne s'exerçait que sur ceux qui acceptaient de le suivre car d'autres chefs apaches ne lui obéissaient pas. Cochise épousa *Dos-teh-Seh*, la fille de Mangas Coloradas, le chef des Mimbrenos. Il en eut deux fils : *Taza* et *Naiche* : des quarterons mexicains car leur grand-mère était la captive mexicaine de Mangas.

Cochise veille à ne pas compromettre les deux avantages qu'il tire du sol américain : la revente des bovidés qu'il a volés au Mexique et l'immunité pour les exactions qu'il y a commises. Au printemps 1860 certains de ses Chiricahuas volent du bétail dans un ranch. Quand le commandant de Fort Buchanan le menace de sévères sanctions s'il ne restitue pas les bovidés, celui-ci y consent et durant quatre mois tient ses engagements pour préserver ses *rancherías* (villages apaches) pendant que ses *brancos* écument le nord-est du Mexique. Le 7 avril 1860, Cochise célèbre son retour en Arizona en volant les mules du relais de Dragoon Springs tout en niant la responsabilité de cette opération.



Ruines du site où se dressait le relais de Dragoon Springs dont les guerriers de Cochise volèrent les mules (desertram.com).

⁹ Griffith, op. cit, p. 16.

Vers la mi-avril 1860, des Apaches dont le clan n'est pas encore identifié, volent les mules de la compagnie minière de Santa Rita, près de Tubac (p. 2, au-dessous). Le 25 juin 1860 à Apache Pass, accompagné par un escadron (ou compagnie) du 1st Dragoons, le capitaine Ewell somme Cochise de restituer les mules. Celui-ci n'en livre qu'une partie en prétendant que c'est tout ce qu'il a récupéré chez ses « cousins » Mimbrenos. L'agent de la compagnie minière en refuse même cinq qui sont en mauvais état. Après avoir fouillé en vain les monts Chiricahuas, Ewell admet que Cochise *a fait ce qu'il pouvait pour répondre à sa demande*. Cependant la presse locale éreinte Ewell parce qu'il a discuté avec les Apaches *au lieu de les anéantir sans palabres inutiles*(sic !)¹⁰.

La perspective de terres vierges et fertiles poussent de plus en plus de pionniers sur les pistes du Sud-Ouest et leurs vagues successives inquiètent mais surtout courroucent les Apaches. Deux événements distincts mais concomitants annoncent l'imminence d'un choc entre ces Indiens et les Blancs. D'abord, l'animosité des Chiricahuas vis-à-vis des Blancs s'envenime durant le printemps 1860 parce que les éleveurs abattent trop facilement les Apache qui tentent de voler leur bétail ou qui sont suspectés de vouloir en voler. Seule l'autorité de Cochise maintient le couvercle du chaudron apache qui frémit de plus en plus. En automne de cette même année, des groupes de Chiricahuas affluent dans la région de Fronteras (Chihuahua) pour y solliciter les conditions d'une paix durable. Cette démarche est significative dans la mesure où elle suppose que ces Apaches se ménagent une zone de repli au Mexique pour opérer impunément aux États-Unis¹¹.

La conception que les Apaches et les Américaines ont de la coexistence pacifique étant antinomique, le feu aux poudres peut jaillir d'un simple incident. Notons que les Apaches pillent et attaquent les tribus paisibles autant que les habitants du Mexique et du Nouveau-Mexique. En conséquence, les Indiens Pimas, Zunis, Maricopas et Papagos se joignent volontiers aux Blancs lorsque ceux-ci montent des représailles contre les Apaches. À l'époque, ces paisibles tribus ne sont pas encore contaminées par la civilisation occidentale et leur économie suffit à leurs besoins quand les Apaches ne leur volent pas leurs femmes, leurs récoltes et leur bétail. L'histoire glorifie peu ces paisibles tribus parce qu'elles comprirent très tôt qu'une économie sédentaire pérennise plus sûrement leurs institutions que de vains exploits guerriers dans les plaines.

C'est alors que se déclenche l'Affaire Bascom¹².

Le 27 janvier 1861, des Apaches volent des bovidés dans le ranch d'un certain John Ward et emmènent Felix Teller, le fils de dix ans que sa concubine mexicaine a eu avec un Apache Pinal (Western Apache). Le lendemain, le lieutenant-colonel Pitcairn Morrison, qui commande Fort Buchanan, charge le lieutenant George N. Bascom du 7th U.S. Infantry de poursuivre les ravisseurs avec un détachement de cavaliers et de fantassins. Bascom suit une piste qui les mène sur le territoire de Cochise et il conclut que celui-ci porte la responsabilité de ce rapt. Une présomption qui va coûter cher au Nouveau-Mexique car il apparut plus tard que les auteurs du raid sur le ranch Ward étaient des Coyoteros (Western Apaches) sur lesquels Cochise n'avait aucune emprise.

¹⁰ Capps, op. cit, p. 63 Pfanz, op. cit., pp. 108-9 ; Sweeney, op. cit, pp. 180-1, 194 ; Altshuler, *Latest from Arizona*, pp. 102, 105.

¹¹ Sweeney, op. cit, pp. 185-6.

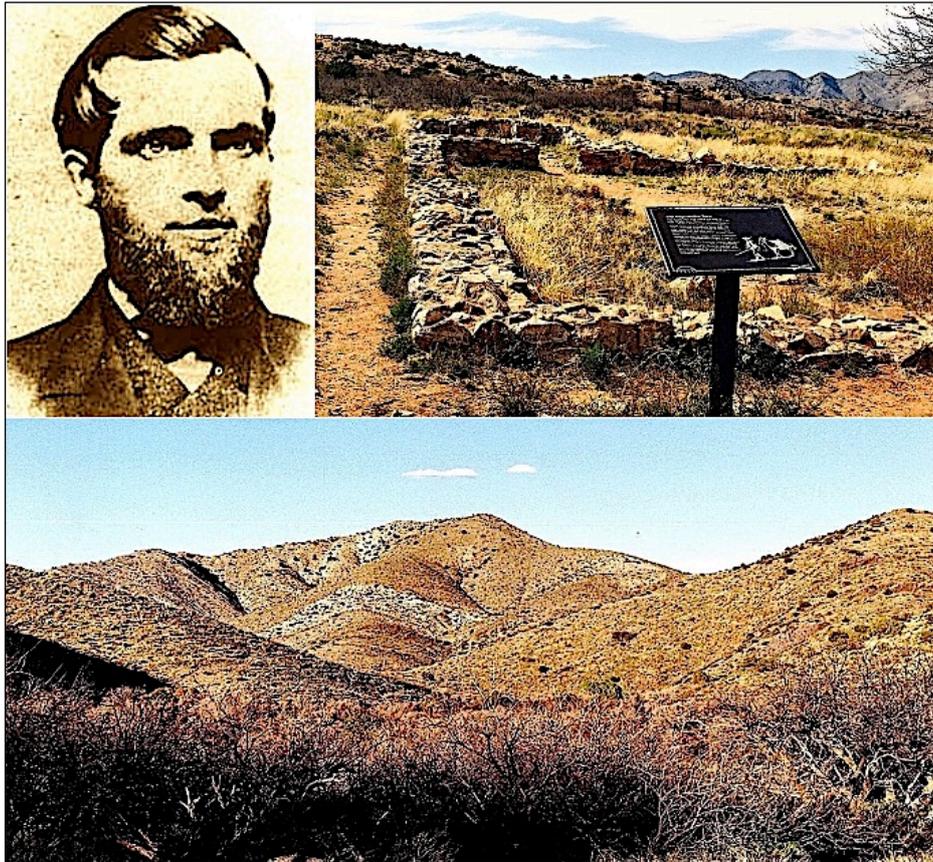
¹² Principales références sur l'affaire Bascom : RG 393, LR. New Mexico Department, 14 janvier et 25 février 1861. Dossier incluant le récit de Charles W. Culver et de James E. Wallace, le témoignage des deux employés de la Butterfield Overland Mail Road (dossier Charles Hayden), le récit du capitaine Daniel Robinson et le rapport du lieutenant Bascom, in « Arizona Historical Society Archives » ; *Mesilla Times* du 21 février 1861 ; Bell, *New Tracks in New Mexico*, pp. 279-80 ; Sweeney, op. cit, pp. 183, 190-208 ; Barrett, *Geronimo Story*, pp. 115-7 ; Thompson, op. cit., p. 22 ; Smith, op. cit, pp. 11-13 ; Irwin, *Apache Pass Fight*, passim.

Le 29 janvier, après avoir lu le rapport de Bascom, son colonel lui prescrit de *châtier les pillards et de prendre, à cet effet, les décisions qui lui sembleront les plus opportunes*. Or à ce moment, le capitaine Ewell avait été envoyé au Fort Bliss (Texas) pour siéger dans une cour martiale. S'il avait été sur place, c'est à lui et non à Bascom que le colonel Morrison, aurait confié la capacité de dialoguer avec Cochise. Cette gageure, La Fontaine l'avait déjà évoquée quand il écrivit que *c'était vêtir une âne de la peau d'un lion*. Le 3 février 1861, « l'âne » Bascom plante ses tente à Siphon Canyon, à deux kilomètres du relais d'Apache Pass (au centre de la carte 4, p. 25) et expédie à Cochise un message le sommant de se présenter à lui sans délai. En convoquant de la sorte un chef notoirement respecté, le prétentieux lieutenant commet une erreur psychologique qui, dès le départ, pouvait envenimer des relations déjà fulminantes avec Cochise. Néanmoins, au cours de la soirée du jour suivant, le leader apache apparaît, accompagné de son épouse, de son fils Naiche et de deux de ses neveux. Leur présence vise à souligner son intention de s'abstenir de toute bellicosité vis-à-vis de ses interlocuteurs américains.

D'emblée et avec l'assurance qu'on lui connaît, il nie l'implication de son clan dans le rapt du beau-fils de Ward et suggère au lieutenant Bascom de lui accorder un délai de dix jours pour récupérer l'enfant. Bascom fait mine d'acquiescer, mais précise que Cochise et sa suite vont être gardés en otage jusqu'à la restitution de l'enfant. Comprenant que son interlocuteur veut lui faire coiffer la responsabilité du rapt, Cochise se dresse brusquement et, sortant un coutelas de sous sa tunique, il fend la toile de la tente où se déroulent les pourparlers puis détale sous le nez des sentinelles médusées. Heureusement pour lui, elles ouvrent le feu trop tard et, en dépit d'une légère écorchure à la jambe, Cochise se fond dans le chaparral. Plus tard, il raconta qu'en s'y faufilant, il réalisa qu'il tenait encore en main la tasse dans laquelle Bascom lui avait servi du café. Le surlendemain, quelque deux cents guerriers qui semblent avoir émergé de nulle part se déploient sur la crête de l'une des collines qui entourent Apache Pass. Dans le même temps, Cochise fait brandir un drapeau blanc et requiert la restitution des membres de sa famille. Comme les trois employés du relais de poste d'Apache Pass entretenaient de bonnes relations avec les Apaches et qu'ils pressentent que Bascom est sur le point de commettre l'irréparable, ils bravent son interdiction et se portent au-devant de Cochise qui les fait saisir en exigeant qu'ils soient échangés avec tous les membres de sa suite.



Le terrain dégagé entre Siphon Canyon et le relais d'Apache Pass (Photo S. Noirsain).



Lieutenant George N. Bascom (National Archives) - Ruines du relais d'Apache Pass où Bascom et sa troupe se retranchèrent (Photo S. Noirsain).

Au-dessous : Siphon Canyon, le rendez-vous de Cochise avec le Lt. Bascom se situait dans le creux qui forme un « V » au centre de la photo (Photo S. Noirsain).

Comme il pense que l'initiative de ces trois civils risquent de galvauder les lauriers qu'on va certainement lui décerner pour son « fait d'armes », Bascom ne veut rien entendre et les deux partis échangent quelques coups de feu. Dans l'entretemps, les Chiricahuas Bedonkohes et les Mimbrenos de Mangas Coloradas se sont joints aux Chokonens du clan de Cochise. Une observation s'impose à propos de Mangas. Sur Internet, on ne compte plus les sites sur lesquels ce chef est orthographié *Mangas Colorado* par des « westerners » en courtes culottes, qui ignorent qu'il s'agit de l'appellation hispanique (*Mangas Coloradas*) signifiant « manches rouges ». Son nom indien (*Dasoda-Hai*) reste incertain car l'histoire ne retient de lui que son sobriquet mexicain. En 1860, la notoriété de Mangas précède celle de Cochise. Né vers 1790, ce géant fait une fameuse paire avec son beau-fils : 1,93 m et 113 kg. Les archives américaines ne détiennent aucune photo de Mangas, mais ses contemporains affirment que son petit-fils Taza, en l'occurrence le fils de sa fille *Dos-teh-seh* et de Cochise, en aurait été l'exacte réplique. Notons aussi que sur Internet, le cliché que l'on identifie comme celui de Taza est inexact parce qu'il date de 1886, dix ans après la mort du vrai Taza qui refusa toujours de recevoir un photographe.

L'amitié qui lie Cochise à Mangas dépasse de loin le cadre de leurs liens familiaux. En 1862, par exemple, au cours d'un accrochage avec un avant-poste de la colonne de Californie de Carleton (nous reparlons de celle-ci plus loin), un cavalier fédéral blesse grièvement Mangas. Sa blessure aurait été mortelle si Cochise ne l'avait pas fait

transporter dans la ville de Janos (Chihuahua) où il « convainquit » un médecin mexicain de lui extraire la balle logée dans sa poitrine. En 1863, le colonel et futur général fédéral Joseph West ferme ostensiblement les yeux sur le comportement de certains de ses hommes lorsque ceux-ci se disputent le plaisir de torturer le vieux Mangas Coloradas avant de le marquer au fer rouge puis de le décapiter au couteau. Pourtant, le gaillard s'était présenté sous le drapeau des parlementaires pour négocier un traité de paix entre son clan et les Américains¹³.

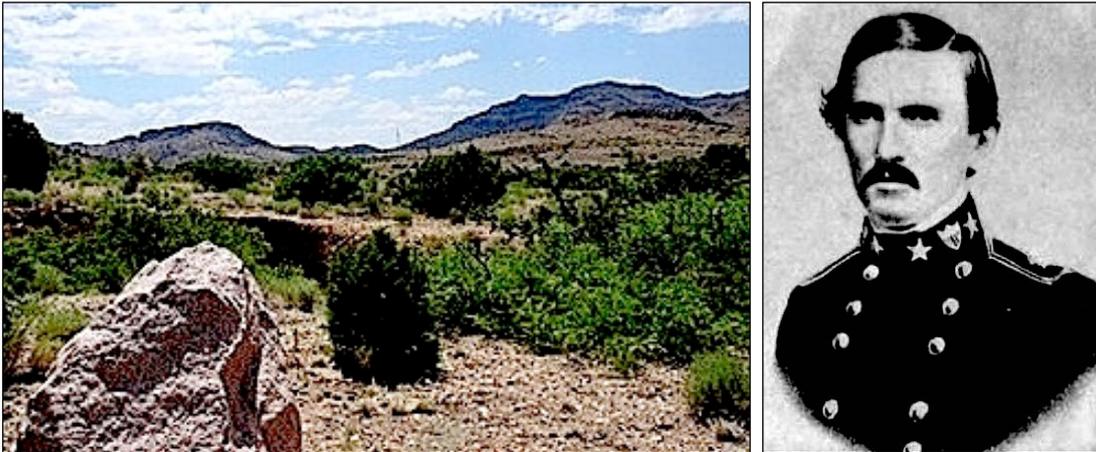
Revenons à l'affaire Bascom. Le lendemain, dans le but de libérer les membres de sa suite et de sa famille, Cochise réitère sa proposition d'échanger leurs captifs. Aveuglé par le coup d'audace qu'il croit avoir accompli, le prétentieux lieutenant Bascom refuse la transaction proposée par Cochise et retranche ses hommes dans le relais d'Apache Pass. Pendant ce temps, les guerriers de Cochise attaquent un convoi près de Las Cruces et font rôtir à petit feu les neuf Mexicains, liés aux roues de leurs chariots. En revanche, Cochise maintient en vie les trois employés américains du relais, qui avaient tenté d'apaiser la situation. Sur ces entrefaites et pas très loin d'Apache Pass, une section de cavaliers de Fort Buchanan a capturé d'autres Apaches, en l'occurrence des Coyoteros, qui ont volé du bétail. Fait inhabituel, c'est le Dr Bernard J.D. Irwin, qui commande ce détachement qui rejoint Bascom à Apache Pass le 7 février. Comme Cochise ne les a pas intercepté, l'irréparable semble encore pouvoir être évité, mais le Dr Irwin argue de son ancienneté dans le grade pour contraindre Bascom à faire pendre illico ses trois Coyoteros avec les Chiricahuas qui ont accompagné Cochise. Or entre-temps, celui-ci a fait rôtir les trois Américains du relais avant de se fondre dans les montagnes Chiricahuas pendant que Mangas Coloradas et ses Mimbrenos disparaissent dans le désert du Gila.

Après le retour de Bascom à Fort Buchanan, le colonel Pitcairn Morrison ordonne de libérer la femme de Cochise et son jeune fils dans l'espoir de juguler la mort annoncée d'un flot de victimes innocentes. En revanche, pour ne pas compliquer son imminente mise à la retraite, Morrison s'abstient de mentionner la conduite de Bascom. Celui-ci n'eut jamais à rendre compte de sa félonie car une sorte de justice immanente lui prit la vie deux semaines plus tard durant la bataille de Valverde qui, en février 1861, confronta la brigade Sibley à la garnison fédérale de Fort Craig.

Le 2 mars 1861, les guerriers de Cochise pillent le ranch Marshall près de Tucson. Surpris parce qu'il pensait que Cochise était encore au Mexique, le quartier général de Santa Fe ordonne, au lieutenant-colonel George B. Crittendem de repousser les Mescaleros des rives du Rio Grande tandis que le major Isaac Lynde reçoit la mission d'en découdre avec des Chiricahuas qui ont été localisés dans la vallée du Gila. Tandis que Crittendem contraint une partie des Mescaleros à s'approprier temporairement, le major Lynde tergiverse et argue de son manque de mules et de l'insuffisance de ses effectifs pour ne rien faire. En fait, mais Lynde ne pouvait pas le supputer, son expédition n'aurait servi à rien car Mangas et ses Mimbrenos s'étaient évaporés dans les entrailles des monts Gila. Quant à Cochise, le 27 avril 1861 il fait hacher les passagers d'une diligence à Doubtful Canyon puis regagne Fronteras (État mexicain du Chihuahua) pour y recruter des guerriers supplémentaires parmi la colonie de Chiricahuas qui vivent dans la région. Durant les semaines suivantes, il est partout, attaquant des convois, volant des chevaux et du bétail ou narguant l'infanterie américaine¹⁴.

¹³ Lockwood, *Apache Indians*, p. 125 ; Sweeney, op. cit, p. 187 ; Johansen, op. cit, pp. 234-5 ; Utley, *Encyclopedia of American West*, pp. 269-70 ; Capps, op. cit, p. 72.

¹⁴ *Mesilla Times* 11 mai 1861 ; Thrapp, *Conquest of Apacheia*, p. 19 ; Sweeney, op. cit, pp. 215-6 ; Barrett, op. cit., p. 118 ; Thompson, op. cit., p. 22.



Site du massacre de Doubtful Canyon, 27 avril 1861 (*Doubtful Canyon*, par John D. Rose) - Lieutenant-colonel George B. Crittenden en tenue de l'armée fédérale. Quoiqu'il soit promu colonel dans l'armée confédérée, le 16 mars 1861, il attend jusqu'au 10 juin 1861 pour signifier sa démission au ministère fédéral de la Guerre. Cette malhonnêteté lui permit de percevoir sa solde dans l'armée fédérale pendant trois mois en dépit de sa nomination dans l'armée confédérée (National Archives).

À Santa Fe, l'état-major des troupes fédérales en service au Nouveau-Mexique enrage d'avoir les mains liées. Les raiders chiricahuas viennent du Chihuahua et le réintègrent sitôt leurs forfaits accomplis. Ignacio Pesqueira, le gouverneur de cet État, dénie encore aux troupes américaines le droit de poursuivre les Apaches Chiricahuas sur son sol car il craint de provoquer ceux qui s'y tiennent tranquilles pendant que les forces mexicaines répriment la révolte des Indiens Yaquis¹⁵.

En dépit de son rapt par les Apaches Coyoteros, qui fut erronément imputé à Cochise et qui incendia le Nouveau-Mexique et l'Arizona, le métis indien de John Ward vécut une enfance relativement sereine parmi ses ravisseurs jusqu'à ses quatorze ans. Après sa restitution, à l'armée fédérale, une dizaine d'années plus tard et sous le nom de *Mig-Ga-N'-La-Sie* (celui qui s'en va tout seul) nous le retrouvons à Fort Bowie (Arizona), sous le nom de Mickey Free - une simple adaptation anglo-saxonne de son nom apache. Au cours d'une grave altercation avec un officier de l'armée qui se serait intéressé de trop près à sa femme, Mickey Free poignarde les deux civils mexicains qui avaient tenté de le maîtriser car ils l'avaient pris pour un Apache. Sans désespérer et à la stupéfaction de tous, il disparaît dans le chaparral mais pas pour tous ni définitivement en raison de ses talents.

En 1871, le général George Stoneman, qui dirige le district militaire de l'Arizona, l'embauche comme pour sa connaissance des mœurs des Apaches et de leurs idiomes. L'année suivante, il est promu sergent dans les unités de scouts apaches, que l'armée vient de former, une fonction qu'il occupe jusqu'en 1893. Le 14 octobre 1882, c'est encore grâce à Mickey Free que les miliciens mexicains du colonel Joaquin Terrazas et les soldats américains du colonel George P. Buell débusquent les Apaches de Victorio. Après les avoir encerclés, ils procèdent à un « nettoyage » à l'issue duquel peu de guerriers survivent. Au cours des années qui suivent, les généraux George Crook et Nelson A. Miles recourent aux compétences de Mickey Free pour traquer les guerriers apaches et notamment pour localiser ceux de Geronimo. Kinney Griffith, l'auteur de *Nino Cochise*, est certainement le meilleur biographe de Mickey Free parce qu'il le rencontra souvent au cours des dernières années de sa vie¹⁶.

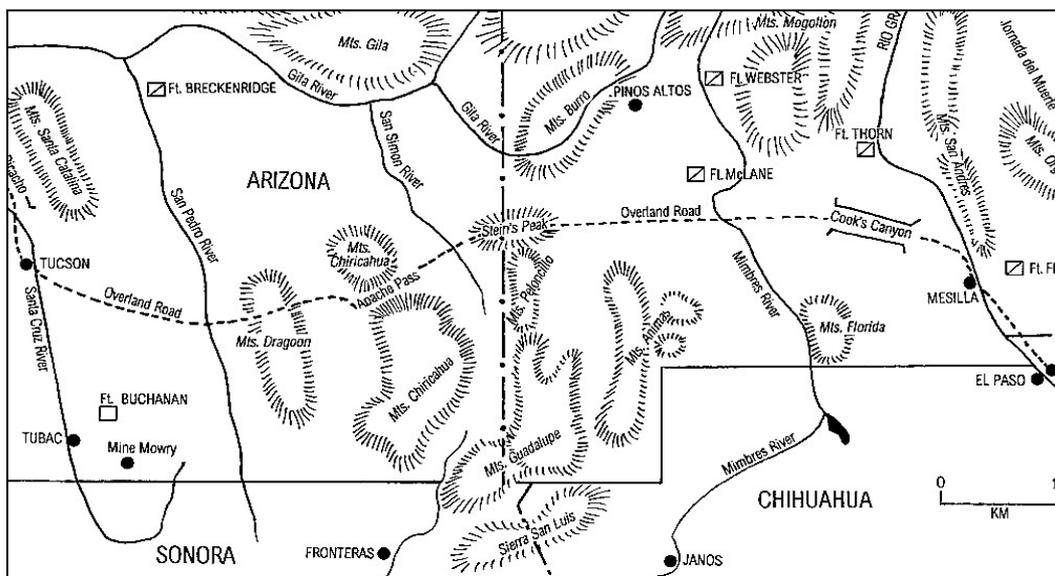
¹⁵ Sweeney, op. cit, p. 220.

¹⁶ Johansen, op. cit, pp. 139-40 ; Capps, op. cit, p. 69 ; Griffith, op. cit, p. 15 et *Mickey Free : Manhunter*, passim ; St. John, *Line in the Sand, A History of the Western United States-Mexico Border*, pp. 58-9.



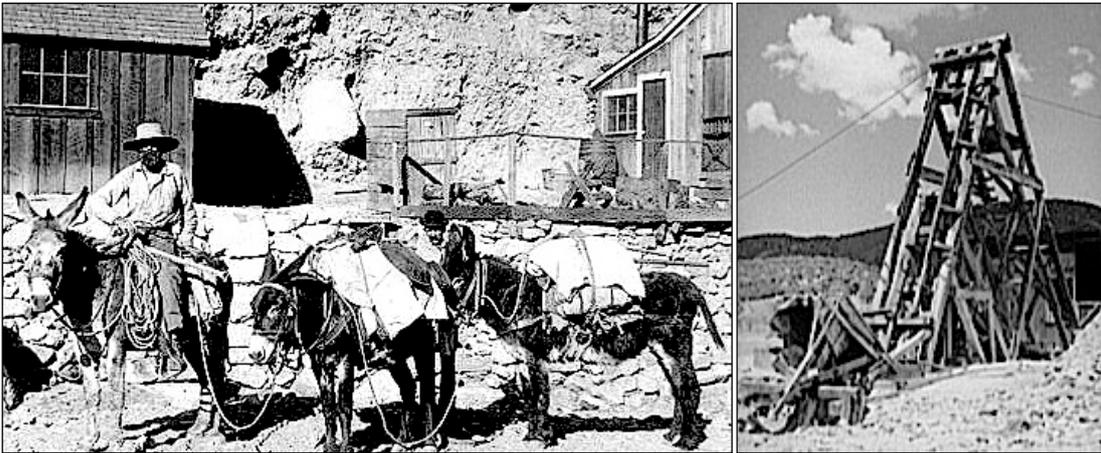
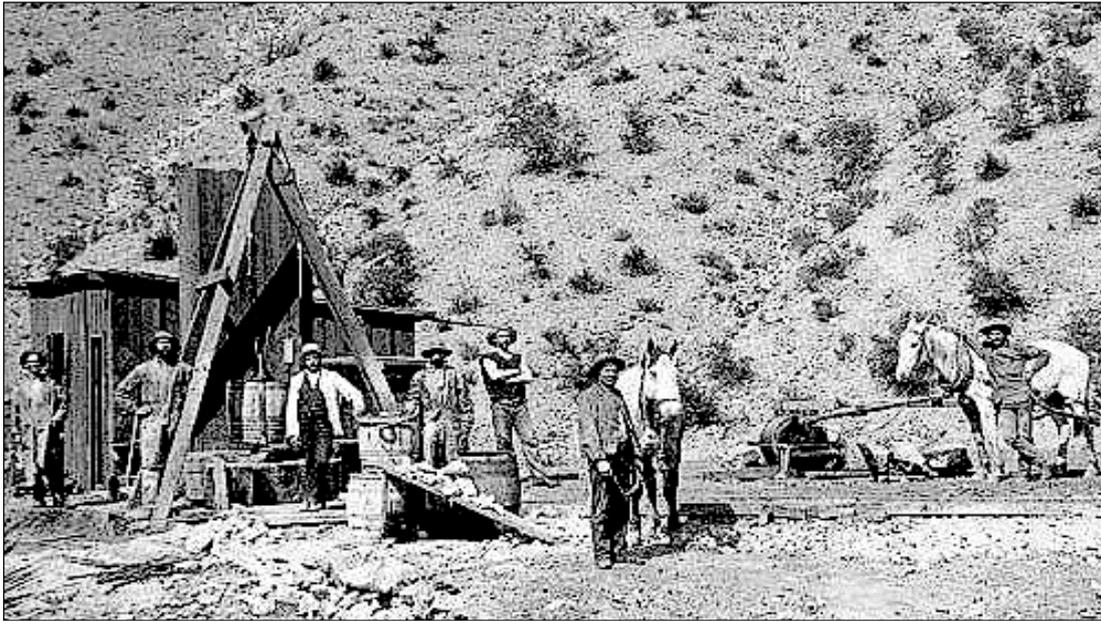
Mickey Free lors de sa récupération chez les Apaches White Mountains (Shark Hall Museum Archives) puis en 1886 (Arizona Historical Society).

Nous avons vu qu'au sortir de l'Affaire Bascom, tandis que Cochise « pourrissait » la vie des colons et des militaires du sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, Mangas Coloradas et ses Mimbrenos se claquemuraient prudemment dans les montagnes Gila, Burro et Mogollon (extrémité supérieure de la carte ci-dessous). La prudence de Mangas ne résiste guère à la rapacité des orpailleurs de la région de Pinos Altos au printemps 1860. Pour éviter un conflit, Mangas interdit à ses guerriers de se mêler à eux. En décembre 1860, près de Fort Webster (carte 2, p. 16, poste 13), des prospecteurs tuent quatre Mimbrenos et se saisissent de treize autres en les accusant de vol. Cette agression empoisonne les relations entre Blancs et les Mimbrenos. Vers la mi-février 1861, trois chefs mimbrenos se présentent au major Isaac Lynde qui à cette époque commandait la garnison de Fort McLane (carte 1, p. 2, poste 12)¹⁷.



Carte 4 : L'Overland Mail Road (pointillés) au travers du Nouveau-Mexique. (Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique, Édition Economica, Paris, 2011).

¹⁷ Thrapp, *Victorio and the Mimbres Apaches*, pp. 1076-7.



Mineurs sur un gisement aurifère à Pinos Altos, ca. 1860 (<http://www.miningartifacts.org>).

L'armée américaine avait fait bâtir Fort McLane entre le « bidonville » des mineurs à Pinos Altos et Cooke's Canyon (situé au-dessus à droite sur la carte 4, p. 25). Convaincu de la sincérité et de la bonne volonté des chefs apaches qui lui promettent de convaincre Mangas Coloradas d'apposer sa marque sur un traité de paix, le major Lynde, accepte de relaxer les treize Mimbrenos qu'il retient prisonniers depuis décembre. Apparemment, la décision du major Lynde semble influencer sur Mangas car de prime abord elle l'incite à subodorer la naissance d'une coexistence plus permissible entre sa tribu et les Blancs. En conséquence, il recommande à ses guerriers de ne pas entamer des palabres avec les orpailleurs, de ne pas s'introduire dans leurs camps et surtout de ne plus leur voler du bétail, des chevaux ou des mules. Au cours des quatre premiers mois de 1861, l'animosité des chercheurs d'or vis-à-vis des Indiens et le mépris qu'ils leur vomissent réveillent les craintes du chef Mangas et effilochent ses velléités pacifiques. Pourtant il persiste à prendre patience et n'altère pas encore ses bonnes dispositions à l'égard des Blancs car il leur cogite quelque chose pour les « rouler dans la farine ».

Sous l'apparence d'un inoffensif vieil Indien, Mangas feint de s'égarer dans le tohu-bohu du village des mineurs de Pinos Altos où il recourt à ses connaissances sommaires des langues espagnoles et anglaises pour échanger des propos avec les uns et avec les

autres. Jouant les naïfs, il leur raconte que d'autres Blancs, en l'occurrence des prospecteurs eux aussi, sont passés dans son village en expliquant qu'ils se rendaient sur un fabuleux gisement découvert dans l'État du Soñora où affleurerait le métal jaune. Mangas avait imaginé qu'en multipliant la même fable parmi les différents groupes de prospecteurs, il les pousserait à se ruer en direction de ce supposé eldorado. Ceux-ci en discutent évidemment, mais ils entrent en fureur quand ils comprennent que le vieux chef mimbrenos (il approche de ses soixante-dix ans) cherche à propager sa fausse histoire de filon mexicain pour se débarrasser d'eux. Alors, ils se saisissent de lui, le rossent, l'attachent à un arbre, le fouettent puis le jettent hors du camp en le menaçant d'objectes représsailles si lui ou les siens osent encore s'introduire dans le village des mineurs. Meurtries et humiliées, les bonnes intentions de Mangas Coloradas se métamorphosent forcément en un cocktail mental plus belliqueux que jamais en mai 1861¹⁸.

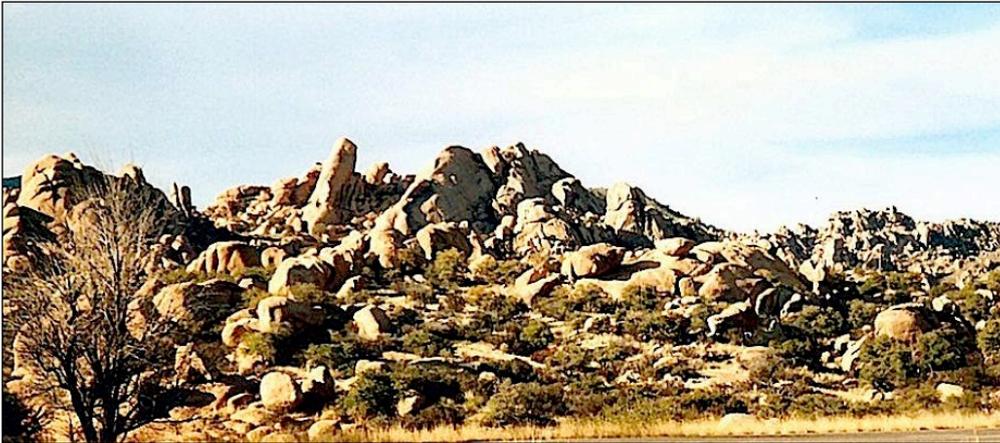
Si, au printemps 1861, Cochise n'était suivi que par une soixantaine de ses Chokonens, les autres clans chiricahuas et même ceux des White Mountains (Western Apaches) de Francisco sont attirés par ses succès et grossissent peu à peu ses rangs. Entre le 20 et le 22 juin, à quelques kilomètres de Fort Buchanan, l'host de Cochise sabre dans plusieurs troupeaux de bovidés avant que la garnison puisse réagir. Le 22 juin, le lieutenant Bascom et un détachement monté le prennent en chasse puis détalent lorsqu'ils réalisent que les guerriers de Cochise sont trop nombreux. Cette escarmouche confirme la nécessité d'accroître le nombre de troupes montées en Arizona. Malgré ses nombreux rapports, le commandant de Fort Buchanan n'obtient pas un seul cavalier car la guerre qui s'amorce entre le Nord et le Sud absorbe toutes les forces vives du gouvernement fédéral.

Pendant ce temps, Cochise et son « confrère » Francisco ravagent la région comprise entre Tubac et les Chiricahuas Mountains (carte 4, p. 25 à gauche). D'abord en attaquant un convoi près de Pinos Altos, ensuite en volant des chevaux dans le corral de Fort McLane (n°12, carte 2, p. 16). En juin 1861, ces deux chefs apaches maîtrisent la région sise entre Tucson et Mesilla. Comme les colons sont plus nombreux dans le Nouveau-Mexique oriental, Cochise y déplace ses forces en juillet 1861 pour les associer aux Mimbrenos de Mangas. Les témoins de ces événements assurent qu'à cette époque, le charisme de Cochise lui attire plus de guerriers qu'aucun autre chef apache du passé. Aux premiers jours de l'été 1861, Cochise et Mangas bloquent l'Overland Mail Road au niveau de Cooke's Canyon (carte 4, p. 25 à droite). Leurs liens familiaux resserrent encore leur complicité. Lorsque les deux chefs opèrent ensemble, il est cependant clair qu'en raison de sa jeunesse, c'est Cochise qui, plus souvent, mène la danse.

Cooke's Canyon devient l'endroit le plus dangereux du Nouveau-Mexique parce que sa source d'eau potable en fait une halte obligatoire pour les diligences et les convois. En juillet 1861, c'est en cet endroit que Cochise et Mangas attaquent une poignée d'ouvriers qui travaillent pour la compagnie Overland Mail. Armés du Henry rayé et à répétition, les ouvriers tiennent pendant deux jours avant de succomber. Même entre les mains d'un tireur moyen, ce fusil pouvait faire mouche à deux cents mètres. Mangas avoua qu'il perdit vingt-cinq des siens au cours de ce combat et plus encore furent blessés. Des Apaches qui attaquèrent les ouvriers racontèrent qu'environ trois cents guerriers y participèrent. L'affaire leur aurait donc coûté de 15 à 20 % de leur effectif. Échaudés par cette victoire à la Pyrrhus, les Mimbrenos vont cautériser leurs plaies dans leurs montagnes tandis que Cochise et ses Chiricahuas repassent au Chihuahua pour y recruter

¹⁸ Capps, op. cit., p. 72 ; Thrapp, op. cit., pp. 68-71 ; Sweeney, op. cit., p. 225 ; Johansen, op. cit., p. 235 ; Allen, *Pinos Altos*, pp. 302-3.

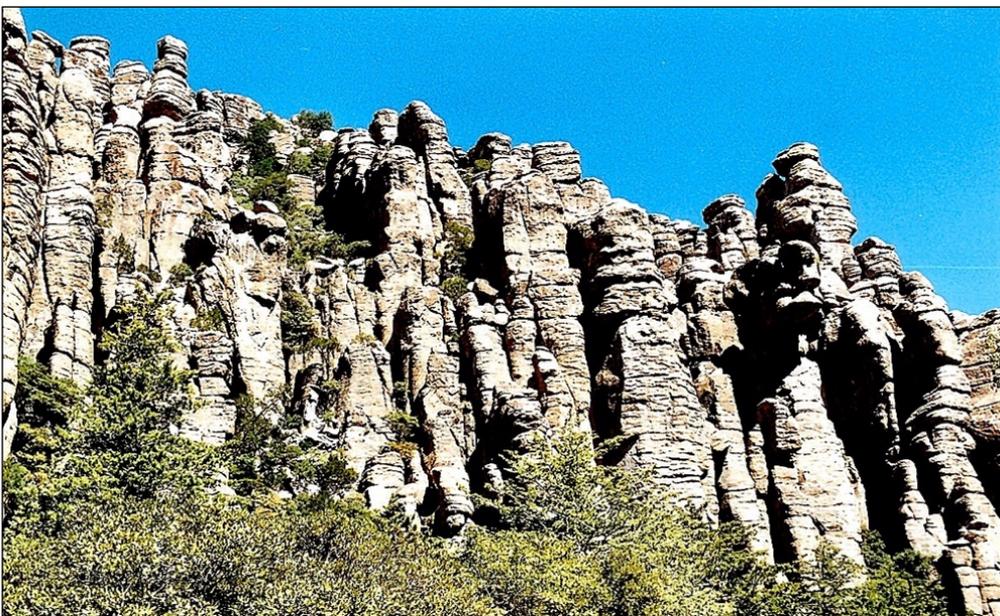
de nouveaux guerriers et y troquer leur butin contre les armes que leur vend le trafiquant mexicain José Marià Zuloaga. Durant la seconde quinzaine d'août 1861, Cochise reprend ses pillages en Arizona. Sur ces entrefaites, les Confédérés ont occupé Mesilla et ont capturé Fort Fillmore, c'est donc avec eux que les Apaches doivent maintenant compter. Opérons alors un bref retour dans le temps pour savoir pourquoi et comment¹⁹.



Une section des Dragoon Mountains de Cochise (Photo S. Noirsain).



Le fusil Henry rayé modèle 1860 : Chargeur de 15 cartouches calibre .44 Henry - Poids chargé, 4,45 kg - Hausse à crémaillère et guidon à lame - Longueur de l'arme 114 cm - Longueur du canon : 61 cm.



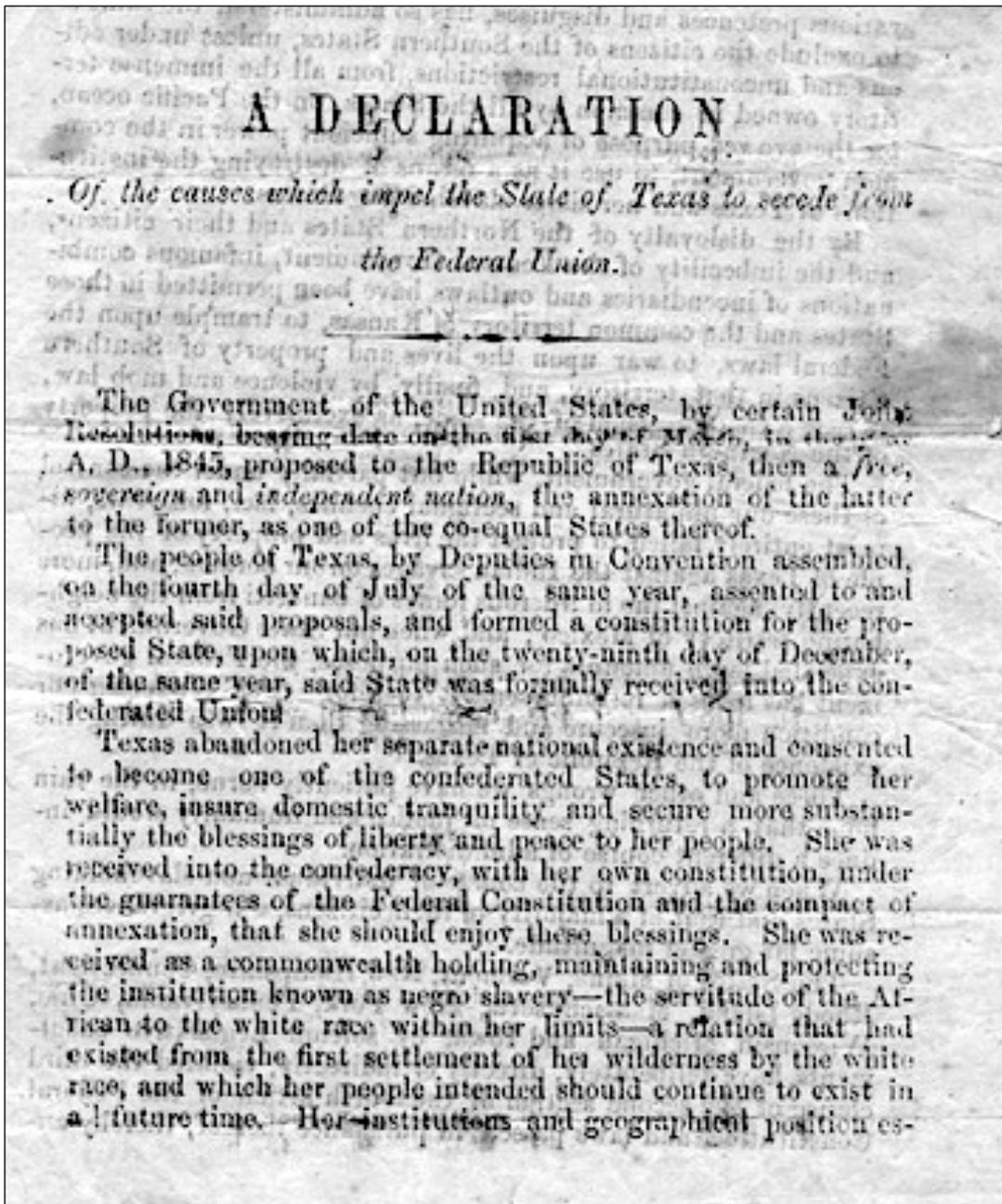
Les Chiricahuas Mountains la forteresse naturelle de Cochise (Photo S. Noirsain).

¹⁹ Sweeney, op. cit, p. 515, note 68 ; Thompson, op. cit., p. 26.

6. LE TEXAS, LE NOUVEAU-MEXIQUE ET L'ARIZONA, 1861-1862

Le contexte sociopolitique et l'installation des Confédérés à Mesilla, 1861

Le 5 mars 1861, la convention de sécession du Texas adopte une ordonnance qui inféode son État à la Confédération. Lorsque le gouverneur Sam Houston refuse de prêter allégeance à Jefferson Davis, les chambres texanes le démettent de ses fonctions et le remplacent par le vice-gouverneur Edward Clark. Celui-ci charge Henry McCulloch et Rip Ford de lever et d'organiser respectivement les 1st et 2^d Texas Mounted Rifles pour défendre la frontière septentrionale de leur État et celle qui jouxte le Mexique²⁰.

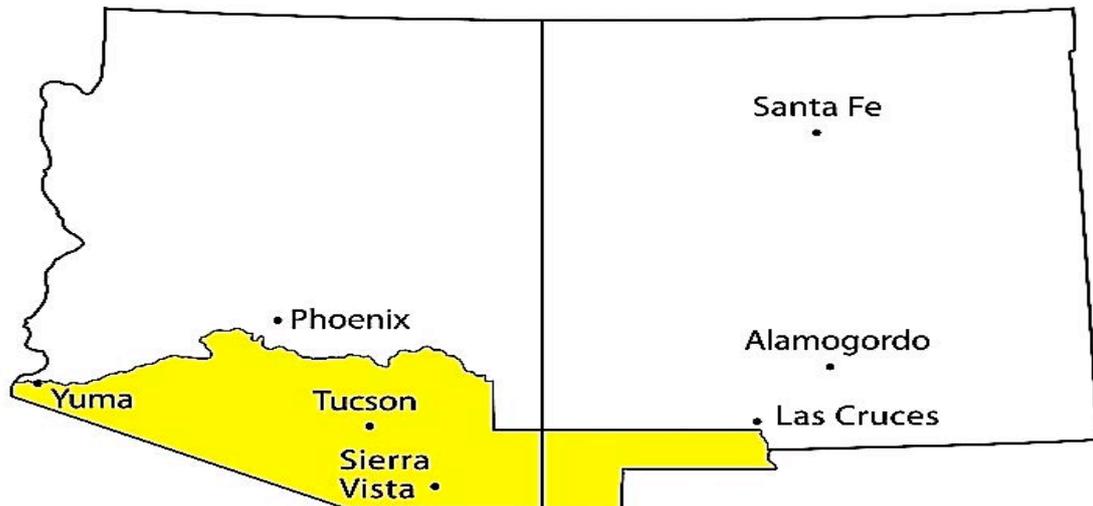


Déclaration de sécession du Texas (The Portal to Texas History)

²⁰ Simpson, *Texas in the War 1861-65*, pp. 87-8, 111.



Le *Harper's Ferry* décrit et dépeint, la capture de l'arsenal de San Antonio par la milice texane et la reddition de sa garnison fédérale en février 1860. Une rare version d'un exemplaire colorié à la main par un artiste de New York, qui ne connaissait pas les lieux.

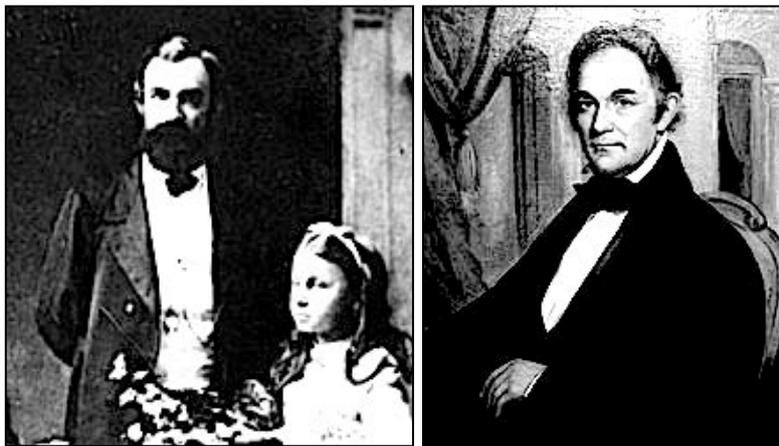


Carte 5 : Inclusion du *Gadsden Purchase* dans le Territoire du Nouveau-Mexique.

En dépit de l'armée fédérale qui n'a pas encore évacué le Nouveau-Mexique, les sécessionnistes de ce territoire prétextent l'horreur des raids apaches pour lever une compagnie de *Minute Men* dont beaucoup soutiennent les esclavagistes. Pour la majeure partie des habitants du Nouveau-Mexique, leur adhésion à la Confédération n'est qu'une

réaction épidermique résultant du *Gadsden Purchase*. Il s'agissait de 77 700 km² de terres mexicaines situées dans le sud du Territoire du Nouveau-Mexique et en lisière du fleuve Rio Grande. En 1853, le gouvernement américain paya dix millions de dollars au Mexique pour l'incorporer à ce qui deviendra les territoires (et futurs États du Nouveau-Mexique et l'Arizona). Pour les États-Unis, l'acquisition de ces immenses terres désertiques, était devenue une obligation économique et sociale car, à cette époque, elles étaient traversées par la Butterfield Overland Road, en l'occurrence la principale voie de pénétration des émigrants américains qui se rendaient en Californie depuis la côte atlantique. Le 4 août 1854, quand le Congrès incorpore le *Gadsden Purchase* au Nouveau-Mexique, les acteurs politiques de ce territoire choisissent Mesilla (Las Cruces) comme capitale administrative : une bourgade sise en son extrémité orientale. Pour les habitants de Tucson et de Tubac (Sierra Vista) ce choix les ostracise pratiquement du chaudron politique de leur région même si les diligences de la Wells Fargo assurent, dans les deux sens et dès 1858, un service postal bihebdomadaire sur la Butterfield Overland Road. Néanmoins, les Arizoniens profitent des élections de 1860 pour réclamer la partition du Nouveau-Mexique et la création du Territoire de l'Arizona²¹.

La fièvre « sécessionniste » contamine aisément les Anglo-Saxons du Nouveau-Mexique quoique les Tejanos (Mexicains nés au Texas) divergent sur leur ralliement à la Confédération. De souche castillane, les Tejanos de la classe possédante entretiennent d'étroits liens commerciaux avec les États esclavagistes parce qu'ils nourrissent les mêmes préjugés raciaux et sociaux. Quant aux péons, aux ouvriers sans qualification et aux petits cultivateurs tejanos, ils ne se sentent concernés que par les raids des Apaches et des hors-la-loi qui volent leur bétail. La sécession du Nouveau-Mexique est donc orchestrée par ses acteurs politiques ou économiques issus des États esclavagistes, notamment Simeon Hart, Phil Herbert, James W. Magoffin et Sylvester Mowry.



De gauche à droite, Simeon Hart (Special Collections, UTEP Library) et James W. Magoffin (Magoffin Home State Historic Site) étaient les deux principaux acteurs de la sécession du Nouveau-Mexique.

Le 16 mars 1861 à Mesilla, Hart et Herbert organisent une manifestation à l'issue de laquelle les délégués des comtés neo-mexicains votent la sécession (à mains levées !) par neuf cents voix contre deux. Presque tous ces délégués sont des natifs du Sud, qui sont arrivés au Nouveau-Mexique après la conclusion du traité de Guadalupe Hidalgo (1848) et ils détiennent les postes-clés de l'administration locale.

²¹ Garber, *Gadsden Treaty* ; Bancroft, *History of Arizona and New Mexico*, pp. 511, 680 ; Lamar, op. cit., pp. 416-7, 423 ; Ganaway, op. cit., pp. 1-36, 77-122.

L'historien américain Hubert Bancroft (1832-1918) vécut ces événements :

« En Arizona, l'ensemble de l'opinion publique était favorable au Sud et à la sécession et les rares Unionistes préféraient se taire (...) On y soutenait que les malheurs de la région résultaient des négligences de Washington parce que les Anglo-saxons du Nouveau-Mexique adhéraient à l'idéologie raciale sudiste (...) et se posaient en adversaires des États nordistes à propos de l'esclavage car le Nouveau-Mexique avait toujours entretenu des relations commerciales avec les hommes d'affaires du Sud. La majorité des officiers de l'armée régulière américaine, qui étaient en garnison dans la région, provenaient du Sud et les hauts fonctionnaires nommés dans ce Territoire avaient exercé des fonctions politiques soutenant les idéaux sudistes. En conséquence, la majorité de ses acteurs politiques anglo-saxons contrôlait la masse du petit peuple formé par les Tejanos, tout en se prétendant démocrate et en affichant leur rejet des Républicains et de l'abolitionnisme²². »

Quant à la silencieuse main-d'œuvre tejano de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, elle n'élit aucun représentant à la convention de sécession car elle n'a aucun droit civil et se trouve dans l'obligation de se plier aux diktats des patrons qui la maintiennent dans le péonage. Les descriptions de cette institution, par un voyageur américain et par le major américain John Ayres, confirment la symbiose entre les riches Tejanos d'origine hispanique et l'establishment sudiste :

« La seule différence entre les péons et les esclaves noirs est que les premiers ne se vendent pas (...) Les propriétaires possèdent un magasin où ils obligent leurs péons à procéder à leurs achats et les maintiennent donc dans un état d'endettement permanent. Théoriquement, le maître est tenu de leur vendre ces marchandises au prix coûtant, mais ce n'est jamais le cas (...) En poussant leurs péons à dépenser des sommes supérieures à leurs gages, ces propriétaires les empêchent de quitter leur service. L'odieuse facette de ce système est que le propriétaire n'est pas obligé de s'occuper de ses péons âgés ou malades, il s'en débarrasse et les laisse mourir²³. »

Dès l'ouverture des hostilités, le ministre confédéré de la Guerre charge le général Earl Van Dorn d'expulser les garnisons fédérales du Texas. Ses troupes et la milice texane en prennent possession sans devoir livrer bataille. Pour regarnir ces postes, Van Dorn scinde en deux parties le 2^d Texas Rifles du colonel Rip Ford. Celui-ci et quatre de ses escadrons (ou compagnies) occupent les forts érigés dans le Texas méridional tandis que John R. Baylor, son lieutenant-colonel, et les six autres escadrons restent à San Antonio²⁴. Du haut de son mètre quatre-vingt-dix et avec l'aplomb de ses cent quinze kilos, Baylor appartenait à l'espèce qu'on hésite à contredire. Né dans l'Ohio en 1822, il se destine à l'enseignement. En 1831, il est élu à la Chambre des députés de cet État tout en poursuivant des études juridiques. En 1840, son frère et lui s'installent au Texas et participent à des raids contre les Comanches. Trois ans plus tard, Baylor est nommé instituteur en Territoire Indien (futur Oklahoma), mais il regagne vite le Texas après avoir

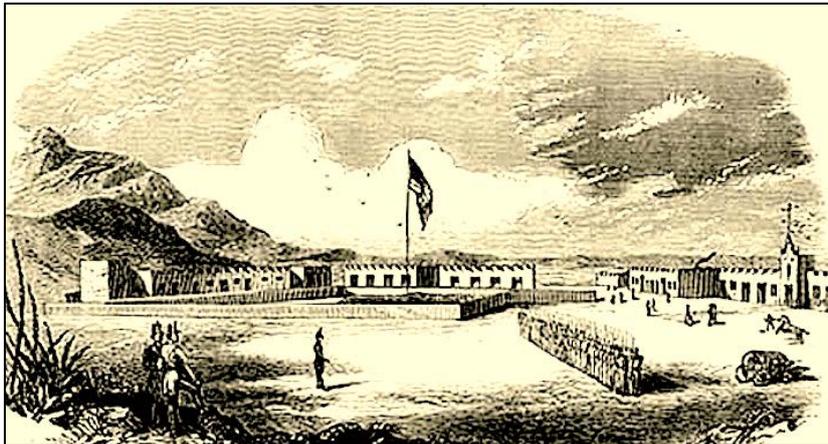
²² *Official Records of the Union and Confederate Armies* (O.R.) Series I, vol. 1, pp. 599-600 ; Bancroft, *History of Arizona and New Mexico*, p. 683 ; Pittman, *Rebels in the Rockies*, pp. 2, 6-8, 14 ; Ganaway, op. cit., pp. 85-90, 112-3 ; Hall, *Mesilla Times, A Confederate Journal of Arizona*.

²³ Davis, *El Gringo or New Mexico and Her People*, pp. 231-32 ; Ganaway, op. cit., pp. 10-11.

²⁴ O.R. vol. 1 : pp. 574-7, 623.

occis un contradicteur. En 1853, il est nommé agent de la réserve comanche de Fort Belknap. Son laxisme lui vaut un renvoi immédiat qu'il attribue à l'indocilité des Indiens auxquels il voue désormais une haine viscérale. De 1857 à 1860, Baylor se recycle dans l'élevage, prend part à des expéditions punitives contre les Kiowas et les Comanches, adhère à la société secrète des *Knights of the Golden Circle* et coédite le *White Man*, un journal qui prône la suprématie de la race blanche. Il est évidemment aux côtés de Ben McCulloch lorsque celui-ci et sa milice investissent l'arsenal de l'Alamo, en 1861²⁵.

Vers la mi-juin 1861, craignant une contre-offensive par les garnisons des forts Fillmore et Craig, le général Van Dorn charge Baylor de saisir Fort Bliss avec les six escadrons du 2^d Texas Rifles, ce qu'il fait le 24 juillet 1861 après avoir détaché deux de ses escadrons pour regarnir les forts Davis et Quitman que l'ennemi vient d'évacuer. Il ne lui reste donc que deux cents cavaliers lorsqu'il entre dans Mesilla le 1^{er} juillet, afin d'y préparer la saisie de Fort Fillmore²⁶. Celle-ci se règle vite. Le 26 juillet, sur ordre de Baylor, vingt-cinq des Arizona Rangers de Sherod Hunter se fauillent dans le corral ennemi et dispersent ses chevaux. Sachant qu'il ne sera secouru par aucune autre garnison fédérale parce qu'elles sont trop éloignées de son poste, le major Lynde abandonne Fort Fillmore pour gagner Fort Stanton par le désert de Jornada del Muerto.



Fort Bliss en 1850 (*Harper's Pictorial History of the Civil War*).



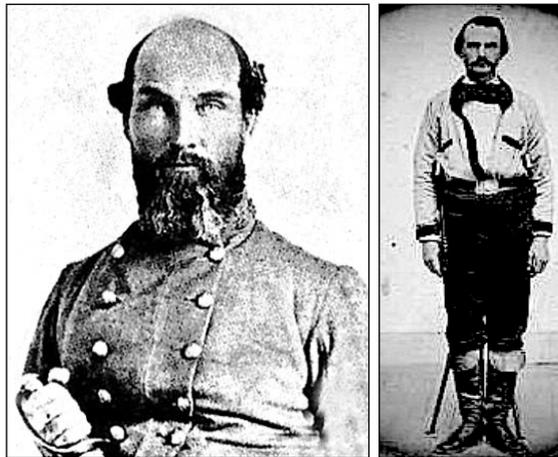
Le désert inchangé de Jornada del Muerto (National Park Service).

²⁵ Thompson, *Colonel J.R. Baylor*, pp. 1-34 ; Hall, *Confederate Army of New Mexico*, pp. 295-6 ; Dunn, *K.G.C. in Texas*, p. 568.

²⁶ O.R. vol. I p. 577 ; Hall, *Sibley New Mexico Campaign*, pp. 23-6 et *Confederate Army of New Mexico*, p. 345.

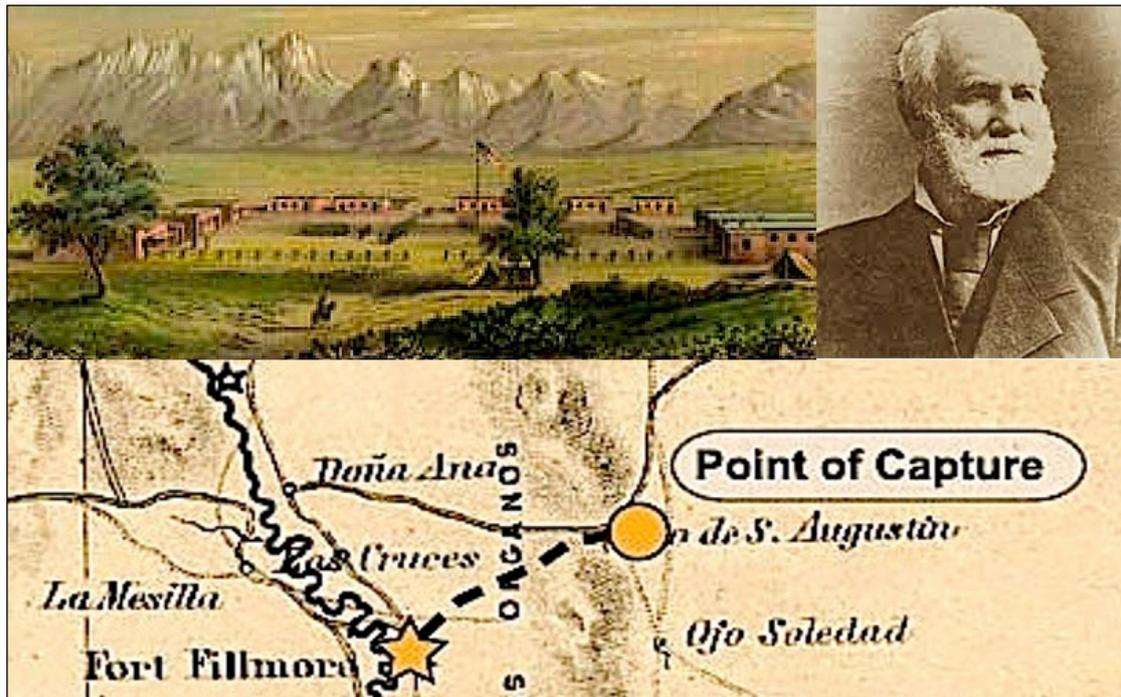


Morgan Wolfe explique que son aquarelle décrit le moment, durant son service à Fort Bliss, au cours duquel lui et ses trois camarades du 2^d Texas Rifles se figent pour observer un groupe d'Apaches dans la plaine (*The Alamo Keeper* du 23 février 1887).



Le Lieutenant-colonel John R. Baylor (National Archives) et un officier du 2^d Texas Mounted Rifles en 1861 (L.T. Jones collection).

Dans le désordre qui précède l'évacuation de Fort Fillmore, beaucoup de ses soldats remplissent leur gourde avec le whisky des barriques abandonnées dans le poste. En vingt-quatre heures, sous l'effet de l'alcool et du manque d'eau sous un soleil torride, les militaires s'effondrent sur le sable brûlant. Quand surviennent les Texans, le major Lynde se rend sans condition à San Augustine Pass. Ce succès rapporte à Baylor trois howitzers et cinq cents récents fusils Springfield. Les prisonniers sont emmenés à Mesilla où ils touchent une cinquantaine anciens fusils à pierre pour se protéger des Indiens au cours de leur périple vers le Nord car Baylor entend se débarrasser d'eux au plus vite car, pour lui, il n'est pas question de les embastiller sur place car il n'en a ni le temps ni les moyens.



Fort Fillmore en 1854 (*Harper's Pictorial History of the Civil War*) - Major Isaac Lynde après la guerre (Library of Congress) - Carte 6 : Itinéraire de la retraite de la garnison de Fort Fillmore vers Fort Stanton et sa reddition à San Augustin Springs (<http://www.las-cruces.org>).

Entre-temps et sur ordre écrit du ministre fédéral de la Guerre (Simon Cameron), le commandant du fort Breckenridge et celui du fort Buchanan (carte 1, p. 2) incendient leurs quartiers respectifs les 10 et 23 juillet 1861 en vue de se regrouper à Santa Fe (Nouveau-Mexique) située en amont de leurs anciennes positions. Dans un premier temps, Cochise interprète les replis de ces garnisons comme un aveu de leur faiblesse car il ne sait pas encore que les « faces pâles » viennent d'entamer leur très longue guerre fratricide. Entre l'évacuation des forts Breckenridge et Buchanan et l'arrivée des rangers confédérés du capitaine Sherod Hunter à Tucson (27 février 1862), sept mois vont s'écouler au cours desquels la zone dite de l'Arizona est quasiment dépouillée de sa couverture militaire. Alors, les fureurs des Apaches White Mountains coagulent les échanges commerciaux dans cette région. Rappelons qu'il faudra attendre 1912 pour que l'Arizona devienne un État distinct du Nouveau-Mexique²⁷.

La mine de Patagonia, en l'occurrence celle de Sylvester Mowry, est la cible des Chiricahuas de Cochise et des Mimbrenos de Mangas Coloradas parce que ces deux tribus ne supportent pas que tant de « peaux blanches » fourmillent sur leur domaine « ancestral ». En effet, depuis le début de son exploitation, cette mine attire de plus en plus de main-d'œuvre américaine, mexicaine et issue de l'immigration européenne. Après avoir repéré le site en avril 1857, le capitaine Ewell emporta quelques spécimens de roches qui révélèrent leur haute teneur en argent. Alors, il s'associa avec cinq financiers pour acquérir le terrain dans lequel il ouvrit une mine qui dévora toutes ses économies. Son statut d'officier lui interdisant de gérer personnellement sa mine, Ewell la confia à un beau parleur incompétent alors qu'elle exigeait un manager rénovateur et de nouveaux investissements difficilement négociables en raison des risques que les Apaches faisaient courir au personnel minier.

²⁷ Frazer, *Forts of the West*, pp. 4, 6 ; Altshuler, *Arizona in 1861*, pp. 62-3 ; Sweeney, op. cit., pp. 221-3.

Obéré par le coût de ce gisement, le capitaine Ewell se défait alors de ses parts qui finissent par échoir entre les mains de Sylvester Mowry, un ancien officier de l'armée fédérale. Il paie la mine 25 000 dollars mais son dynamisme lui rapporte très vite 1 300 dollars par jour. La mine de Patagonia, désormais connue sous le nom de Mowry's Mine, a été ouverte au sud-est de Tubac et à cent kilomètres en aval de Fort Buchanan (carte 1, p. 2 et carte 4 p. 25). Le 1^{er} janvier 1861, c'est-à-dire trois semaines avant la confrontation de Bascom avec Cochise, Mowry implore le commandant de Fort Buchanan de restaurer la sécurité dans les parages de la région où vivent ses ouvriers :

« Nous sommes harcelés par les Apaches. Chaque semaine, ils tuent quelqu'un et dérobent des chevaux, des mules et des bovidés (...) Envoyez-nous des troupes montées et donnez-leur pour instruction de rester sur place afin de punir ces *filz de putains de sauvages*²⁸. »

Le *Tucson Arizonian* de l'époque décrit l'anxiété des habitants de la région :

« Notre prospérité se meurt, il n'y a plus de courrier, les soldats sont partis, les mineurs sont assassinés ou désertent leurs mines, les éleveurs et les fermiers abandonnent tout pour se réfugier ailleurs. Nos bourgades sont désertées à l'exception de Tucson et de ses parages. »

La terreur qui paralyse les Arizoniens procède aussi de la nature de leur population. En 1860, ses deux principales agglomérations : Tucson et Tubac, recèlent les pires ruffians du Texas, de la Californie et des deux rives du Rio Grande. L'exercice de la loi y est létal pour les fonctionnaires du système judiciaire et très peu d'aspirants shérifs tentent de revêtir la toge du redresseur de torts. Avant son transfert dans le Nouveau-Mexique septentrional, la garnison de Fort Buchanan n'avait pas le droit de s'immiscer ou d'intervenir dans les affaires civiles qui ne n'inscrivaient pas dans des trafics d'armes ou la vente d'alcools aux Indiens. Le départ de l'armée régulière fédérale et le déferlement des Apaches dans la section méridionale de ce Territoire le plongent dans une violence débridée. Il n'est donc pas étonnant que, dans le contentieux qui oppose le Nord aux Confédérés, les civils de l'Arizona soient instinctivement prêts à acclamer le premier des deux antagonistes qui éteindra le volcan qui gronde sous leurs pieds²⁹.

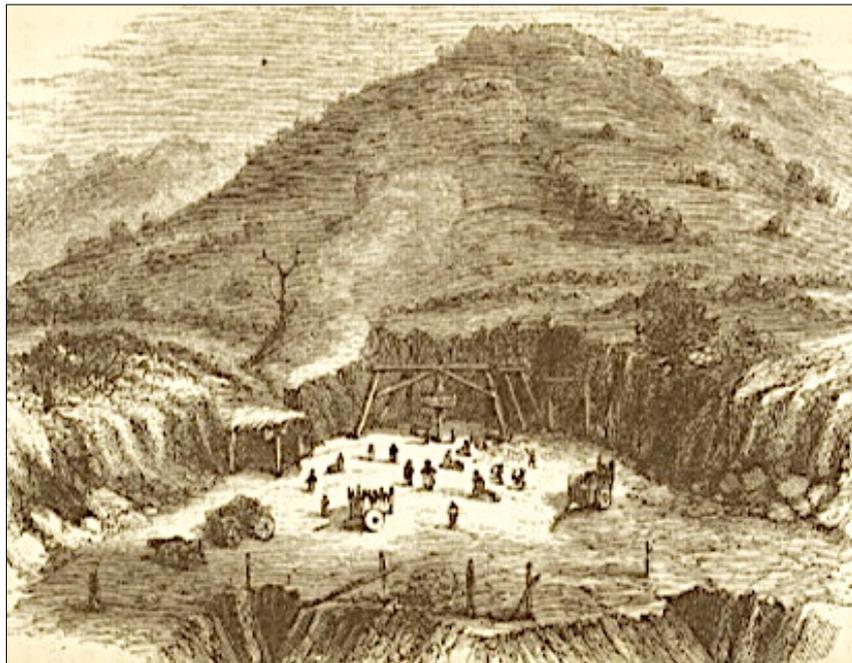
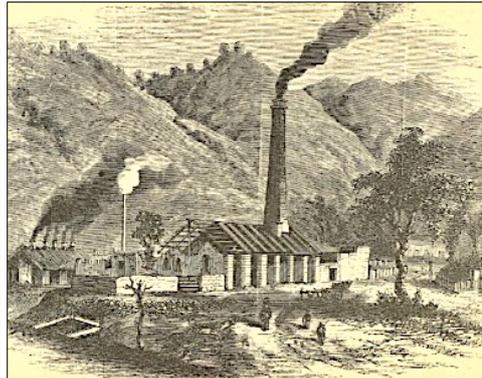
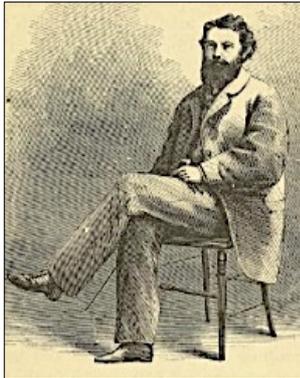
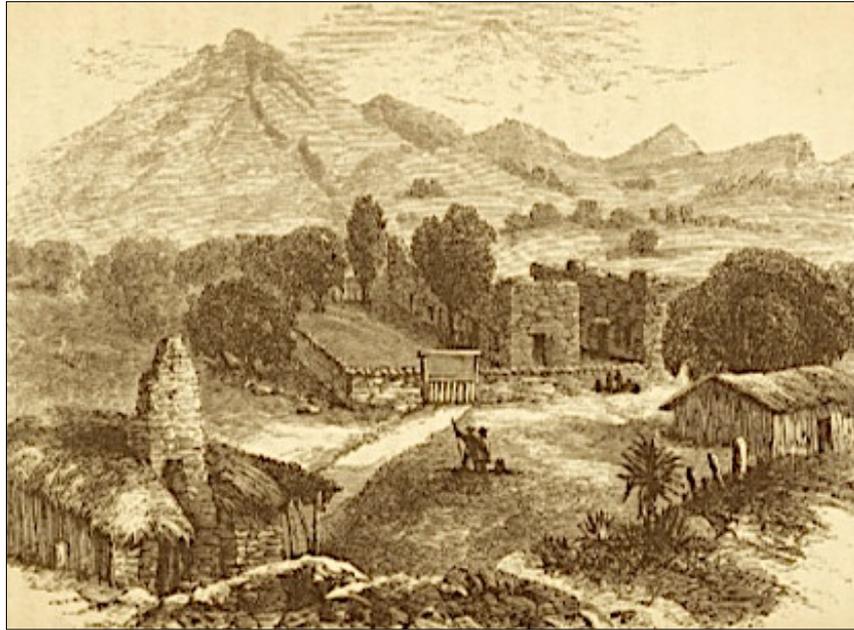
Craignant le pire depuis que les garnisons fédérales ont déserté les forts qui les protégeaient, Mowry a fait dresser une palissade percée de meurtrières autour de son exploitation minière. Derrière celle-ci, son personnel travaille le fusil à portée de la main et les corvées extérieures ne s'effectuent qu'en groupes armés parce que Cochise a compris que ces « peaux pâles » ne s'en iront pas spontanément et que leur présence incitera tôt ou tard l'armée à bâtir de nouveaux postes. Cette colère apache qui étreint Mowry atténue son militantisme pour l'idéologie sudiste en Arizona. Vers la fin de juillet 1861, il écrit à Washington, d'abord au secrétaire d'État William Seward et ensuite au ministre de la Guerre Simon Cameron pour solliciter l'envoi de troupes. Comme les Apaches ont brisé les communications entre Tucson et les forts en lisière du Rio Grande, Mowry ignore encore que les Texans de Baylor ont investi Mesilla à l'entame du mois de juillet puis se sont emparés des forts Bliss et Fillmore³⁰.

²⁸ Thompson, op. cit., p. 20 ; *Mesilla Times* du 6 février 1861 ; Farich, *History of Arizona*, pp. 292-3 ; Browne, *Adventures in the Apache Country*, pp. 203-10 ; Pfanz, op. cit., pp. 103-3 ; Altshuler, *Case of S. Mowry*, pp. 63-9.

²⁹ Wagener, *Early Arizona* ; Sweeney, op. cit., pp. 223-4 ; *Alta California* du 2 septembre 1861 ; Pfanz, op. cit., pp. 90-1 ; Eaton, *Frontier Life*, p. 178 ; Pumpelly, *Pumpelly's Arizona*, pp. 61-2.

³⁰ Altshuler, *Case of Sylvester Mowry*, p. 75 ; Sweeney, op. cit., pp. 239-40.

Sylvester Mowry et sa mine en 1862-65 (Browne J. Ross, *Adventures in the Apache Country*).



Les truands des compagnies confédérées levées au Nouveau-Mexique

Aux deux cents hommes du bataillon du 2^d Texas Rifles de Baylor, s'ajoutent les six unités recrutées sur place : la *San Elizario Spy company* de Bethel Coopwood, les *Arizona Rangers* de Sherod Hunter, les *Arizona Guards* de Tom Mastin, les *Pinos Altos Minute Men* de James H. Tevis, les *Free Rovers* de Roy Bean et les *Brigands*, de George T. Madison, dont John J. Phillips (le chef d'un gang de Santa Fe) reprend le commandement après la mort de son prédécesseur dans un duel au revolver. Nous ne nous attardons pas sur la troupe de Phillips parce qu'elle opéra essentiellement contre les Fédéraux, notamment à Apache Canyon et à Glorieta Pass. Tous ces « capitaines sudistes » avaient un passé sulfureux que leurs concitoyens ne se risquaient pas à questionner.

Sur les quelque cent-cinquante pistoleros que totalisent à ce moment-là les compagnies de Bethel Coopwood et de Sherod Hunter, vingt-deux sont des déserteurs recherchés par l'armée fédérale ou les shérifs de divers comtés. Ces deux compagnies et toutes les autres recèlent des ruffians et des hors-la-loi provenant de la Californie, du Nouveau-Mexique, du Texas et du Mexique. Avant la formation des unités que nous venons de citer, James H. Tevis et les mineurs de Pinos Altos planifièrent la capture des forts McLane, Bliss et Stanton. Comme la plupart de ces partisans sudistes sont des nervi de second ordre qui plastronnent dans les tripots, des citoyens préviennent les commandants de ces trois forts de l'entreprise qui les menace. Alors, les militaires fédéraux épient les moindres mouvements suspects et trient soigneusement tous ceux qui essayent de s'introduire dans leur dispositif. Déconfites, ces gouapes confédérées jugent plus prudent de postposer leurs « coups d'éclat » jusqu'à l'arrivée des troupes régulières confédérées. En 1978, dans son ouvrage *The Confederate Army of New Mexico*, Martin H. Hall, note que 12 % des cinquante membres de la *San Elizario Spy Company* de Bethel Coopwood étaient recherchés pour des crimes ou des délits. Dans *Confederate Pathway to the Pacific ; Major Sherod Hunter and Arizona Territory*, Boyd Finch procède aux mêmes investigations sur les motivations des Arizona Rangers du capitaine Sherod Hunter³¹ :

« Sa troupe contenait les pires ruffians de la frontière : des anciens mineurs, de la main-d'œuvre sans qualification, des aventuriers texans, des anciens soldats, des déserteurs de l'armée fédérale, des voyous recherchés par la police du Texas et des rôdeurs venus de l'Est pour des raisons inavouables. Un journal de la presse locale les définit comme une bande de coupe-gorge et de gibiers de potence. »

En plus de leur réputation sulfureuse, ces soudards du Nouveau-Mexique se targuent d'appartenir à une catégorie sociale qui les situe au-dessus des Noirs, des métis, des péons et des Indiens. Après la déroute de la brigade Sibley, beaucoup de ces gens-là fuient au Texas et, en février 1863, s' enrôlent dans le 4th Texas Cavalry où ils retrouvent maints de leurs anciens comparses. Henry L. Webb, l'adjutant général de ce régiment, ne tarit pas sur la nature et le comportement des hommes de ce régiment³² :

« Ils forment le ramassis humain le plus monstrueux et le plus débridé jamais rassemblé (...) Leurs officiers ne les contrôlent pas, ils volent tout ce qui leur tombe sous la main dans les fermes et chez les civils. »

³¹ O.R., vol. 1, p. 600 ; vol. 106, pp. 211-12 ; Pittman, op. cit., p. 9 et ibid, *Fort Stanton during the Civil War*, pp. 5-6 ; Finch, *Confederate Pathway to Pacific*, p. 116-7 ; Hall, *Confederate Army of New Mexico*, pp. 338, 341, 362-5, 373-6 ; Browne, op. cit., p. 25.

³² O.R. S. I, vol. XV, pp. 955-6.

L'historien Walter Pittman s'est interrogé lui aussi sur ceux qui s'enrôlèrent dans les compagnies que les Rebelles levèrent ou formèrent au Nouveau-Mexique et il leur a consacré trois chapitres de son livre *Rebels in the Rockies : Confederate Irregulars in the Western Territories*. Après examen de leurs antécédents et de leur conduite durant la guerre, l'auteur formule, sur ces compagnies, des conclusions qui confortent celles de Martin H. Hall et de Boyd Finch :

« Quelques-uns provenaient de la bonne société de Santa Fe, qui n'en était pas une à cette époque. Quant aux autres, il s'agissait de joueurs professionnels proches de John Phillips, le chef d'un gang de Santa Fe. Un immense fossé séparait les gentlemen qui jouaient en dilettante et ceux qui tiraient leurs revenus de cette activité car ces derniers ne se comportaient jamais en gentlemen.

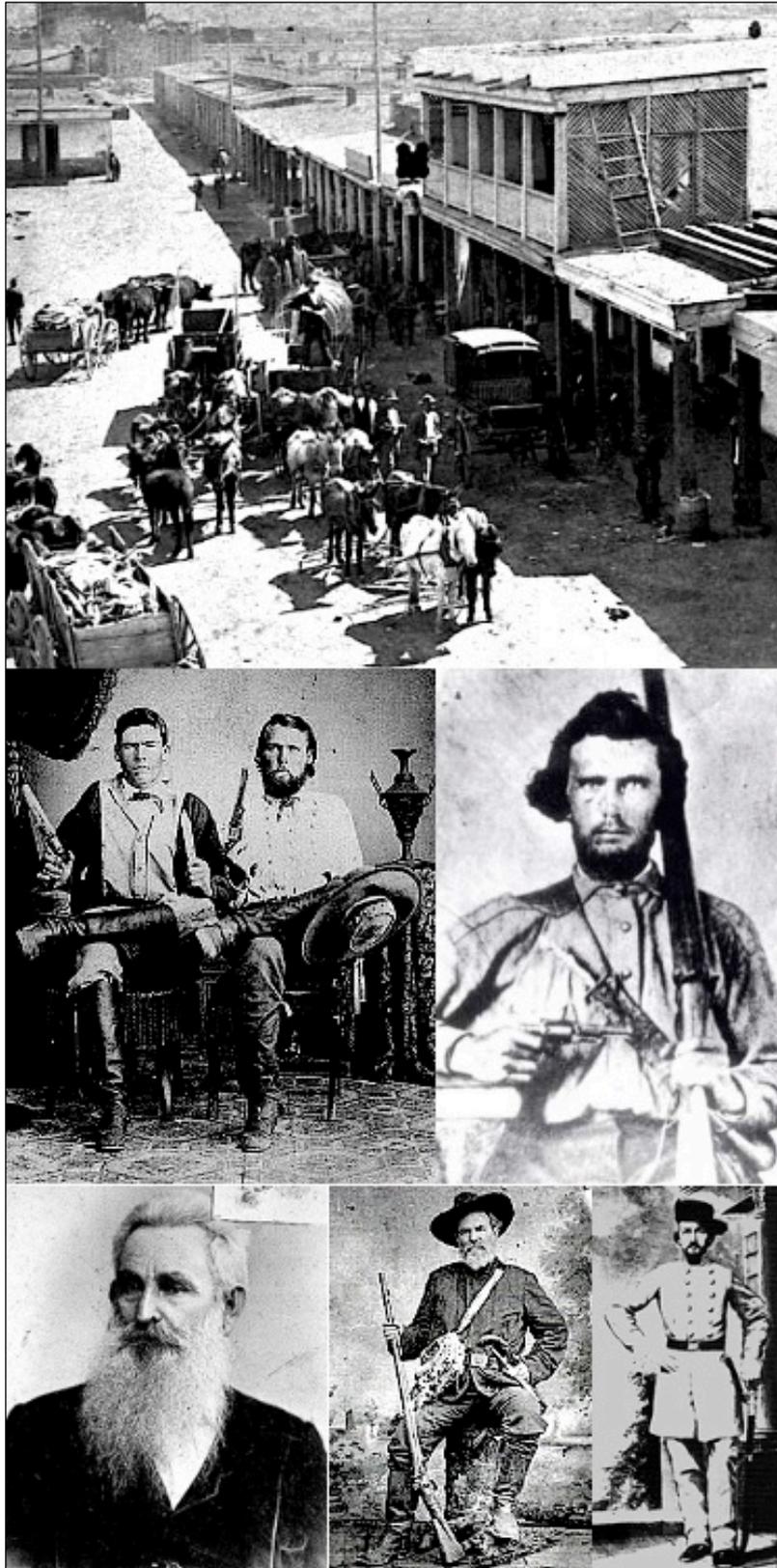
« La majeure partie des gaillards que les agents de l'armée confédérée recrutèrent à Santa Fe ne s'y enrôlèrent qu'en raison de la haute paie (50 \$) qui leur était proposée sur place car, ailleurs, celle que percevait le soldat confédéré ordinaire ne s'élevait qu'à 10 \$ (...) Comme la plupart de ces hommes avaient été racolés dans la plèbe et dans les bas-fonds de Santa Fe, leurs compagnies prirent très vite une coloration suspecte³³. »

Si, au cours de la guerre de Sécession, les hors-la-loi et les aventuriers de tous crins pullulaient dans le département fédéral du Pacifique et en particulier dans la région dont San Francisco était l'épicentre, notons que les autorités militaires de l'Union ne permirent pas que des personnages au passé brouillon puissent lever ou commander, pour quelque raison que ce soit, des unités indépendantes ou non contrôlées par les autorités locales ou par le département de la Guerre. Deux semaines avant que le lieutenant-colonel John R. Baylor et son bataillon du 2^d Texas Rifles se soient « posés » à Mesilla, un prétendu « capitaine » Roy Bean et une vingtaine de ses acolytes escortent un convoi qui transporte des marchandises de Mesilla, destinées à Pinos Altos. Nous ne connaissons pas le destinataire de ce convoi ni ce qu'il transportait. Près de Fort McLane (carte 1, n°12, p. 2) déserté par l'armée fédérale, quelque soixante-dix Apaches fondent sur eux. Roy Bean forme rapidement un cercle et les tient à distance jusqu'à l'arrivée d'un détachement de *minute-men* qui dispersent les assaillants.

Quelques mots sur Roy Bean, l'autoproclamé capitaine des *Free Rovers*. Cette troupe, les citoyens locaux la surnomment vite les *quarante voleurs* en raison de sa spécificité en la matière. Roy Bean est l'archétype du ruffian grossier et illettré de l'Ouest. Ses hommes ne se sont pas enrôlés dans le bataillon de Baylor parce qu'ils préfèrent tirer des avantages matériels de ce que nous appelons aujourd'hui les outrances des tyranneaux des banlieues. Après la guerre, Roy Bean entre vivant dans la saga de l'Ouest en administrant très personnellement « la loi à l'ouest du Pecos » en dépit de son analphabétisme³⁴. Dans son livre *Law West of the Pecos*, Charles L. Sonnichsen, écrit en 1901 qu'il a renoncé à démêler le vrai du mythe dont Roy Bean fait l'objet. Ce personnage naît en 1827 au Kentucky. En 1848, lui et son frère Sam trafiquent de l'alcool sur la piste de Santa Fe. Poursuivis pour meurtre au Mexique, Roy et Sam se réfugient brièvement chez leur troisième frère en Californie puis reviennent au Nouveau-Mexique pour se lancer dans un négoce qui se distille chez les marchands de tord-boyaux.

³³ Pittman, op. cit., pp. 12-26, 45-51, 72-77.

³⁴ Pittman, op. cit., pp. 5, 8, 11, 13, 18, 22, 29-30, 36, 45-50, 58 ; Sonnichsen, *Law West of the Pecos*, passim.

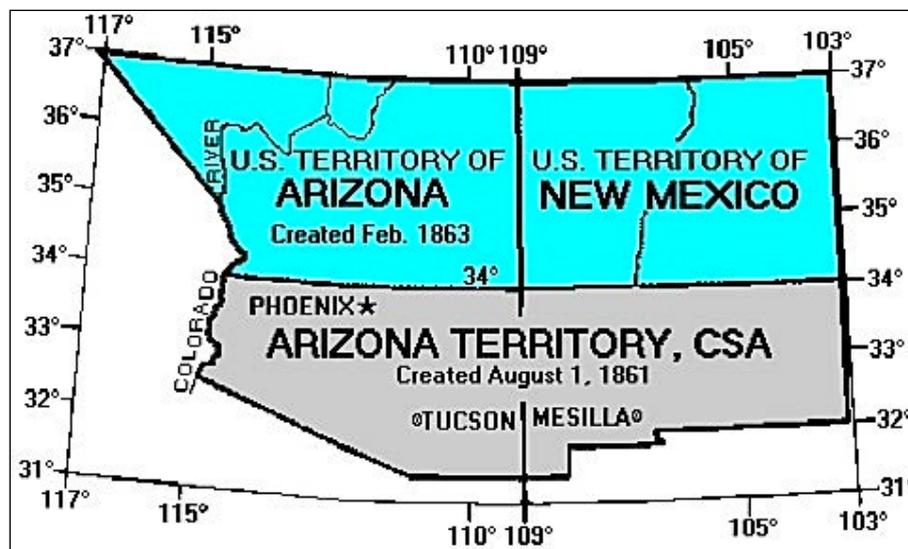


De gauche à droite et de haut en bas : Main Street à Santa Fe, ca. 1860, la Mecque du banditisme local (National Archives) - Volontaires de Arizona et du Nouveau-Mexique (bourlandcivilwar.com et L.T. Jones Texas photograph) - Bethel Coopwood, capitaine de la *San Elizario Spy Company* (Texas Historical Society) - Roy Bean, chef des *Free Rovers* - James H. Tevis, capitaine des *Pinos Altos Minute Men* (Photo W. J. Kelly).

Les Confédérés et les Apaches, 1861-1862

Le 1^{er} août 1861, Baylor prend ses quartiers à Mesilla (4 600 âmes en 1860) et se proclame gouverneur provisoire du Territoire de l'Arizona (la moitié inférieure des États actuels de l'Arizona et du Nouveau-Mexique). Le 5 août, Granville H. Oury est élu délégué territorial au Congrès confédéré, une fonction qui l'autorise à assister aux débats et éventuellement à y intervenir, mais qui lui interdit de prendre part aux votes. En tant que chef militaire et administratif de ce nouveau Territoire, Baylor est confronté à deux obligations³⁵ :

1. Fortifier ses bases dans la région en attendant des renforts du Texas pour battre les troupes fédérales qui se regroupent dans le Nouveau-Mexique septentrional ;
2. Protéger ses lignes de communications intérieures et les agglomérations civiles des raids apaches.



Ce n'est pas à quelques pillards que Baylor a affaire, mais à une hydre apache dont les multiples têtes mordent partout à la fois. Mangas Coloradas et ses Mimbrenos saccagent la région du Gila et de Pinos Altos avec plus d'une centaine de centaures assoiffés de gloire et de butin. Cochise et un nombre égal de Chiricahuas terrorisent la région comprise entre la bourgade de Tubac et les Florida Mountains. Trois bandes de Mescaleros, celles d'Espejo, de Nicolàs et d'Antonio, évaluées à deux cents guerriers, écument le Nouveau-Mexique oriental tandis que les Jicarillas reprennent l'offensive dans le nord-est de ce Territoire. La conjugaison de leurs raids ne résulte pas d'une concertation entre ces chefs indiens. L'évacuation des postes fédéraux les a incité à croire que leurs exactions ont réellement traumatisé les colons blancs et les ont persuadés de tout abandonner³⁶.

La route de Franklin à Fort Davis devient une voie létale, jonchée d'os blanchis et de chariots incendiés. Cochise et Mangas Coloradas paralysent le trafic entre Tucson et Mesilla et règnent sur le sud de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, à l'exception des localités où les civils se terrent. Heureusement, les Jicarillas ne vocalisent que dans

³⁵ O.R. vol. 4, pp. 4-5, 17-23 ; Thompson, *Baylor*, pp. 23-6 ; Dunn, *KGC in Texas*, pp. 569-70 ; *Mesilla Times* du 11 juillet 1861 ; Hall, op. cit., pp. 297, 300, 336-7, 354, 374 ; Anderson, *Memoirs of Hank Smith*, pp. 71-7 ; Finch, *Sherod Hunter*, pp. 146-7 ; Bancroft, *History of Arizona and New Mexico*, p. 511.

³⁶ Anderson, op. cit., pp. 66-9 ; Frazier, *Blood and Treasure*, pp. 56-7, 109 ; Sonnichsen, *Roy Bean*, pp. 93-4 ; Utley, *Encyclopedia American West*, pp. 28-9.

Nouveau-Mexique septentrional, la seule région que l'armée fédérale contrôle encore dans cette partie des États-Unis. Baylor choisit les Arizona Guards de Tom Mastin et les San Elizario Spies de Bethel Coopwood pour réprimer les raids indiens parce que leurs hommes ont été recrutés dans la région et la connaissent mieux que ceux du 2^d Texas Mounted Rifles. Ainsi, quand en juillet 1861 les Arizona Guards apprennent que des Chiricahuas et des Mimbrenos ont assailli le relais de Stein's Peak sur l'Overland Butterfield Road (carte 4 au centre, p. 25), ils n'y relèvent que d'horribles restes :

« Tous les employés du relais ont été tués, nous les avons trouvés suspendus par les chevilles aux branches d'un cèdre, les Indiens les avaient fait rôtir vivants³⁷. »



Ruines du relais postal de Stein's Peak sur la Butterfield Overland Road, qui fut attaqué par Cochise en juillet 1861 (<http://www.pbbase.com/image/109760115>).

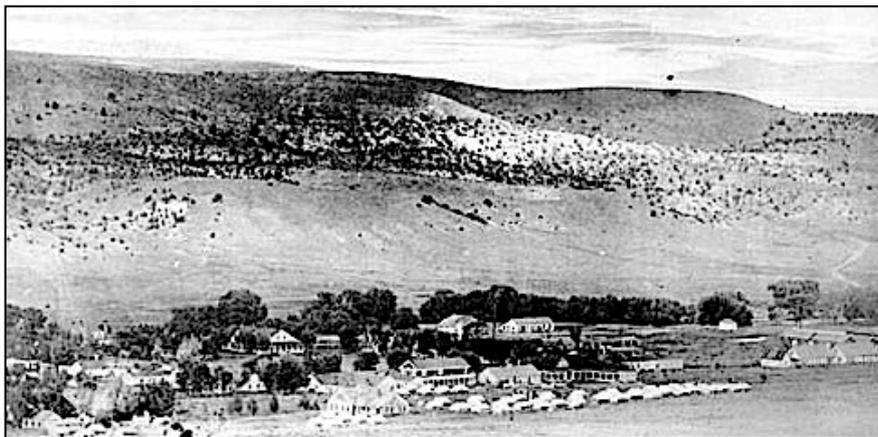
Après l'évacuation de Fort Davis par l'armée fédérale, en 1861, Baylor y assigne un escadron de son 2^d Texas Rifles en juin ou juillet 1861 et, grâce à des intermédiaires locaux, il négocie un traité de paix avec le chef mescalero Nicolàs, ce qui n'empêche pas ses guerriers de voler du bétail dans le corral de Fort Davis. Le 5 août 1861, les Mescaleros de ce même chef déferlent sur le ranch de Don Manuel Musquiz, à environ neuf kilomètres de Fort Davis. Ils y tuent trois personnes, incendient quelques baraques et emmènent presque tout le bétail. Cependant, la garnison du fort réagit très vite. Le lieutenant Reuben E. Mays, douze hommes de l'escadron D du 2^d Texas Rifles et quatre supplétifs civils prennent les Mescaleros en chasse. Le 10 août, ils récupèrent le troupeau tandis que file la poignée de voleurs apaches. Une poignée en effet, car le gros du parti se prépare à surprendre le peloton confédéré. Nicolàs, le chef de cette troupe de Mescaleros, vient de leur ordonner de se tapir dans les anfractuosités qui surplombent l'étroit canyon que les Confédérés vont s'engager pour rentrer à Fort Davis avec les bovidés. Dès que les guerriers ouvrent le feu et décochent leurs flèches, leur tir balaye presque instantanément le lieutenant Mays et son escouade. Seul le guide mexicain a survécu en se terrant dans une excavation pendant toute la nuit. Le lendemain matin, à Fort Davis, il décrit le massacre au lieutenant William P. White qui appartient au même escadron que Mays, et celui-ci sort avec des renforts pour secourir les éventuels survivants. Ils ne récupèrent que leurs dépouilles.

³⁷ Anderson, op. cit., pp. 82-3 ; Sweeney, op. cit., pp. 235-6.

Les Confédérés n'ont pas fini de briser des lances avec les Mescaleros. Lors d'une patrouille dans les Gallinas Mountains, le lieutenant Pulliam et trois hommes de l'escadron D du 2^d Texas Rifles, en garnison à Fort Stanton (carte n°1, p. 2) localisent des Apaches sur la crête de la colline qui surplombe leur position. Ils n'ont pas le temps de chercher un couvert car des flèches les fauchent tous sauf Pulliam qui réussit à semer ses poursuivants grâce à la puissance de son cheval qu'il fait bondir au-dessus d'un creux que les poneys des Mescaleros renâclent à franchir. Une semaine plus tard, ce même lieutenant Pulliam et quatorze cavaliers se portent au secours du village de Placitas, à dix-huit kilomètres de Fort Stanton, et tuent cinq Mescaleros. Décimée par les fièvres et ses escarmouches, l'escadron D abandonne bientôt Fort Stanton pour regagner Mesilla³⁸.



Situation de Fort Davis au sortir de la guerre (National Park Service).



Fort Stanton, ca. 1860 (National Archives).

Sur ces entrefaites, le 3 ou le 4 août 1861, environ deux cents guerriers appartenant aux Chiricahuas de Cochise et aux White Mountains de Francisco (groupe des Western Apaches) attaquent de Tubac (carte 1, p. 2 et carte 4 à gauche, 25). Entre 1857 et 1861, sur une population de 750 âmes dont la majorité œuvre dans les mines de cette tumultueuse bourgade, cent onze Américains et cinquante-sept Tejanos décèdent de mort violente. Au moment de l'attaque, un parti de desperados mexicains s'étaient arrêtés dans la place qu'ils ne prétendent pas défendre. Un peu avant ce raid apache, un certain Granville H. Oury avait succédé au capitaine Milton Frazer à la tête des Arizona Rangers.

³⁸ O.R. vol. 4, pp. 24-6 ; Hall, op. cit., p. 320 ; Sonnichsen, *Mescalero*, pp. 90-4 ; Wellman, *Death in the Desert*, pp. 69-70.

En dépit du cordon apache, un courageux messenger réussit à joindre Oury à Mesilla, qui rameute vingt-cinq de ses rangers pour libérer Tubac. Le 15 août 1861, à l'issue de leur intervention mais à court de munitions, la troupe de Oury et la plupart des habitants évacuent la bourgade pour se réfugier au Mexique ou à Mesilla³⁹.

George H. Giddings supervisait le transport du courrier entre Mesilla et Tucson et avait doté ses agents du fameux fusil Sharp modèle 1860. Vers la fin d'août 1861, cinq d'entre eux cheminent avec le courrier lorsque des Mescaleros les prennent en chasse près de Eighteen Mile Hole. Les postiers se tapissent sur la crête d'une colline et leurs Sharps œuvrent avec une précision qui convainc les Mescaleros de ne pas risquer de perdre toutes leurs plumes⁴⁰. Au cours du même mois d'août, à soixante kilomètres de Mesilla, Cochise et environ deux cents de ses guerriers attaquent un convoi de douze chariots comprenant vingt-quatre hommes, sept femmes, seize enfants, six esclaves noirs et plusieurs centaines de têtes de bétail. Surpris dans Cooke's Canyon (à droite sur la carte 4, p. 25), les pionniers ne cherchent pas à protéger leur bétail et forment rapidement un cercle avec leurs véhicules. En dépit de l'acharnement des Apaches, les membres du convoi résistent malgré la mort de quatre ou cinq d'entre eux et ils « démontent » suffisamment de guerriers pour inviter les autres à aller voir ailleurs.



Le « capitaine » Granville Oury qui délivra la bourgade de Tubac du raid des Apaches en août 1861 (Library of Congress) - Croquis de Tubac (B.J. Ross *Adventures in the Apache Country*).



Vue de Cooke's Canyon au Nouveau-Mexique. Le site n'a pas changé depuis août 1861, lorsqu'un convoi de civils résiste à une attaque de Cochise (Butterfield Stage Blogspot).

³⁹ Hall, op. cit., pp. 354-5; Tubac, Santa Cruz County, AZ (<http://visittubac.com>)

⁴⁰ Austerman, *Sharp's Rifles and Spanish Mules*, pp. 183-4 ; Frazier, op. cit., p. 67.

Quand les rescapés parviennent à Pinos Altos, le capitaine Tom Mastin rassemble une trentaine de ses Arizona Guards pour rattraper et corriger les agresseurs indiens. Supputant que ceux-ci obliqueront vers le Mexique pour y écouler les bovidés qu'ils viennent de voler au convoi, et mettant à profit leur excellence connaissance de la région, le capitaine Mastin et ses miliciens coupent au court par les montagnes Florida qui jouxtent l'État du Chihuahua (cartes 4, p. 25 et 11, p. 63) pour surprendre les pillards. Dès les premiers échanges de tirs, les Chiricahuas abandonnent leur bétail et filent vers le Rio Grande pour se réfugier au Mexique⁴¹.

Malgré les succès des Chiricahuas et des Mimbrenos durant l'été, leur attaque de Tubac, leurs deux engagements à Cooke's Canyon et la récente intervention des Arizona Guards ont creusé des coupes sombres dans les deux tribus. En septembre 1861, Cochise retourne à Janos, dans le Chihuahua (carte 1, p. 2 et carte 11, p. 63) pour y embrigader de nouveaux combattants parmi les Apaches qui se sont enkystés dans cette région. Il y découvre une sécurité très précaire car les Chiricahuas y deviennent de plus en plus *non grata*. Un mois avant l'arrivée de Cochise, les soldats de la milice mexicaine en ont abattu douze parce qu'ils traînaient trop près des faubourgs de Janos. À cette nouvelle menace se ligue la soudaine éruption d'une épidémie de variole. Les Indiens en souffrent particulièrement et, sans le savoir, véhiculent les ferments de cette maladie jusque dans les autres clans apaches qui se tiennent dans la vallée du Rio Grande⁴².

Deux mois à peine après son entrée à Mesilla, Baylor doit admettre que les Apaches le taraudent plus que l'armée fédérale. Le retrait provisoire de ses deux principaux antagonistes (Cochise et Mangas) lui permet de souffler et d'envisager une opération contre les Mescaleros. Ni les uns ni les autres ne lui en laissent le temps. À Janos, Cochise s'est prudemment retiré au cœur des montagnes qui chevauchent la frontière, tant pour fuir l'épidémie de variole que pour éviter des affrontements avec la milice mexicaine du Chihuahua. Il renoue alors avec les Bedonkohe de Fronteras, un autre clan de Chiricahuas, pour y puiser des renforts. Remigio, le chef de ces Bedonkohe, accepte de se joindre à lui avec ses guerriers car cette fois les deux principaux clans de cette tribu décident de monter une attaque d'envergure contre leur ennemi juré, les mineurs de Pinos Altos. Ils les auraient peut-être éliminés sans l'intervention, totalement imprévue, de la compagnie des Arizona Guards du capitaine Mastin.

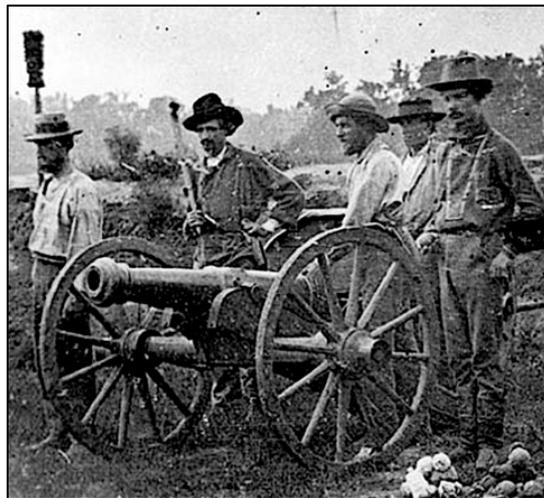
Sur l'ordre de Baylor, ceux-ci ont escorté un convoi de marchandises destinées aux frères Bean qui font du commerce à Pinos Altos. Mastin et ses hommes y passent donc la nuit du 26 au 27 septembre 1861. À l'aube de cette journée, près de trois cents Chiricahuas et Mimbrenos jaillissent des broussailles qui ceignent le camp des mineurs et fondent sur leurs baraquements. Surpris au repos ou sur le point de commencer leur travail, ils saisissent fusils, pelles et pioches pour endiguer la vague ennemie. Transcendée par son apparente impunité, la ruée apache entame cette fois une bataille rangée dont les plus pessimistes des mineurs se croyaient à l'abri. Les Blancs et les Apaches ne se heurtent pas massivement en terrain découvert car un camp de prospecteurs c'est un enchevêtrement de chariots et de baraques qui en rendent l'attaque aussi malaisée que la défense. Le flot des Apaches surprend les Arizona Guards de Mastin car ceux-ci se sont dispersés dans ce désordre. Quelques-uns rejoignent une vingtaine de mineurs dans une baraque en rondins depuis laquelle ils font feu sur les Indiens qui se livrent à un pillage systématique pendant que les Américains resserrent leurs rangs.

⁴¹ O'Neil, *They Die But Once*, pp. 41-4 ; Sweeney, op. cit., pp. 183-4 ; Wilson, *When the Texans Came*, pp. 150-1.

⁴² Sweeney, op. cit., p. 234.



Vestiges de quelques anciens bâtiments de la bourgade de Pinos Altos, ca.1865.
(pinosaltos.org)



Type de canon 6-pounder, modèle 1841, utilisé par les Arizona Guards à Pinos Alto (Kansas State Historical Society).



Les Apaches émergent en force des bois qui entouraient et qui entourent encore Pinos Altos en 1860(stromtrooper.com).

Au cœur du village de Pinos Altos, le capitaine Mastin rameute quelques mineurs et une partie de ses hommes pour organiser la défense des lieux. Dans le même temps, il extrait, du dépôt de marchandises des frères Bean, le petit canon de six livres que Baylor leur avait donné dans cette éventualité et ils le bourrent de clous et de chevrotines. Tétanisés par cette décharge, les Apaches s'éclipsent instantanément. Les Arizona Guards et les orpailleurs les talonnent mais seulement jusqu'à la lisière de la bourgade.

Les pertes subies de part et d'autre sont très difficiles à chiffrer. Le constat immédiat s'élève à une dizaine de morts et de blessés chez les habitants de Pinos Altos. Les Apaches ont emporté leurs blessés et abandonné leurs morts sur place. Touché par une flèche empoisonnée au cours du combat, le capitaine Tom Mastin des Arizona Guards décède quelques jours plus tard et Thomas J. Helm, son premier lieutenant, lui succède à la tête de la compagnie. Dans les deux camps et au cours des jours qui suivent, d'autres blessés succombent certainement à la suite d'infections provoquées par une arme indienne, par une balle de fusil ou de revolver ou encore par la décharges de chevrotines. Les statistiques de la guerre civile américaine nous enseignent que la gangrène faucha davantage de vies humaines que les armes à feu et blanches réunies. Comme d'ordinaire après une opération, l'Ost apache se dissout très peu de temps après leur attaque : les Chiricahuas de Cochise repassent le Rio Grande pour se refaire au Mexique tandis que les Mimbrenos de Mangas Coloradas réintègrent les montagnes du Gila où ils savent que les Blancs sont incapables de les pister⁴³.

En dépit de leurs pertes en guerriers et malgré leur défaite sur le terrain, Cochise et Mangas ont remporté une victoire psychologique car leur attaque a traumatisé Pinos Altos. Alors, appréhendant d'en subir une seconde, les trois quarts de ses habitants forment des convois pour repartir dans l'Est ou gagner une agglomération moins exposée. Ceux qui ont résolu de rester transforment la bourgade en une place forte dont personne n'ose sortir, même en petits groupes et ils réclament la protection de Baylor :

« Nous sommes déterminés à défendre cette place jusqu'au bout. Si vous pouviez nous envoyer suffisamment des troupes montées pour traquer les Indiens jusque dans leurs repaires et rendre nos routes plus sûres, cette région pourrait se repeupler rapidement. »

Baylor réagit sur-le-champ. D'abord en détachant le major Edwin Waller et une centaine de cavaliers à Pinos Altos, ensuite en lançant le capitaine Peter Hardeman et vingt-cinq hommes aux trousses des Apaches. Hardeman se dirige vers le nord de Mesilla, effleure le désert de Jornada del Muerte puis bifurque vers l'Ouest en franchissant le Rio Grande à hauteur de Fort Thorn (carte 11, p. 63). C'est en cet endroit que leurs scouts repèrent des traces, identifiées comme celles d'un groupe de Mimbrenos qui conduisent des moutons dans les montagnes Mogollon. Hardeman force l'allure jusqu'à ce que la condition de ses montures l'oblige à rebrousser chemin⁴⁴.

Après leur attaque sur Pinos Altos, Cochise et les Western Apaches de Remigio, évitent le Chihuahua car d'autres Apaches leur ont raconté que la milice de cet État tirait à vue sur tout ce qui ressemblaient à l'un des leurs. Alors, ils se glissent à bas bruit dans les montagnes du Soñora. Pour anticiper les éventuelles foudres de cet autre gouverneur mexicain, Cochise dépêche un de ses chefs auprès du commandant de la place de

⁴³ Sweeney, op. cit, pp. 187-8 ; Wilson, op. cit., pp. 150-1 ; Frazier, op. cit., pp. 108-10 ; Curry, *Sun Rising of the West*, pp. 52-4 ; Faulkner, *With Sibley in New Mexico*, pp. 126-7 ; *Mesilla Times* 3 et 10 octobre 1861 ; Pittman, op. cit., pp. 29-30 ; Debo, op. cit, pp. 62-5.

⁴⁴ O.R. vol. 4, pp. 33, 120-21.

Fronteras pour lui proposer une trêve. Le rapport de cet officier est intéressant parce qu'il reproduit les propos de son entretien avec les parlementaires apaches. Pour la première fois, Cochise est défini comme le *Capitán Grande*, le chef incontesté de tous les clans chiricahuas, mais pas celui de ce que l'on définit comme l'*Apacheria*. Préférant la transaction à la guerre sournoise, le gouverneur Luis Pesqueira accède à la proposition de Cochise et recommande à ses subalternes de faire en sorte qu'elle n'achoppe sur rien. Cochise tient néanmoins ses *brancos* à distance de la milice mexicaine. Sa fausse docilité lui permet de se livrer à quelques pillages dans l'État voisin du Chihuahua tout en touchant les produits alimentaires que le gouverneur du Soñora alloue à sa tribu pour la tenir calme.

La variole, qui s'est déclarée à Janos, a contaminé Fronteras pendant que Cochise attaquait Pinos Altos. Les Apaches qui tirent leurs rations à Janos en sont les vecteurs inconscients. Le journal *Estrella de Occidente* du 7 mars 1862 se réjouit des ravages que cette épidémie opère chez les Apaches : *Espérons que ces Indiens continueront de mourir pour phagocyter la taille de leur horrible tribu*. Par bonheur pour les siens, Cochise les tient à l'écart des zones infectées et la fin de l'année les voit réapparaître plus ou moins intacts dans le sud de l'Arizona⁴⁵. *Tout l'ouest de l'Arizona offre aujourd'hui le spectacle de la désolation*, déplore le *Missouri Republican* du 29 novembre 1861. Le voyageur Charles Harkins participait lui aussi de cette même impression car, dans *l'Overland Monthly* de mars 1893, il écrit qu'à l'époque de Cochise, *on voyait d'innombrables petits monticules de pierres que surmontaient de pauvres croix en bois*⁴⁶.

Le retour de Cochise en Arizona laisse peu de doute sur son intention d'annihiler les deux dernières poches de résistance de ce Territoire : Tucson et la mine fortifiée de Sylvester Mowry. En dépit de ses opinions sécessionnistes, Mowry n'hésite pas à mendier l'assistance du gouvernement fédéral. Pour expliquer cette contradiction, il déclara plus tard : *Si le diable avait bien voulu m'aider à combattre les Apaches, je lui aurais demandé son aide à n'importe quel prix sauf celui de mon âme*⁴⁷. Le courrier qu'il a expédié à Washington étant resté sans réponse, Mowry tourne ses doléances en direction des Confédérés car des Mexicains lui ont raconté que Baylor et sa troupe étaient entrés à Mesilla. Le 24 octobre 1861, il lui adresse la lettre suivante⁴⁸ :

« J'attire votre attention sur l'absolue nécessité de déployer des forces dans cette partie de l'Arizona en raison des déprédations indiennes, mais aussi pour mieux contrôler les Mexicains des deux côtés de la frontière. Je ne vous laisserai pas avec le récit des dommages commis car je suppose que vous les avez appris avant de recevoir cette lettre. La présence d'une compagnie pourrait avoir un effet immédiat. La nomination d'un juge et la création d'une justice de paix sont également très attendues à Tucson. Il n'y a plus de loi dans cette région, à l'exception de ce que je préserve moi-même. Je travaille de façon satisfaisante avec une centaine d'hommes et je serai heureux de vous accueillir, vous ou n'importe lequel de vos représentants. »

Tandis que Mowry lui écrit, Baylor est écrasé sous une palette de problèmes : la réorganisation administrative et judiciaire du Territoire dont il vient d'annoncer la création, le manque de fonds pour l'entretien de ses troupes, les escarmouches avec celles

⁴⁵ Sweeney, op. cit., pp. 238-9.

⁴⁶ Hawkins, *A Scrap of Frontier History*, in Sweeney, pp. 239, 518.

⁴⁷ Sweeney, op. cit., p. 242.

⁴⁸ Altshuler, *Case of Sylvester Mowry*, pp. 71-2.

de l'Union, la menace que dessine leur concentration à Fort Craig dans le nord du Nouveau-Mexique et les raids apaches partout ailleurs. Alors, début décembre 1861, il « pète les plombs ». Sur la foi d'informations communiquées par ses espions mexicains et sang-mêlé, il croit comprendre que la garnison de Fort Craig prépare une action en force contre Mesilla, mais aussi que des forces californiennes ont été envoyées ou sont sur le point de l'être pour reconquérir le Nouveau-Mexique. Il proclame aussitôt l'état d'urgence, donne des instructions pour l'évacuation de ses troupes et crée l'affolement au sein de la population locale qui se prépare à passer au Mexique. Un pavé dans la mare car ces informations ne sont que de fausses rumeurs !

Comme cette menace se dégonfle plus vite qu'elle a enflé, Robert Kelly, l'éditeur du *Mesilla Times*, raille la *trouble panique* de Baylor relative à la protection de leur cité. Bredett C. Murray, l'éditeur adjoint du *Mesilla Times*, est le principal témoin de l'événement qui suit. Il raconte que les éditoriaux de Kelly visaient à narguer Baylor parce que celui-ci avait refusé de lui attribuer un marché de fournitures pour sa troupe. Toutes griffes dehors, Baylor guette Kelly, l'apostrophe en pleine rue et lui beugle de corriger le texte de son journal. Ils s'empoignent et Baylor lui explose la tête d'un coup de revolver. Il plaidera la légitime défense et, à l'issue d'une prompt investigation, le général Sibley ne retiendra aucune charge contre lui. Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que Baylor ne prenne aucune mesure pour alléger l'emprise de la paranoïa que le danger apache exerce sur les habitants de Tucson, de Tubac et de la mine de Mowry⁴⁹.



Siège du *Mesilla Times* en 1861. C'est sur le trottoir de cette maison que John R. Baylor tua le journaliste Robert Kelly d'un coup de pistolet en pleine journée (windsofrdestiny-rvlife.blogspot.be).

Pendant que Cochise et son allié, le chef Francisco, traumatisent la vallée de Sonoita, au sud de Tucson, d'autres Apaches maraudent à plusieurs centaines de kilomètres de Mesilla. Fort Inge a été construit en 1849 dans le comté de Uvalde (Texas occidental). La milice texane l'occupe brièvement en mars 1861 et, en juin 1861, lors de sa progression vers Mesilla, Baylor regarnit le poste avec l'escadron du lieutenant John Brady du 2^d Texas Mounted Rifles. Le 11 octobre 1861, celui-ci ordonne au sergent N. Barrett et à dix-sept cavaliers d'identifier les Indiens qui ont été aperçus dans le comté. Malgré la

⁴⁹ Frazier, op. cit., pp. 104-16 ; Pittman, op. cit., pp. 34-5.

pluie qui déferle durant trois jours, Barrett et ses gaillards découvrent les traces qu'ils recherchent, il s'agit d'un petit groupe en maraude. Engoncés dans leur capote détrempée, les troupiers ne songent qu'au feu autour duquel ils se sècheront bientôt. C'est alors que des Apaches Lipans jaillissent soudainement du chaparral, très dense en cet endroit. Assaillis par des guerriers supérieurs en nombre, les dix-sept cavaliers confédérés se préparent à faire feu. Seuls résonnent des claquements secs ; les amorces de leurs munitions sont trop humides. Comme leurs adversaires sont à pied, le sergent Barrett ordonne de briser l'encerclement à coups de sabres. Il s'ensuit une mêlée au cours de laquelle les lames confédérées ferraillent avec les lances et les tomahawks. Tous pataugent dans la boue en essayant, les uns de se frayer un passage, les autres de désarçonner les cavaliers confédérés. Ceux-ci rompent tout de même leur encerclement en abandonnant les cadavres de trois des leurs et un blessé que les Apaches achèvent sur-le-champ. Barrett prétendit que sa troupe tua une dizaine de Lipans et blessa sérieusement quelques autres. D'après les archives de l'armée américaine, ce fut le seul combat de la guerre civile, livré exclusivement à l'arme blanche.

Comme Baylor ne réserve aucune suite à l'appel à l'aide de Mowry, celui-ci s'adresse directement au président Davis le 11 décembre 1861⁵⁰ :

« Je m'en veux de vous déranger dans le traitement de vos affaires urgentes, mais je souhaite vous entretenir d'un point important pour les États confédérés. Mon devoir est de vous informer que le colonel John R. Baylor me paraît se trouver sous l'emprise de personnes irresponsables ou d'une moralité douteuse, dont le comportement pourrait nuire au Territoire et à la Cause. Il (Baylor) n'est pas encore venu dans cette région (l'ouest de l'Arizona), mais dès son arrivée, je compte lui ouvrir les yeux. Je connais depuis trois ans l'agent (Palatine Robinson) qu'il a chargé de prendre possession des biens qui ont été confisqués. Il s'agit d'un homme malhonnête, couard et irresponsable.

« Le secrétaire du territoire (James A. Lucas) est encore pire quoique je doive lui accorder un certain courage personnel. L'administration de ce Territoire requiert de la discrétion, la connaissance du pays et beaucoup de ténacité. Si le colonel Baylor en est effectivement nommé gouverneur, je vous saurais gré de lui recommander d'écouter mes conseils. Je n'ai pas le désir de m'immiscer dans les affaires politiques de ce Territoire, mais je connais ses besoins mieux que quiconque et j'espère que vous inviterez son gouverneur à en discuter avec moi. »

Trois jours plus tard, Mowry écrit au général Sibley dont l'arrivée au Nouveau-Mexique vient de lui être signalée par ses informateurs :

« Je vous sou mets une copie du courrier que j'ai fait parvenir au colonel Baylor depuis un certain temps déjà, mais je ne suis pas sûr qu'il lui soit parvenu. À ce qui y est exposé, j'ajouterai seulement que j'ai renforcé ma place (mine de Patagonia) en y érigeant des fortifications et en y employant davantage d'Américains. Je me trouve à l'abri d'une attaque apache et, en me préservant de la sorte, il est généralement admis que j'ai sauvegardé cette partie de l'Arizona pour notre population blanche. Les Indiens ont commis d'audacieuses déprédations ces derniers temps, notamment près de Tucson.

⁵⁰ Altshuler, *Case of Sylvester Mowry*, pp. 72-3, 78.

Ils compteraient deux cents cinquante guerriers bien armés qui ont volé cent quatre-vingt têtes de bétail et des chevaux. Une poignée d'Américains et une centaine de nos Indiens Papagos les ont poursuivis et en ont tué quelques-uns. Les Apaches ont blessé cinq de mes employés à quelques kilomètres d'ici, mais ceux-ci les ont repoussés. Il est urgent d'entreprendre une campagne d'extermination contre les Apaches parce que leurs succès de cette année confortent leur audace. Jusqu'à ce que le Congrès ait créé une administration civile en Arizona, la désignation immédiate d'un bon gouverneur militaire sera absolument nécessaire pour défendre nos propriétés et notre respectabilité au Soñora⁵¹. »

Dans l'entretemps, Cochise était réapparu au Nouveau Mexique pour y rameuter des guerriers supplémentaires en vue d'éliminer les mineurs qui travaillent pour Mowry. Il ne se heurte pas à refus de la part des autres clans apaches, mais à un coup du sort qu'il n'a pas prévu : une épidémie de variole. Cochise constate en effet qu'au Mexique elle a fauché beaucoup de guerriers dans les bandes de Chiricahuas qui y résident. Quant aux Mimbrenos de Mangas, ils auraient entamé des pourparlers de paix avec Baylor dès son installation à Mesilla. Au cours de l'hiver et du printemps 1862, Cochise et ses Chiricahuas, avec l'appui des White Mountains (Western Apaches) de Francisco, sont les seuls Apaches à tendre des embuscades aux audacieux qui sortent de la mine de Mowry ou qui essayent d'y entrer. Leurs bandes écument impunément la région : plus aucun convoi, plus aucun civil n'ose quitter Tucson, Tubac, Pinos Altos ni même Fort Bliss.

Convaincu qu'il est devenu le fer de lance des armées esclavagistes dans les territoires du Sud-Ouest, le lieutenant-colonel Baylor suppose qu'au quartier général de San Antonio, les autorités du département du Texas vont forcément lui expédier un supplément de troupes pour entreprendre l'invasion de la Californie dès qu'il se sera emparé du Nouveau-Mexique septentrional. Si l'on additionne ses six escadrons du 2^d Texas Mounted Rifles à celles qu'il a enrôlées sur place, ses effectifs correspondent à ceux d'un fort régiment monté. Les renforts qu'il convoite tant ont donc quitté San Antonio en novembre 1861. Pour Baylor, la bonne nouvelle c'est leur imminente arrivée. La mauvaise, c'est qu'ils ont déjà un chef qui lui est supérieur en grade, le brigadier général Henry H. Sibley. Ces renforts consistent en une brigade comprenant les 4th, 5th et 7th Texas Cavalry des colonels James Reily, Tom Green et William Steele, soutenus par la batterie d'artillerie légère du capitaine Trevanion T. Teel.

Au départ de San Antonio, Sibley dispose de 3 300 cavaliers, en l'occurrence un effectif bien plus considérable que celui d'une brigade ordinaire. En effet, à la veille de la guerre civile, l'effectif un régiment de la cavalerie américaine compte habituellement 800 sabres. Or sur le théâtre opérationnel de l'Est, la plupart des divisions de cavalerie (qui comprennent plusieurs brigades) n'alignent guère plus d'hommes que dans la brigade Sibley. Si à celle-ci, se greffent le bataillon du 2^d Texas Mounted Rifles de Baylor, cantonné à Mesilla et les compagnies qu'il a recrutées au Nouveau-Mexique, les Confédérés possèdent en 1861 une incontestable suprématie numérique sur les forces fédérales réparties dans les postes en lisière du Rio Grande supérieur. Cependant les problèmes logistiques auxquels sont exposés Sibley et sa Némésis, le colonel Edouard R.S. Canby, démontrent que les ressources naturelles du Nouveau-Mexique n'auraient jamais pu entretenir une dizaine de milliers de soldats.

⁵¹ Ibid, pp. 72-3.



En 1862, une colonne de la cavalerie texane (au-dessus) et son charroi (au-dessous) sont groupés sur la plaza de San Antonio (Daughters of the Republic of Texas Library).

La faible densité herbeuse des pâturages, leur rareté et l'indigence des points d'eau entre San Antonio et Mesilla obligent donc Sibley à échelonner le départ de ses troupes pour laisser aux rares puits le temps de se refaire après le passage de chacun de ses trois régiments. En raison du déficit de la région en ressources animales, chaque régiment emmène ses propres réserves de viande fraîche, en l'occurrence un troupeau de bovidés que les soldats texans n'encadrent pas de très près. Durant sa progression, chaque unité laisse paître son bétail en liberté sous la garde de soldats qui ne sont pas des vachers aguerris. Ce pactole particulièrement attrayant n'échappe ni aux Comanches ni aux Mescaleros qui se jouent aisément des plantons texans.

À moult reprises, des Indiens s'infiltrèrent nuitamment dans le camp du 5th Texas Cavalry qui forme l'avant-garde de la brigade Sibley et ils profitent de ses campements sommaires pour lui soustraire des douzaines de chevaux de selle et de trait. C'est à un point tel que lorsque les premiers éléments de ce régiment apparaissent à proximité de la bourgade de Franklin (située en amont de Mesilla), les Mescaleros et les Chiricahuas se déchaînent : des centaines de chevaux, de mules et de bêtes à cornes disparaissent du parc confédéré. Généralement, ces Indiens opèrent à pied et nuitamment, le corps couvert de graisse et d'herbes fraîchement coupées. Pendant que certains d'entre eux boutent

subrepticement le feu à l'un ou l'autre chariot pour détourner l'attention des sentinelles, d'autres guerriers rampent silencieusement jusqu'à proximité du lieu où sont groupées les montures confédérées dont ils sectionnent rapidement les longues puis les enfourchent à cru et filent comme l'éclair en hurlant et en créant un *stampede* qui emporte d'autres chevaux dans leur sillage.

L'un des Texans raconte l'anecdote suivante :

« Étant de garde, une nuit, un objet bizarre près du camp attira mon attention, je sortis mon six coups et criai halte. Alors, une flèche siffla au-dessus de ma tête et je fis feu. Deux Apaches bondirent et se dressèrent aussitôt avant de disparaître dans l'obscurité. Je tirai une seconde fois et j'abattis l'un d'eux car, le lendemain nous avons retrouvé son corps dans les hautes herbes⁵². »

Si ce garçon avait eu un sens de l'observation un peu moins éveillé, il aurait été vraisemblablement égorgé en silence. Quand ces incidents se produisent, un détachement se forme sur-le-champ pour prendre les raiders en chasse. N'ayant pas été rompus à toutes les roueries indiennes, ces jeunes Texans de San Antonio ne réussissent, au mieux, qu'à occire l'un ou l'autre des voleurs sans jamais parvenir à rattraper leur parti. À la suite d'un coup de main stupéfiant, les Mescaleros leur razzient cent soixante chevaux et mules en une seule fois. Cette fois les Texans les traquent jusqu'à une centaine de kilomètres de leur camp, dans les montagnes situées à l'est de Mesilla, mais ils y perdent les traces des pillards. Les Anglo-saxons et les Mexicains recourent souvent à des métis indiens pour rattraper des Apaches en maraude, mais quand ceux-ci sont sur le point d'être coincés, ils abandonnent leurs prises et se volatilisent dans le chaparral ou dans les montagnes.

Certaines recrues texanes doivent évidemment endurer une nature plus hostile que celle de leur comté natal. Le soldat Henry Wright servit au Nouveau-Mexique et, dans la rédaction de ses expériences au sein de la brigade Sibley, il décrit son douloureuse périple depuis San Antonio et explique à quel point les hauteurs montagneuses du Nouveau-Mexique tranchaient avec les grands espaces de son État natal⁵³ :

« Les nuages de poussière étaient parfois si épais, que nous ne parvenions plus à distinguer un cheval à cinquante mètres (...) La température était glaciale et certains des nôtres n'avaient pas de couvertures ou étaient insuffisamment vêtus (...) Un jour, je me suis réveillé pendant la nuit tellement j'avais froid (...) et en soulevant la couverture qui me protégeait la face, je découvris que j'étais recouvert de huit à dix centimètres de neige. »

En dépit de leur notoriété, la duplicité des Chiricahuas vis-à-vis des Mexicains et des Américains ne lèse pas tout le monde. Entre 1858 et 1861 et depuis le sol américain, Cochise a dirigé ou ordonné des raids au Soñora et au Chihuahua sans même titiller l'armée des États-Unis. Pourtant, l'article XI du Traité de Guadalupe Hidalgo contraignait ceux-ci à interdire à leurs Apaches de s'introduire au Mexique. Grâce à cette myopie américaine, des marchands du Soñora et du Chihuahua s'enrichissaient non seulement en troquant à vil prix le bétail que les Indiens dérobaient de l'autre côté du fleuve, mais en outre en vendant aux Apaches des munitions et des vieux fusils. Non seulement les Chiricahuas jouèrent alternativement la carte mexicaine ou américaine jusqu'après la

⁵² Alberts, *Rebels on the Rio Grande*, pp. 41-2.

⁵³ Wright, *Memoirs*, p. 9 ; Davidson et Collard, *Reminiscences of the Old Brigade*, in Frazier, op. cit., pp. 137, 141, 255-8.

guerre, mais ils agiront de même avec les gouverneurs des États mexicains riverains du Rio Grande. Jusque dans les années 1880, les autorités du Soñora et du Chihuahua ne se concertent pas pour éradiquer les ressources humaines des Apaches car ils ne visent qu'à conclure des traités provisoires qui ne profitent qu'à leur État. Quand les trafics illicites des hidalgos de leur establishment avec les Indiens ne compromettent pas la sécurité de leur État, ces gouverneurs préfèrent les ignorer. Eu égard au caractère toujours éphémère de leurs traités avec les Apaches, les administrations du Soñora et du Chihuahua proposent même des primes odieuses pour décourager les incursions indiennes : cent pesos pour le scalp d'un guerrier apache, cinquante pour celui d'une femme et vingt-cinq pour celui d'un enfant. Quant au clergé catholique mexicain, il bénit cette loi parce qu'elle leur semblait contribuer à tenir les Apaches à l'écart des prêtres et de leurs ouailles. Il est pourtant avéré que pour toucher ces primes, les tueurs trouvent souvent plus rentable et moins périlleux de scalper des Indiens pacifiés ou des métis mexicains⁵⁴.

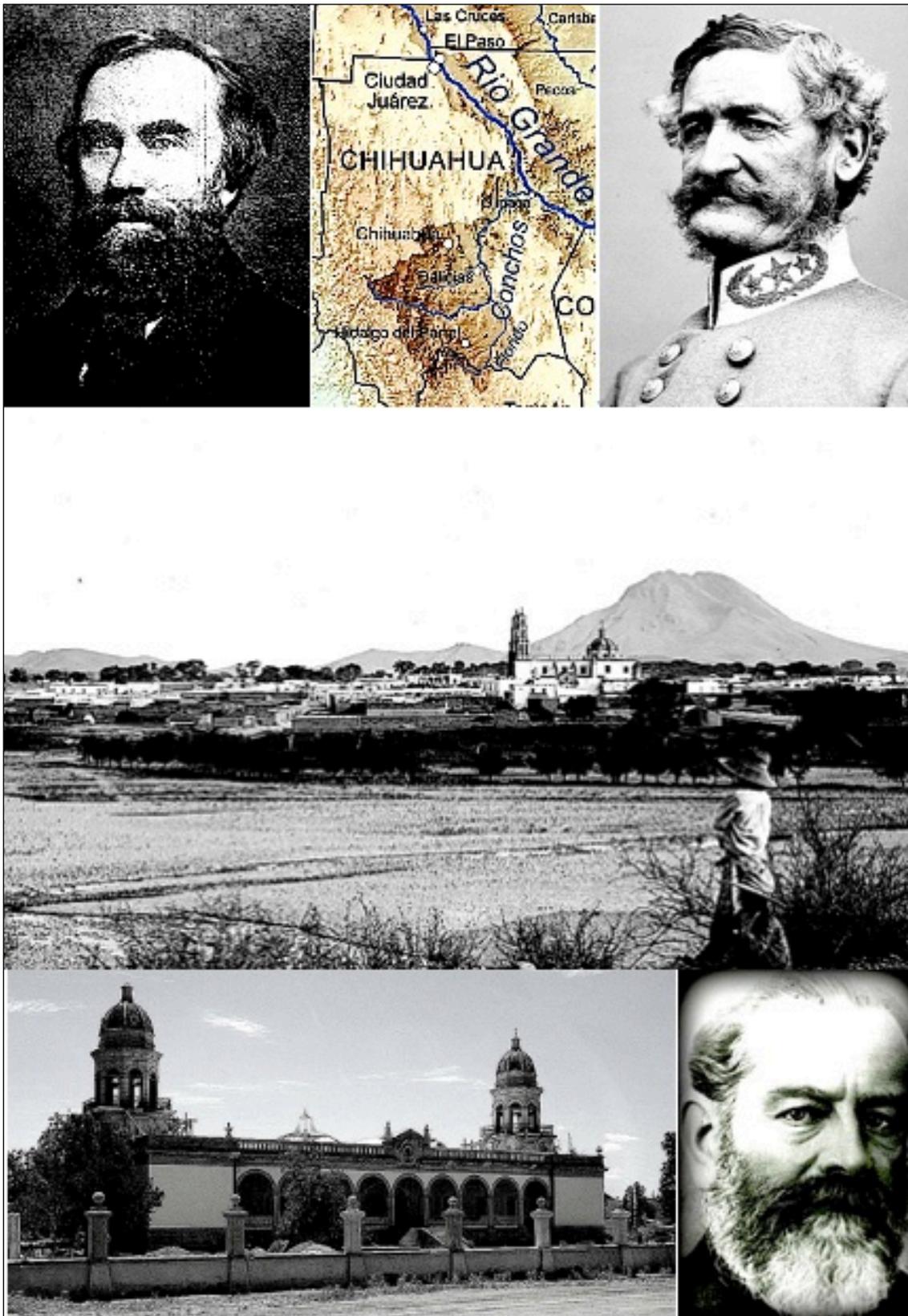
En arrivant au Nouveau-Mexique, Sibley entend s'ouvrir un créneau au Chihuahua et au Soñora pour pouvoir y préparer un soutien logistique à son projet d'invasion de la Californie. Il confie cette mission au colonel James Reily du 4th Texas Cavalry parce que celui-ci avait de l'expérience dans les affaires politiques. Né en Ohio en 1811, Reily poursuit des études juridiques à l'issue desquelles il pratique le droit en Mississippi, émigre au Texas en 1836 et participe à sa guerre d'indépendance avec le rang de major d'un contingent de volontaires. Sans cesser d'exercer ses fonctions dans l'armée texane, il persiste dans ses activités juridiques et politiques. Il est élu député du comté de Harris en 1840 et, deux ans plus tard, Sam Houston le promeut chargé d'affaires auprès du gouvernement américain. Au cours de la guerre avec le Mexique, il commande un régiment recruté au Texas. En 1852, il rompt avec le Parti Whig parce que son président, Winfield Scott, professe des opinions antiesclavagistes. L'année suivante, Reily est élu à la Chambre des députés du Texas puis, sous l'administration du président Buchanan (le prédécesseur de Lincoln) il obtient le consulat des États-Unis à St. Pétersbourg, en Russie. Il n'en supporte guère le climat et rentre au Texas à temps pour participer à sa sécession. Après celle-ci il est nommé colonel du 4th Texas Cavalry⁵⁵.

Le 2 janvier 1862, Reily et six Mexicains entament les 450 kilomètres qui les mènent à Chihuahua Ciudad (carte 7, p. 55) pour y rencontrer le gouverneur Luis Terrazas. Six jours plus tard, ils s'installent au Riddell's, un hôtel bien connu des Américains. Terrazas préfère le recevoir dans sa résidence privée, la Quinta Carolina, parce que son hôte confédéré n'a pas le statut de ministre plénipotentiaire d'une nation reconnue par le Mexique. La mission de Reily vise à négocier la fourniture d'approvisionnements et l'autorisation de poursuivre les Apaches sur le sol du Chihuahua. Si Terrazas accepte de le laisser conclure des contrats entre particuliers, les raids apaches occupent une grande partie de leurs discussions. Reily argue de l'existence d'un prétendu *gentleman agreement* entre le Mexique et les États-Unis autorisant leurs troupes respectives à châtier les pillards indiens sur les deux rives du Rio Grande. Terrazas lui rétorque que la Constitution de son pays ne contient pas cette tolérance et qu'il lui est donc impossible de l'accorder aux Confédérés. Il délivre tout de même à Reily une lettre de recommandation auprès du gouverneur Ignacio Pesqueira du Soñora. Un mois plus tard, Reily réintègre Fort Thorn (carte 4, p. 25 et carte 9, p. 60)⁵⁶.

⁵⁴ Capps, op. cit, p. 63 ; Smith, op. cit, p. 4, 9.

⁵⁵ *The Handbook of Texas*, <https://tshaonline.org/handbook/online>.

⁵⁶ O.R. vol. 4, pp. 167-8, 171-4, 178 ; vol. 50, pp. 767, 826 ; Hall, *Reily's Mission to Chihuahua and Sonora*, pp. 232-7.



Carte 7, l'État mexicain du Chihuahua, ca. 1850. De gauche à droite : le général Henry H. Sibley et colonel James Reilly (National Archives) - Chihuahua Ciudad, ca. 1860 (Archivos Históricos en Chihuahua) - Quinta Carolina, la résidence privée du gouverneur Terrazas à Chihuahua Ciudad. Le colonel Reilly y est reçu le lendemain de son arrivée dans la ville - Gouverneur Luis Terrazas (Photo de Rita Brown).

Le 27 janvier 1862, avant de remonter le Rio Grande avec sa brigade, Sibley ordonne à Baylor d'ancrer en Arizona un avant-poste pour signaler les éventuels mouvements depuis la Californie. Baylor choisit le capitaine Sherod Hunter et ses Arizona Rangers pour accomplir cette mission. Ses instructions n'apparaissent que dans les *Compiled Military Service Records of Confederate Soldiers from the State of Texas*. Si les rôles de cette compagnie montée ont été perdus, certains pièces annexes indiquent qu'elle se composait d'une centaine de ruffians dont seulement soixante-sept ont été identifiés.

« Q.G. du Rég. de Baylor, Mesilla, 9 février 1862 »

« Capt. S. Hunter, Commandant de la Co. A du régiment de Baylor »

« Le général (Sibley) m'a donné ordre de vous délivrer les instructions reprises ci-après concernant vos opérations dans l'ouest de l'Arizona. Vous commanderez un large district de cette région. Votre mission exigera de la prudence et de la prévoyance en raison de la nature de sa population et des circonstances auxquelles vous et vos hommes seront confrontés (...) Vous maintiendrez l'ordre parmi vos soldats et les citoyens en ne perdant pas de vue que vous aurez à administrer toutes les affaires qui sont d'ordinaire traitées par les autorités civiles. Les crimes seront donc jugés par un tribunal militaire. Vous veillerez à cultiver de bonnes relations avec les citoyens du Soñora (...) Vous conclurez des traités avec les Indiens Papagos et Pimas et vous veillerez à maintenir d'excellentes relations entre eux et vos troupes (...) Vous serez également attentif au bien-être et à la sobriété de ces Indiens car leur amitié nous sera indispensable.

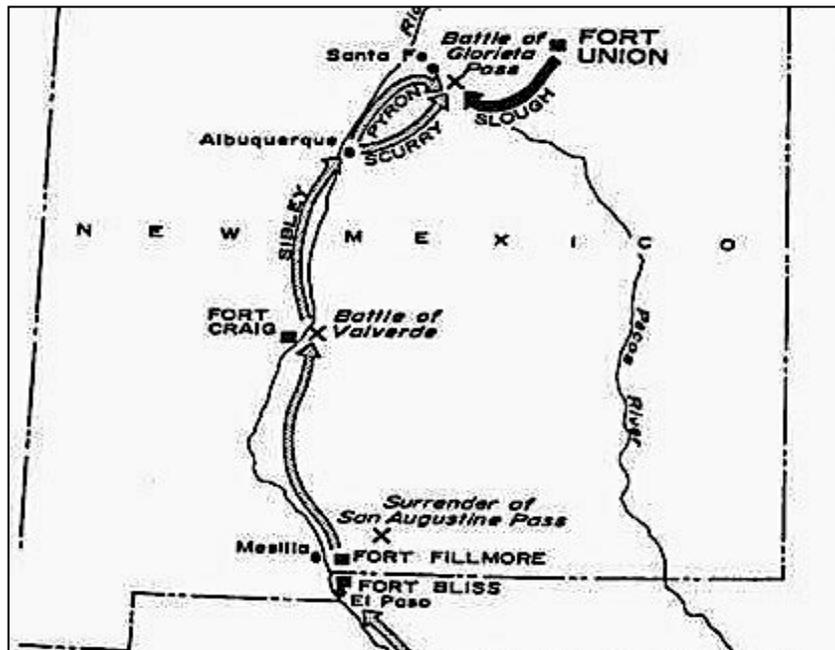
« Vous aurez également la tâche de recruter des patriotes en Californie et vous devrez les nourrir et leur fournir des vêtements et du matériel. Vous n'êtes pas limité dans le nombre de partisans confédérés que vous aurez la possibilité de recruter, mais vous communiquerez leur nombre à notre quartier général. Installez les quartiers de votre compagnie près de Tucson (...) et veillez autant que possible à ce que vos officiers et vos hommes se tiennent à l'extérieur de la ville et des villages indiens.

« Donnez-vous les moyens d'obtenir toutes les informations possibles sur ce qui se passe à Fort Yuma et en Californie du Sud. Soyez vigilants et veillez à ne pas vous faire surprendre par l'ennemi. Vous êtes autorisé à utiliser les Indiens Pimas pour observer les mouvements de l'ennemi. Envoyez-nous un messenger si vous décelez quelque mouvement suspect chez celui-ci (...) Contactez nos amis californiens pour leur faire savoir que nous les accueillerons bien. Vous nommerez un receveur des Douanes et vous prélèverez, dans ses fonds, ce qui est nécessaire à l'entretien de vos hommes. Vous tiendrez un registre de vos dépenses. Si les autorités locales le sollicitent, vous renforcerez la loi civile⁵⁷. »

Le lendemain, Baylor notifie à Hunter que le colonel James Reily du 4th Texas Cavalry l'accompagnera jusqu'à Tucson. Ensuite, il devra lui fournir une escorte jusqu'à la frontière du Soñora. Cependant, Sibley ne veut pas réduire la mission de Hunter à une simple mission de reconnaissance car il entend lui confier la gestion d'un vrai poste militaire qu'il devra tenir jusqu'à ce que la brigade Sibley soit sur le point de pénétrer en Californie. Un très difficile périple attend Hunter : ses hommes n'ont que trois chariots

⁵⁷ O.R. vol. 4, p. 168 ; Finch, *Confederate Pathway to the Pacific*, pp. 115-6 ; Wilson, op. cit., pp. 181-2.

pour transporter leur ravitaillement et leurs munitions et ils n'ont pas touché de tentes. Or, l'hiver a gelé une partie du Rio Grande et quelques-uns de ses affluents. *Même quand la glace est fondue, on ne peut pas boire son eau tant elle est encore froide*, écrit l'un des Arizona Rangers. Entre-temps, à Valverde (21 février 1862), les Texans ont battu la garnison du colonel E.R.S. Canby, qui s'est retranchée dans Fort Craig. Sa priorité étant de s'emparer des dépôts d'Albuquerque et de Santa Fe, Sibley n'assiège pas le fort et poursuit sa route. Si sa manœuvre réussit, Fort Craig ne sera plus qu'un îlot au sein d'un territoire contrôlé par les Rebelles. Ce projet sert les desseins de Baylor car l'éloignement de Sibley lui laissera les coudées franches à Mesilla. En outre, c'est son vieil ami, le colonel William Steele, qui commande les troupes laissées sur place, en l'occurrence la moitié du 7th Texas Cavalry et les compagnies recrutées dans la région⁵⁸.



Carte 8 : Opérations de Sibley sur le Rio Grande pendant que Hunter s'installe à Tucson (R.L. Kerby, *The Confederate Invasion of New Mexico and Arizona*).

Le 27 février, Hunter et ses hommes pénètrent dans Tucson. Leur arrivée rassure la population car, sur-le-champ il y enrôle une dizaine de volontaires. Pourtant tout le monde ne se réjouit pas de leur présence, notamment le pharmacien Charles Meyer qui passe pour le cerveau de la cellule unioniste locale. Quand Pope Swope, l'un des lieutenants de Hunter, lui conseille de participer à la cérémonie au cours de laquelle les couleurs rebelles seront hissées dans la place, Meyer lui rétorque devant témoins : *vous saluerez votre capitaine de ma part et vous lui direz que nous avons déjà un drapeau et que je n'en désire pas un autre*. Le lendemain, Swope admoneste publiquement Meyer : *soyez très prudent dans ce que vous dites car le premier dérapage verbal de votre part ou de vos amis vous vaudra la corde*. Deux autres personnages partagent les inclinations de Meyer pour la cause de l'Union : Ammi White qui commerce avec les Indiens Pimas et un certain John Jones qui se défile furtivement en direction de Fort Yuma. Nous allons bientôt reparler de ces deux hommes. Avant de partir pour le Soñora, le colonel Reily préside la cérémonie au cours de laquelle les couleurs rebelles sont hissées sur la place de Tucson⁵⁹.

⁵⁸ Finch, op. cit., p. 115, 118-21 ; Wilson, op. cit., p. 182.

⁵⁹ Wilson, op. cit., p. 189.

Une croquade de Tucson s'impose pour mieux humer les « odeurs » et les « frayeurs » qui imprégnaient cette ville dans les années qui nous occupent. Dans son ouvrage *Adventures in Apache County* (p. 131-39) publié en 1864, l'auteur J. Ross Browne décrit ironiquement les vapeurs de ce souk américain aux comportements simiesques :

« Avant d'entreprendre mon voyage en Arizona, je n'imaginai pas que j'y trouverais, sur le territoire américain (...) une cité qui puisse ressembler à ce qu'étaient Sodome et Gomorrhe avant d'être détruites par Dieu (...)

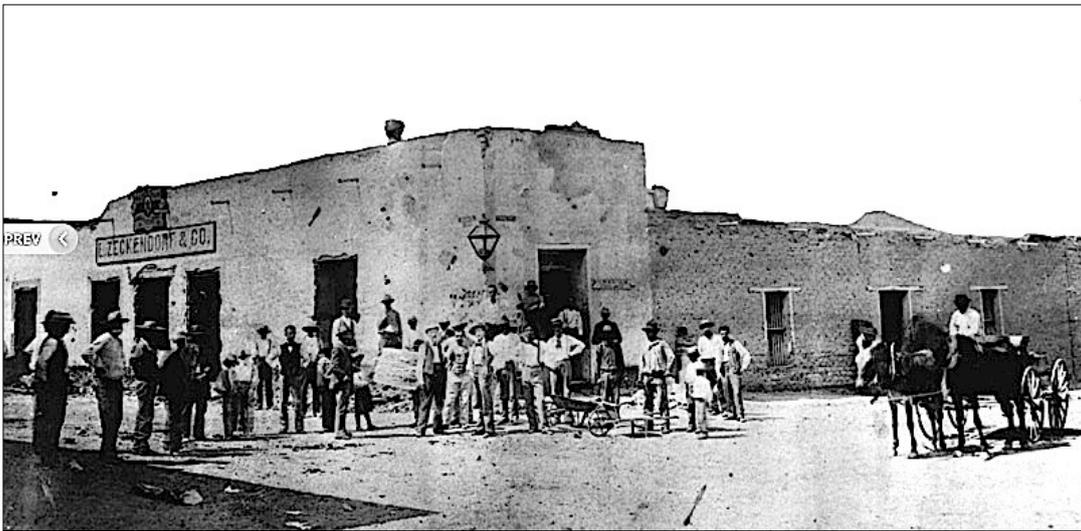
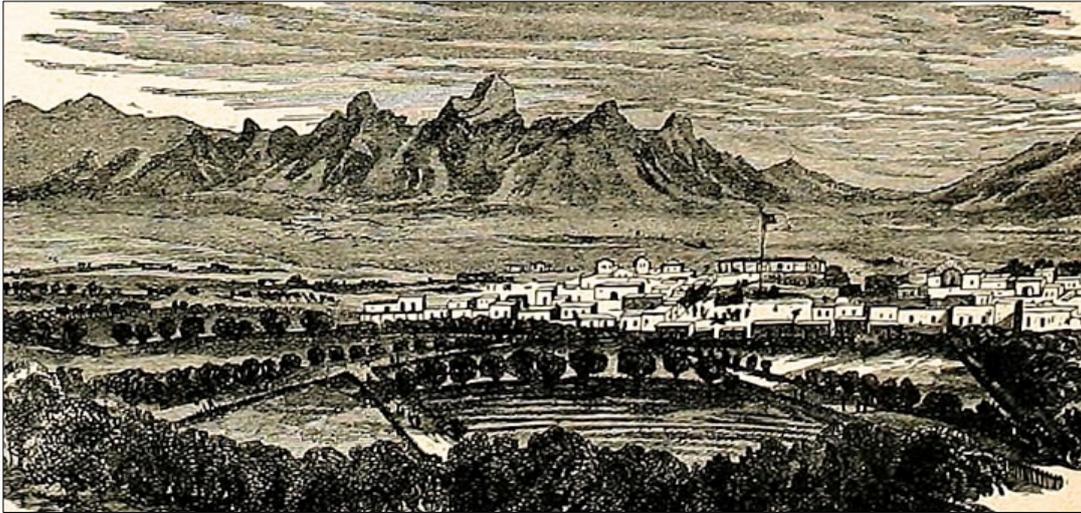
« Mon pénible voyage au travers du désert, m'avait incité à m'attendre aux luxes de la civilisation dans la cité qu'on décrivait comme la métropole de l'Arizona (...) Après avoir accompli dix-huit miles couverts de mesquites, de ronces (...) à ma plus grande stupéfaction (...) j'ai émergé au cœur d'un incroyable conglomerat de sombres et vieilles masures et de logements insalubres couverts de poussière et se couvraient de saleté. Près de ces masures, gisaient des amas de planches brisées, des carcasses d'animaux morts, des vieilles poteries brisées sur un sol dénué de verdure et brûlé par le soleil. Derrière des murs en adobe non peints, le sol des pièces destinées à l'habitation était en terre battue. Dans les rues, on voyait des ânes efflanqués, des chiens errants, des enfants malingres, des soldats, des charretiers, des muletiers et des mineurs ivres en quête de vendeurs d'alcool. Il y avait aussi les bruyantes bandes de Mexicains du Sonora, qui étaient grotesquement vêtus (...) et qui, sur les places publiques, jouaient des airs diaboliques avec leurs flûtes et leurs guitares. Toutes ces choses et bien d'autres encore pouvaient éventuellement intéresser les voyageurs, cependant ceux-ci se trouvaient quasiment dans l'impossibilité de trouver une chambre à louer ou une place dans un hôtel (...)

« Tucson comptait environ cinq cents habitants et, en 1854, elle passait pour la principale agglomération de l'Arizona. Comme elle était le centre commercial américain le plus proche de l'État mexicain du Sonora, Tucson était aussi et surtout l'incontournable étape qui se trouvait sur le Rio Grande pour parvenir à l'agglomération de Fort Yuma. Au cours des quelques années qui ont précédé notre guerre, cette ville était devenue le point de convergence des marchands, des spéculateurs, des joueurs, des voleurs de chevaux, des meurtriers et des hommes politiques répudiés. Les personnes qui se sentaient contestées en Californie trouvèrent que le « climat » de Tucson convenait parfaitement à leur santé (...)

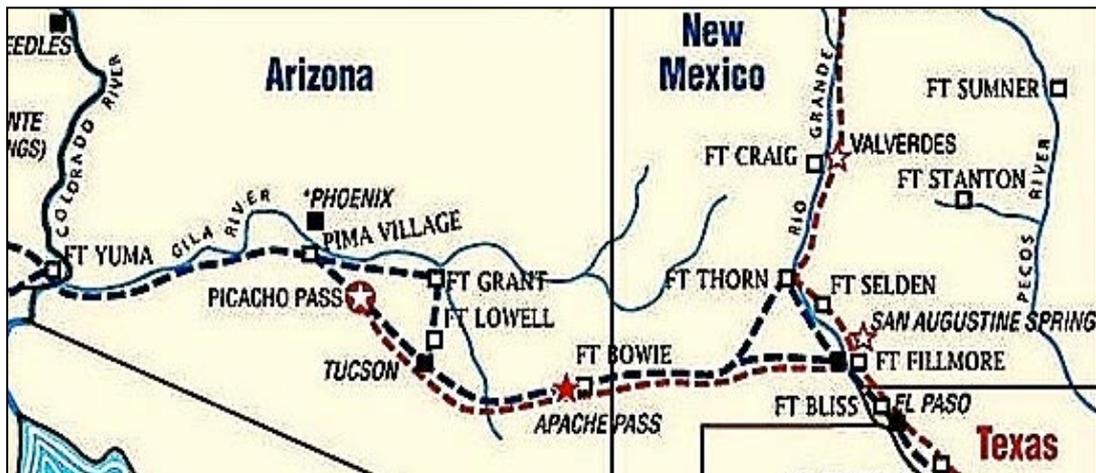
« S'il avait fallu trouver, dans le monde civilisé, son endroit plus infâme, nous n'aurions pas pu trouver une ville pire que celle où vivait la société civile de Tucson. Chaque homme sortait armé de pied en cap car les combats dans les rues et les affrontements sanglants étaient quotidiens (...) Les gens qui ont été autorisés à vivre dans cette ville ont adopté le mode vestimentaire des « grasseyeux »⁶⁰ car ceux qui habitaient dans des maisons décentes en avaient été expulsés pour les céder aux officiers de l'armée qui les protégeaient des raids des Apaches (...) Auparavant, les gens se donnaient beaucoup de mal pour protéger leurs troupeaux de moutons et de bovidés, maintenant ils n'ont plus de soucis car les Apaches leur ont tout pris. »

⁶⁰ «Graisseyeux» traduction de l'expression américaine "greasers" qui, au XIX^e siècle déjà, désignait les natifs du Mexique ainsi que les Texans et les Tejanos issus de Mexicains démunis.

Tucson (Dessin de J. Ross Browne in *Adventures in Apache Country*).



Tucson fin XIX^e : photo au centre (Southern Arizona Guide) et au-dessous (Arizona Historical Society).

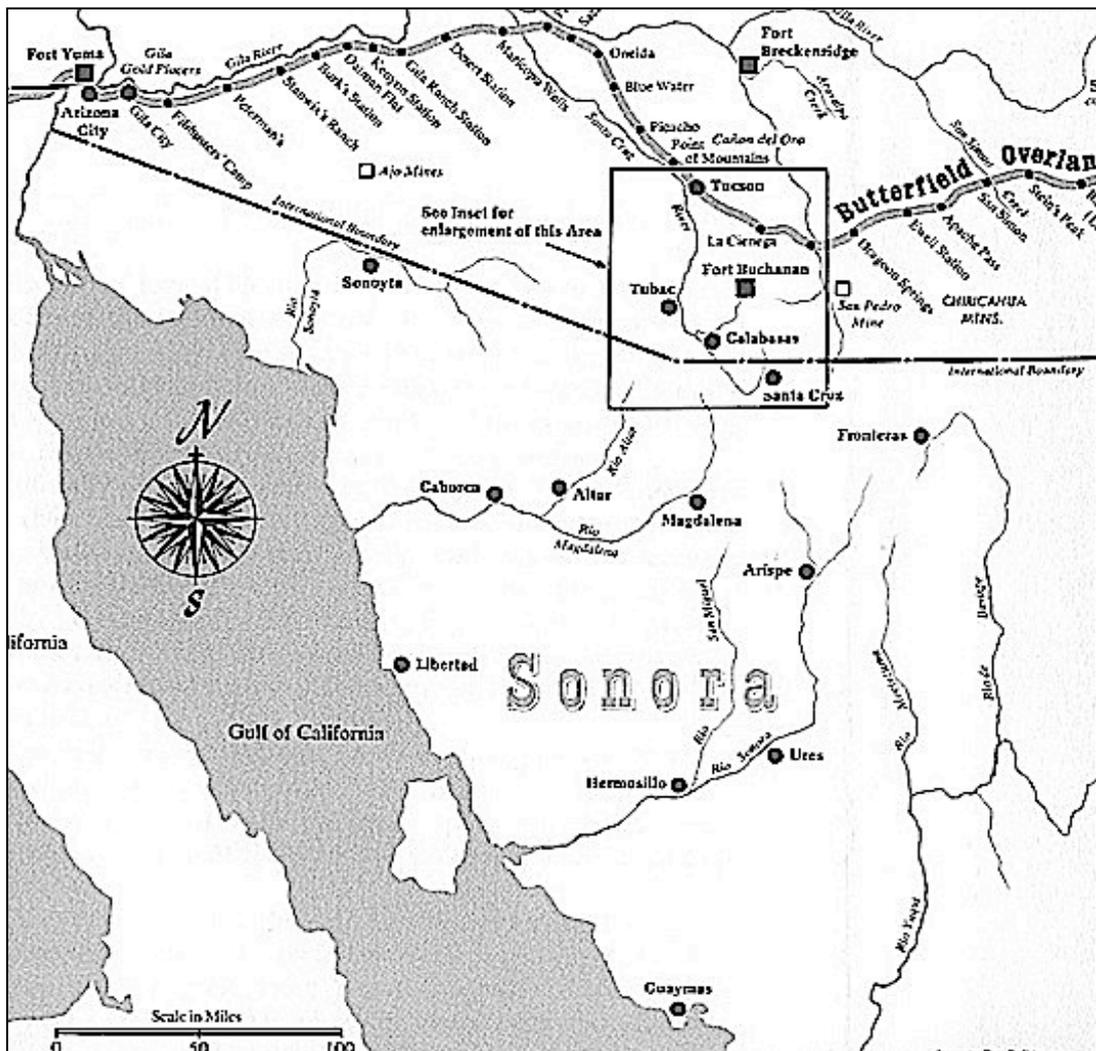


Carte 9 : in *Civil War Trust - America's Civil War Battlefields*.

À droite : progression de la brigade Sibley depuis Valverde jusqu'à Santa Fe et son retour le long du Rio Grande après son désastre à Glorieta Pass. Les forts Grant et Lowell furent bâtis après la guerre.

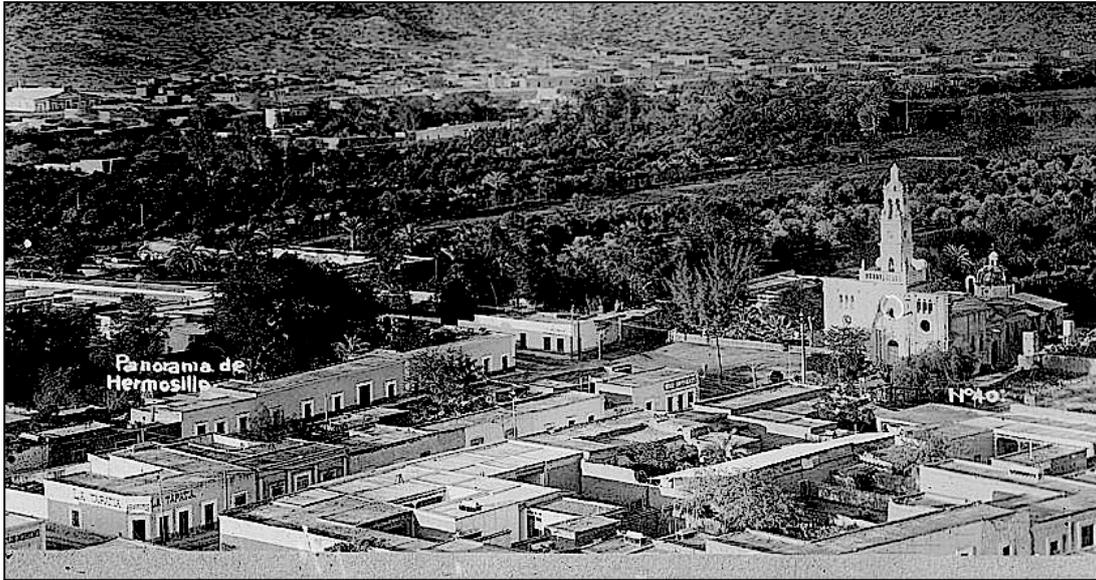
Au centre : trajet de Hunter vers Tucson (27 janvier au 28 février 1862).

À gauche : trajet du colonel Carleton (colonne de California) depuis Fort Yuma (13 avril 1862) à Fort Thorn puis à Santa Fe où elle arrive le 20 septembre 1862.

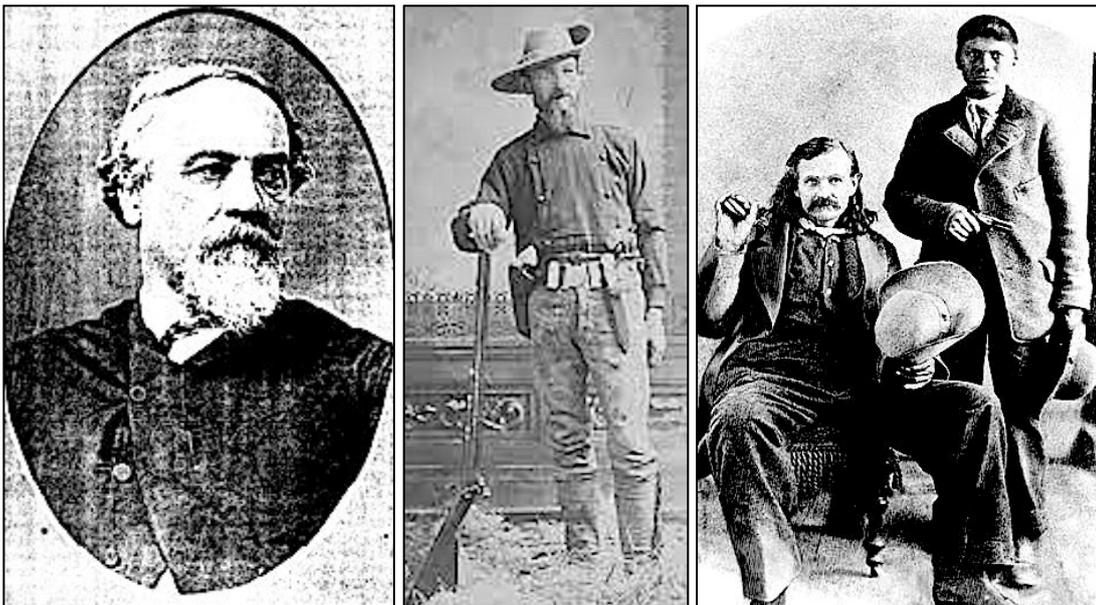


Carte 10 : Trajet de Reily entre Tucson et Hermosillo dans le bas de la carte (latinamericanstudies.org).

Le 3 mars 1862, Reilly, le lieutenant James H. Tevis et vingt cavaliers prélevés dans la troupe de Hunter quittent Tucson pour se rendre à Hermosillo, le chef-lieu de l'État du Soñora. Quoiqu'il ne fasse pas partie de la compagnie de Hunter, le lieutenant Jack Swilling les accompagne car il maîtrise le castillan. À cette époque, la ville d'Hermosillo n'est pas encore devenue la capitale de cet État, mais comme le gouverneur Ignacio Pesqueira s'y trouve par hasard ou pour une affaire à traiter, il y reçoit la délégation rebelle le 14 mars. Les sollicitations du colonel Reilly sont identiques à celles qu'il a formulées chez le précédent gouverneur, mais en raison de la position côtière du Soñora, Reilly demande de pouvoir exporter et importer des marchandises (sous-entendu du coton et des armes) par le port de Guaymas dans le golfe de Californie (au centre inférieur de la carte 10 affichée page précédente).



Hermosillo, capitale du Soñora, fin du XIX^e siècle (University of Southern California. Libraries).



De gauche à droite : Ignacio Pesqueira, gouverneur du Soñora en 1862 (historiadehermosillo.com) - Capitaine James H. Tevis des *Arizona Guards* pendant la guerre de Sécession (Photo de George Seitz) - Lieutenant Jack Swilling après la guerre (Arizona State Archives Photographs Collection).

Dans son rapport au général Sibley, le colonel Reily prétend que le gouverneur Pesqueira a pratiquement reconnu les États confédérés parce qu'il lui a accordé tout ce qu'il désirait. Le courrier que ce gouverneur échangea dans le même temps avec le colonel Carleton à Fort Yuma, démontre absolument le contraire. En outre, notons qu'en 1868, la facilité avec laquelle les gouverneurs Pesqueira et Terrazas plébiscitèrent les actions conjointes des troupes américaines et mexicaines contre les Apaches de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, confirme bien la volonté de ces deux gouverneurs de ne pas se compromettre en consentant des faveurs identiques aux Confédérés⁶¹.

Après ses entretiens avec Pesqueira, Reily regagne le camp que les lieutenants James H. Tevis et Jack Swilling avaient dressé en lisière de la frontière texane puis ils regagnent ensemble Tucson. Reilly n'y reste que le temps de préparer son retour sur le Rio Grande avec les Arizona Rangers du capitaine Tom Helm. Cependant, le capitaine Sherod Hunter ne permet pas au lieutenant Swilling de les accompagner parce qu'il a besoin de sa maîtrise de la langue espagnole et de sa connaissance la vallée du Gila. Au cours des années qui ont précédé la guerre, Swilling y a exercé divers petits métiers, notamment celui de mineur puis de conducteur de diligence tout en entretenant des relations amicales avec les Indiens Pimas et Papagos⁶².

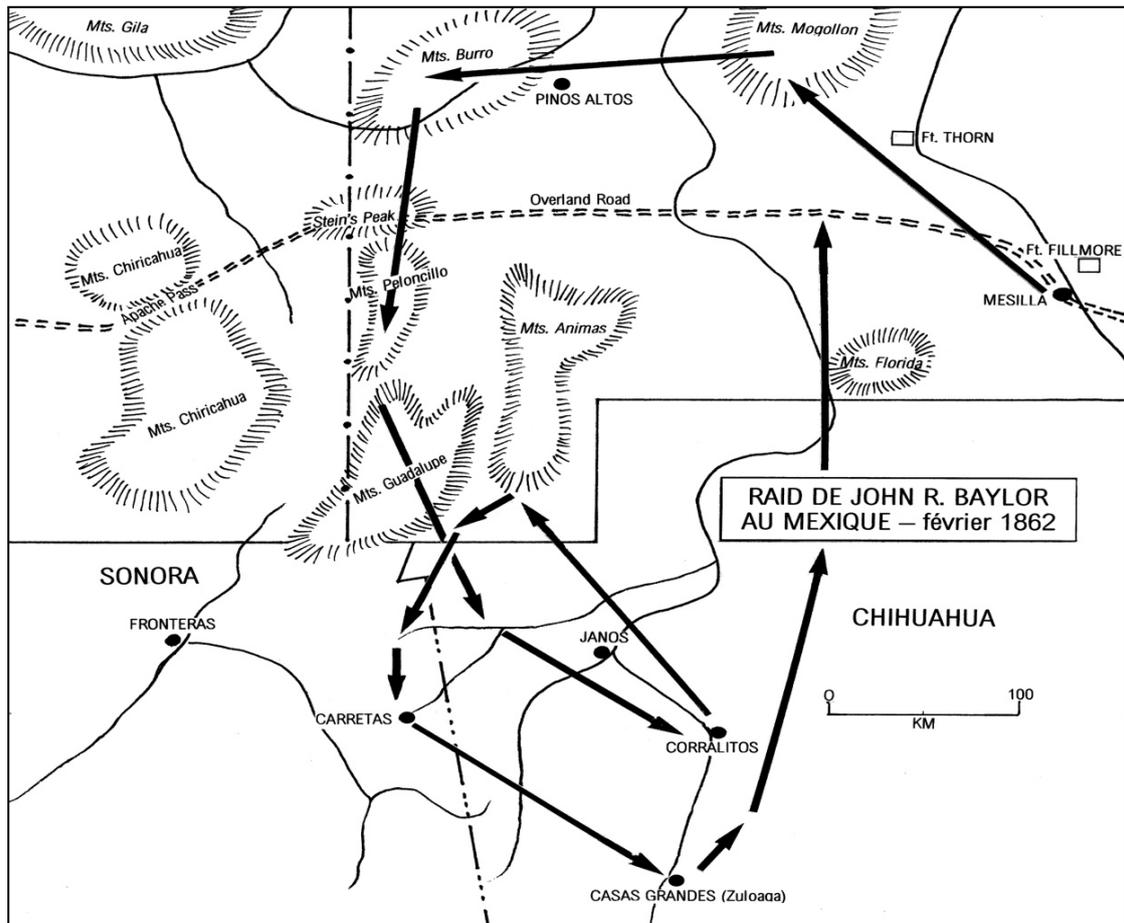
7. LE RAID DE JOHN R. BAYLOR AU CHIHUAHUA, FÉVRIER 1862⁶³

Un bref retour dans l'espace et le temps s'impose encore une fois pour relater les événements qui ont eu lieu dans le sud du Nouveau-Mexique et dans l'État mexicain du Chihuahua pendant la mission du colonel Reilly au Soñora. Dans le courant de février 1862, Baylor prépare une expédition contre des Apaches Mimbrenos qui ont volé des chevaux, des mules et des bovidés aux forces de Sibley qui, à ce moment-là, se préparent à remonter le Rio Grande. La troupe de Baylor compte une centaine de cavaliers : des hommes issus de la région et la plupart des Arizona Guards de Tom Helm (à cette époque, une section de cette compagnie faisait route avec Reily vers la frontière mexicaine). Malgré leur connaissance du terrain, Baylor et ses *bravados* ne brassent que du vent et du sable et tournent en rond dans les montagnes qui avoisinent Pinos Altos. Ensuite, ils fondent sur un point où des Mexicains auraient aperçu des Mimbrenos. Quand les Texans y parviennent, leurs proies se sont évaporées. Frustré, Baylor déplace alors sa fureur sur Cochise et ses Chiricahuas. Guidé par un péon mexicain, il trimbale sa troupe dans les montagnes Burro et Peloncillo jusqu'à ce que son éclaireur relève une piste qui les draine dans l'État du Chihuahua. Baylor y pénètre sans se soucier de la frontière mexicaine et, à proximité du petit village de Corralitos, les péons lui racontent que ses proies apaches se trouvent enfin à sa portée. Le guide de Baylor prospecte alors les villages avoisinants où leurs habitants lui racontent qu'ils ont aperçu des Apaches en aval des Animas Mountains situées sur le sol américain (centre de la carte page suivante) à environ 80 kilomètres en amont de la frontière mexicaine. Comme leurs montures ne sont plus en état de forcer l'allure pour retraverser la frontière, Baylor et sa troupe entament un mouvement tournant, plus long (150 kilomètres) mais moins pénible pour leurs chevaux.

⁶¹ Wilson, op. cit., pp. 189, 199-201.

⁶² O.R. vol. 4, p. 174 ; vol. 50-1, pp. 93, 766-8, 826, 889, 988-9, 990-1, 1031-2, 1042, 1044-5, 1071, 1138 ; vol. 50-2, p. 93 ; Watford, *Far Western Ring of the Rebellion*, pp. 136-7 ; Hall, *Confederate Army of New Mexico*, pp. pp. 52-33, 68-9 et *Reily's Mission to Chihuahua and Sonora*, pp. 238-42 ; *La Republica*, 17 avril 1868 ; Finch, op. cit., pp. 119, 123-5 ; Wilson, op. cit., pp. 230-40.

⁶³ O.R. vol. 9, pp. 497, 514, 517 ; *Crockett Courier* du 12 juillet 1928 ; Wilson, op. cit., pp. 230-1, 233-4, 238 ; Frazier, op. cit., pp. 190-1 ; Alberts, op. cit., p. 42.



Carte 11 : Extrait de *Guerres indiennes du Texas et du Nouveau-Mexique*.
(Éditions Economica, Paris, 2011)

Quelques jours plus tard, à portée de la frontière mexicaine, les éclaireurs de Baylor décèlent un camp apache dans un canyon, alors il divise ses forces pour le prendre en tenaille. Par hasard et par bonheur pour ces Indiens car ils ignorent encore que les Texans les ont pris en chasse, ils ont déjà franchi le fleuve Rio Grande et se sont discrètement infiltrés dans l'État du Chihuahua. Pour le colonel Baylor c'est sans importance et il entraîne ses diables texans sur le sol mexicain. Il ignore que ses proies n'émargent pas aux Chiricahuas, mais qu'il s'agit seulement une petite colonie de Mimbrenos, qui vivent paisiblement avec les Mexicains et qui se sont même installés sur des terres que José Marià Zuloaga possèdent près de la bourgade de Casas Grandes. Il est toutefois vrai que ce riche exploitant minier du Chihuahua trafique depuis longtemps avec les Apaches.

Sous l'emprise de sa haine pour cette race indienne, Baylor ordonne de fondre sur eux par surprise et de n'en épargner aucun. Sans se faire prier, ses hommes tuent la plupart de leurs guerriers et même quelques-unes de leurs femmes et de leurs enfants tandis que quelques rescapés se dissolvent dans la nature. Alors, Baylor réintègre paisiblement Mesilla. Sa brutalité stupéfie relativement vite les milieux diplomatiques et le consul nordiste à Mazatlan (Mexique) bondit sur l'occasion pour exciter les autorités locales :

« Cette affaire prouve qu'ils (les Texans) haïssent de plus en plus le peuple mexicain (...) Les atrocités de Baylor ne passeront pas sous silence et elles raviveront le ressentiment des Mexicains pour les Texans. »

Malgré la gravité de cette violation de frontière, le corps diplomatique nordiste y réagit bien plus que les Mexicains. Le président Juarez a d'autres chats à fouetter, tant avec le comportement autonomiste des gouverneurs de ses États septentrionaux qu'avec la France qui menace l'intégrité de son territoire. La férocité de Baylor porte néanmoins ses fruits car, vers la mi-mars 1862, Mangas Coloradas fait savoir au capitaine Tom Helm des Arizona Guards à Pinos Altos, qu'il désire entamer des pourparlers de paix. Baylor jubile quand il apprend cette nouvelle car elle lui fournit l'opportunité de supprimer le vieux chef des Apaches Chihennes. Vers la fin du mois de mars 1862, juste avant de retourner au Texas, Baylor imagine que les planètes se sont alignées en sa faveur et il ordonne ce qui suit au capitaine Tom Helm des Arizona Guards (ne pas les confondre avec les Arizona Rangers de Sherod Hunter à Tucson) :

« Utilisez tous les moyens pour inciter les Apaches de n'importe quelle tribu à vous rencontrer pour conclure la paix (...) Quand vous les aurez réunis, tuez-les tous sauf les enfants, ceux-là vous les revendrez afin de défrayer les dépenses inhérentes à cette opération. Ne parlez à personne de ce plan jusqu'au moment où vous l'appliquerez. N'oubliez rien pour assurer notre succès et disposez suffisamment d'hommes autour des Indiens pour les empêcher de s'échapper (...) Je vous laisse traiter cette affaire et compte sur vous pour éliminer toutes ces immondes pestes. »

Les archives militaires donneront acte à cette ignominie car pour la faire admettre par le capitaine Tom Helm, Baylor y joint une note lui affirmant que *le Congrès confédéré avait voté une loi visant à l'extermination des Indiens hostiles*. Après avoir rédigé cet ordre nauséabond, il gagne le Texas pour y lever une nouvelle brigade dans l'espoir de décrocher enfin ses étoiles de général. Ses instructions mortifères ne seront pas suivies parce que le capitaine Helm refuse de se commettre dans un pareil massacre. Quand le président Jefferson Davis en a connaissance, il casse Baylor de son grade et le démet de ses fonctions. La saga du « Noble Old South » ne retient que cette réaction du président confédéré parce qu'elle ripoline son image de marque. Cependant, à la fin de la guerre, Davis oblitère sciemment la note monstrueuse de Baylor, le réintègre dans son grade et lui accorde de surcroît les pleins pouvoirs en Arizona et au Nouveau-Mexique. Dans la rédaction de ses mémoires, Robert G.H. Kean, le chef d'un des services du ministère confédéré de la Guerre, relate que *la réhabilitation et la promotion de Baylor choquèrent beaucoup de monde dans l'entourage politique du Président*⁶⁴.

Le général nordiste James H. Carleton ne se conduira guère mieux. Au cours de l'automne 1862, c'est-à-dire plusieurs mois après les événements que nous allons décrire, il commande le district fédéral du Nouveau-Mexique et de l'Arizona. Quand ses espions lui révèlent que les Chiricahuas de Cochise se ravitaillent en armes et en munitions chez José Maria Zuloaga, dont Baylor a attaqué le ranch en février 1862, Carleton prescrit à l'un de ses officiers de pénétrer au Chihuahua, d'exterminer tous les Apaches qu'il y rencontrera et de supprimer carrément le trafiquant mexicain s'il est prouvé qu'il négocie avec Cochise. En homme réfléchi, l'officier fédéral chargé de cette mission s'entretient calmement avec Zuloaga et, sans être dupe de ses explications, préfère ne pas les approfondir pour éviter de déclencher un grave contentieux avec le Mexique⁶⁵.

⁶⁴ O.R. vol. 50: p. 942 ; vol. 51, p. 942 ; Thompson, *Sibley, Confederate General of the West*, pp. 82-4, 335 ; Frazier, op. cit., pp. 197-8, 297 ; Kean, *Inside the Confederate Government*.

⁶⁵ O.R. vol. 34, p. 123 ; I-41, pp. 125-31 ; Sweeney, op. cit, pp. 272, 277.

8. COUPS DE FEU EN ARIZONA

La Colonne de Californie et la capture du capitaine McCleave par Sherod Hunter

L'implication de la colonne de Californie en Arizona nous oblige à opérer un bref retour dans le passé pour comprendre la suite des événements et les raisons pour lesquelles le capitaine Sherod Hunter et ses rangers confédérés vont être obligés de céder Tucson à l'ennemi sans opposer de résistance afin de rentrer paisiblement à Mesilla tandis que les rescapés de la brigade Sibley s'échelonnaient péniblement sur la piste qui menait au Texas.

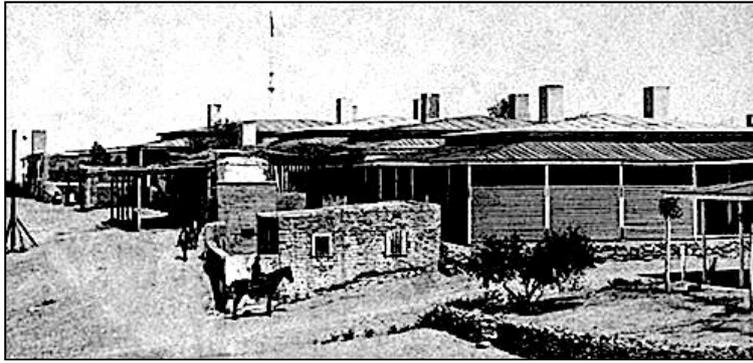
Dès qu'il succède au général Edwin V. Sumner à la tête du département du Pacifique (4 octobre 1861), le général George Wright prépare la campagne contre le Texas, que son secrétaire à la Guerre lui a donné l'ordre de mener directement depuis la Californie ou en empruntant une longue route en lisière des États mexicains riverains du Rio Grande. Quand lui parviennent le premier succès de la brigade Sibley à la bataille de Valverde, le 21 février 1862 au Nouveau-Mexique, le général Wright décide palier au plus pressé. Alors, il change d'avis et charge le colonel James H. Carleton (1814-1873) de recruter et de former un nouveau corps de troupes puis d'en prendre le commandement et d'emprunter l'Overland Mail Road qui relie Fort Yuma à Mesilla via Tucson, pour couper Sibley de ses communications avec le Texas (carte 9, p. 60). Le colonel Carleton avait servi dans l'état-major du général Wool durant la guerre des États-Unis contre le Mexique. Après celle-ci, il avait intégré le 1st US Cavalry puis fut promu major dans le 6th US Cavalry avant de toucher ses épaulettes de colonel du 1st U.S. Infantry en Californie en août 1861. C'est alors qu'il prend la tête de la colonne de Californie dont la tâche majeure sera de défaire la brigade Sibley au Nouveau-Mexique.

Dans son récit de la campagne de Carleton jusqu'à la frontière du Texas, le capitaine George H. Pettis du 1st California Infantry écrit que la colonne de Californie se composait du 1st et du 5th California Infantry, de cinq escadrons (ou compagnies) du 1st California Cavalry, d'un escadron du 2^d California Cavalry et de la batterie A du 3^d U.S. Artillery. Ses 2 350 hommes quitteront Fort Yuma le 13 avril 1862 et finiront leur campagne à Santa Fe le 20 septembre 1862. Au cours de sa progression, l'avant-garde de la *California Column* connaît deux incidents qui nous ramènent à la compagnie de Sherod Hunter⁶⁶.



Un détachement de l'armée fédérale traverse la rivière Gila, en lisière de l'Overland Mail Road - Général George Wright, commandant du département du Pacifique (National Archives).

⁶⁶ Pettis, *The California Column*, pp. 7-9 ; Dans le volume II des *Battles & Leaders of the Civil War*, le lieutenant-colonel A.W. Evans inclut les batteries A et B de ce régiment d'artillerie dans la colonne de Carleton.



Colonel James H. Carleton, commandant de la colonne de Californie puis du district du Nouveau-Mexique et de l'Arizona (Museum of New Mexico) - Fort Yuma, ca. 1860 (California State Military Department)



Case d'un village Pima, Maricopa ou Papago (groupe des Hohokams). Les Papagos sont une branche de la famille des Pimas. Depuis le XVIII^e siècle, ces trois tribus sédentaires entretiennent des rapports paisibles, d'abord avec les Espagnols puis avec les Américains. Ils sont devenus les alliés des Américains lorsqu'il s'agit de combattre les Apaches qui volent leur bétail, leurs chevaux et razzient les produits de leurs récoltes (Smithsonian Institution).



Un chef Pima au centre, entouré de guerriers Maricopas et/ou Papagos, 1860-1870 (Smithsonian Institute).

Comme les rapports et les dépêches des Confédérés et des Fédéraux impriment le rôle des Pimas, des Maricopas et des Papagos dans l'espace et dans le temps que nous suivons, il nous semble utile de définir, au moins schématiquement, qui étaient et ce qu'étaient ces Indiens à la lumière des événements que nous évoquons. Browne J. Ross rencontra ces Indiens, et dans son ouvrage *Adventures in the Apache Country* (p. 252), publié en 1864, et il les décrit comme suit :

« À l'origine, ces tribus habitaient entre la partie supérieure de l'État mexicain du Soñora et la région en lisière de la rivière Gila. Lors de la conquête espagnole, ces Indiens peu agressifs se soumirent très facilement aux doctrines des Jésuites et consentirent même à se faire baptiser. C'est à la suite de cet événement qu'ils auraient adopté le nom de Papagos, un terme issu du mot *Bapconia* qui signifiait « baptisé » dans leur idiome. C'est à partir de cette époque qu'ils commencèrent progressivement à se faire couper les cheveux, à adopter les usages en vigueur chez les Blancs et à imiter leurs habitudes vestimentaires. Ils vivaient dans des villages, élevaient et négociaient la vente de bestiaux de bonne qualité, de chevaux, de mules et de volailles. Ces Indiens sont des gens paisibles, honnêtes et travailleurs. Leur territoire est plat et désertique, néanmoins personne n'aurait pu les convaincre d'aller vivre ailleurs, même si, en échange, on leur faisait miroiter n'importe quelle autre partie du monde. »

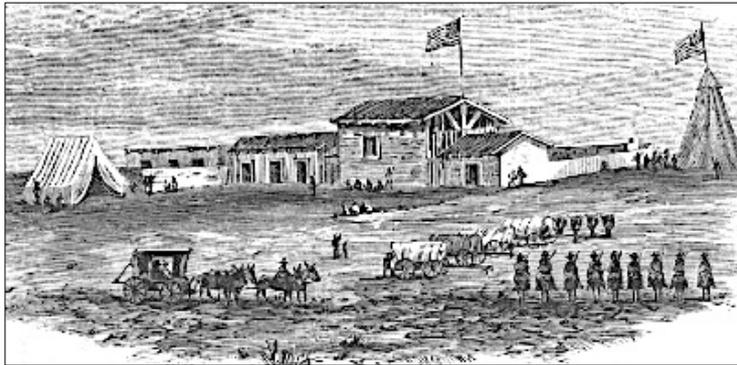
Dans le volume 6 - n°6 de Mars 1941, le Dr Edward Spicer, anthropologue à l'University de L'Arizona écrit, sur les Indiens Papagos, un long article qu'il présente comme suit :

« Très peu de tribus amérindiennes ont modifié leur mode de vie à la suite de leurs contacts avec les Blancs. Très peu de celles-ci se trouvent au Nouveau-Mexique et en Arizona. C'est seulement là que nous trouvons des tribus telles que les Navahos et les Papagos dont la population s'accroît régulièrement, dont la vie sociale et l'économie n'ont pas été brisées et dont la fierté n'a pas été bafouée. L'une des raisons de la maintenance de leur économie équilibrée et de leur vie sociale saine tient dans le fait qu'ils n'ont jamais été forcés de s'éloigner longtemps de leurs terres natales. Une autre chose est le fait qu'ils ont transformé leur mode de vie en fonction de l'évolution de la société. C'est ainsi que les Navahos sont passés de la chasse primitive et de l'agriculture sommaire à l'élevage sur une grande échelle et à l'agriculture intensive. Les Papagos ont évolué de la même façon en termes d'élevage et d'agriculture. Que cela signifie-t-il ? C'est qu'ils avaient ou ont obtenu suffisamment de libertés pour s'adapter naturellement aux progressives modifications de leurs anciens modes de vie.

« L'histoire des Papagos se distingue par leurs ajustements positifs à leurs difficiles conditions de vie. Nous ne savons pas quand ils arrivèrent dans leur actuelle et semi-aride région, mais nous pouvons rassembler suffisamment de faits avérés pour en fixer l'époque ainsi que les événements qui s'inscrivirent dans leur histoire. Les travaux archéologiques qui furent effectués dans le territoire des Indiens Papagos révèlent que leur présence remonterait à 800 ans avant Jesus Christ. À cette époque, ceux qui vivaient à proximité de Santa Rosa étaient essentiellement agricoles quoiqu'ils ne cultivaient pas beaucoup

de maïs. On pense qu'au départ, les Papagos auraient donné leur préférence à la consommation de fruits sauvages comme les fruits de la mesquite ou comme les fruits des divers autres cactus. Il y a environ 1 200 ans, le maïs était déjà cultivé, mais les surplus des récoltes faites durant l'été étaient renforcés par les produits de la saison hivernale. Depuis cette époque et jusqu'à l'arrivée de l'homme blanc, l'économie des Papagos reposait sur ces mêmes ressources alimentaires : la moitié de celles-ci provenait de la chasse et l'autre moitié de leurs produits agricoles. »

Revenons aux activités du capitaine Hunter en Arizona. Le 3 mars 1862, le jour du départ du colonel Reily pour le Chihuahua (nous en connaissons les péripéties), Hunter entraîne sa compagnie dans un périple de 135 kilomètres, qui aboutit au *trading post* des Pimas avec lesquels il entend négocier des traités. Celui qui exploite ce *trading post* est un certain Ammi White, un unioniste discret dont nous avons déjà parlé (p. 57). Le gaillard a maintenu ses relations avec l'armée américaine pour laquelle il a engrangé quinze cents sacs de farine, deux cents sacs de maïs, vingt sacs de haricots secs et vingt sacs de sel pour réapprovisionner la colonne de Californie.



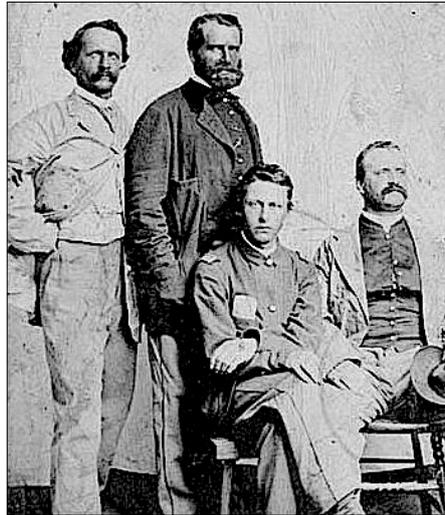
Trading Post de Ammi White en 1864. Dessin de J.R. Browne in *Adventures in Apache Country*.

À l'issue de l'interrogatoire « musclé » auquel il soumet Ammi White, le capitaine Hunter subodore qu'une cinquantaine de chariots de l'armée fédérale se dirigeraient sur le *trading post* de son prisonnier pour prendre possession des dites marchandises. Ne sachant pas que sa déduction ou que son information est fautive, Hunter fait détruire les pièces du moulin à blé, distribue la farine aux Indiens Pimas et permet à ses hommes de vider l'entrepôt d'Ammi White. Le rapport de Hunter relate qu'ils y réquisitionnèrent un fameux lot de chaussures, de chemises en laine, de sous-vêtements, de pantalons en coton, de chapeaux en feutre, de sacs de café, de pièces de bacon et quelques vieux mousquets destinés au troc avec les Indiens. Dans le même temps, Hunter prépare sa compagnie à « accueillir » le convoi ennemi⁶⁷.

Le 6 mars 1862, il faisait encore nuit noire lorsque l'un des Texans réveille Hunter en sursaut : trois cavaliers de l'armée fédérale viennent de se présenter sans méfiance et ils demandent à parler à Ammi White ! Comme les Texans ne portent pas d'uniformes, ces trois Yankees les ont pris pour des bouviers locaux et ils ne se sont pas méfiés. Se faisant passer pour White, ou pour l'un de ses aides, Hunter les questionne négligemment sur leur nombre. Le capitaine William P. McCleave du 1st California Cavalry lui répond qu'il a encore sept hommes qui sont tous montés. Hunter poursuit calmement sa conversation et, lorsqu'il en a appris assez, il dégaine brusquement son colt en déclarant : *je suis le*

⁶⁷ Finch, op. cit., pp. 125-6 ; Wilson, op. cit., pp. 184-86, 192.

capitaine Hunter de l'armée confédérée, vous êtes nos prisonniers ! Au moindre mouvement, je vous fais exploser le crâne ! McCleave et ses deux compagnons obtempèrent aussitôt tandis que les Texans circonviennent le reste de leur détachement. Abasourdi par la brutale tournure des événements, McCleave avoue à Hunter que le colonel Carleton ignore la présence des Texans à Tucson et il déclare qu'en arrivant chez Ammi White, il s'attendait à trouver un certain John W. Jones, l'espion unioniste dont nous venons de parler et qui avait échappé de justesse aux Apaches⁶⁸.



Capitaine William McCleave : debout, au centre avec une veste sombre (Bancroft Library).

Sur ces entrefaites et après s'être brièvement arrêté à Fort Yuma, ledit John Jones avait gagné Los Angeles où il avait expliqué à Carleton depuis quand Hunter s'était installé à Tucson. Quand Jones relate ces événements à Carleton, tous deux ignorent encore la capture du capitaine McCleave au *trading post* d'Ammi White. En revanche, celle-ci n'a pas échappé à Pauline Weaver, un vieux trappeur qui aurait servi dans l'armée de l'Union et qui deviendra l'une des figures mythiques de l'Ouest américain. Lorsque surviennent les événements qui nous occupent, il vivait avec les Pimas. Dès que ceux-ci lui relatent la capture du capitaine McLeave, Weaver gagne Fort Yuma à bas bruit où il prévient le major Edwin A. Rigg qui en informe Carleton le 25 mars. Rigg suggère d'utiliser les connaissances que Weaver a du terrain pour monter un raid pour libérer McLeave. Sa colonne de Californie n'ayant pas encore pris la route, Carleton refuse car il est persuadé que les Texans auront décampé avant que le plan du major Rigg puisse fonctionner⁶⁹.

Accrochage à Stanwix Station, 30 mars 1862⁷⁰

Ne voyant pas venir le convoi fédéral, Sherod Hunter regagne Tucson avec ses prisonniers le 17 ou le 19 mars, laissant sur place une escouade pour le prévenir de l'arrivée d'une troupe ennemie. Entre-temps, l'escadron I du capitaine William P. Calloway (1st California Infantry) et les 272 cavaliers de la Co. I du 1st California Cavalry cheminent sur la Butterfield Road en direction de Stanwix Station pour y prendre possession du fourrage qu'Ammi White avait promis de leur livrer.

⁶⁸ Wilson, op. cit., pp. 186-8.

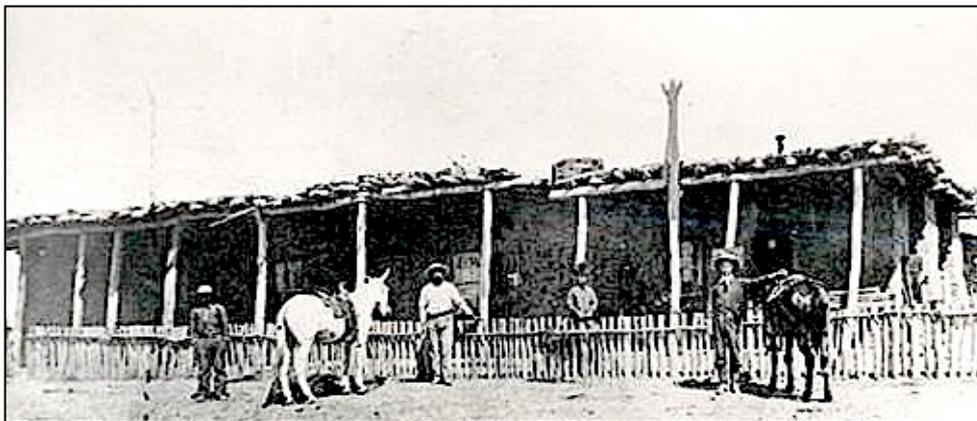
⁶⁹ O.R. vol. 50-1, pp. 940, 944, 950-2, 962 ; Finch, op. cit., pp. 125-9, 140-1 ; Hunt, *Army of the Pacific*, pp. 83-4 ; Orton, *Records of California Men in the War*, pp. 443, 445, 490 ; Browne, op. cit., pp. 29-30.

⁷⁰ O.R. vol. 50-1, pp. 141, 773-80, 934, 950-2, 978-9 ; Orton, *Records of California Men*, pp. 69, 91 ; Finch, op. cit., pp. 130-31, 140-1 ; Frazier, *Blood and Treasure*, p. 207 ; Wilson, op. cit., p. 189-90.



Carte 12 : D'après l'échelle de cette carte et si l'on suit la Butterfield Mail Road, la distance entre Tucson et Stanwix Ranch (5^e point à partir d'Arizona City) aurait été d'environ 260 km.

Le 29 ou 30 mars, deux éclaireurs de la colonne de Californie de Carleton approchent sans méfiance de la barrière en bois qui borde le bâtiment principal de Stanwix Station car leur chef leur a dit qu'ils y rencontreront un certain Ammi White. Cet homme commerce avec les tribus locales et renseigne l'armée fédérale sur les mouvements suspects dans la région. Les deux cavaliers sont sur le point de mettre pied à terre lorsque des Texans jaillissent du bâtiment. Les deux éclaireurs piquent des deux, détalent sous une pluie de balles qui ne touchent aucun d'eux et rejoignent le détachement monté du capitaine Calloway. Pendant qu'ils lui racontent leur aventure en exagérant le nombre de Texans auxquels ils ont eu affaire, l'escadron D du capitaine Nathaniel J. Pishon (1st California Cavalry) rejoint celle de Calloway et toutes deux filent sur Stanwix Station où elles s'y arrêtent car leurs chevaux sont épuisés et les Rebelles se sont volatilisés.



Relais de Stanwix Station, Arizona, ca. 1865-1870 (Arizona Historical Society).



Arrivée d'un convoi à Stanwix Station, ca. 1865-1870 (United Daughters of the Confederacy).

Averti par les rangers qui ont détalé à la suite de leur escarmouche avec les cavaliers unionistes à Stanwix Station, Hunter se tient sur ses gardes et fait incendier toutes les balles de fourrage qu'Ammi White avait échelonnées en d'autres points de la Butterfield Road pour les chevaux de la cavalerie, de l'artillerie et des chariots du colonel Carleton. Sur ces entrefaites, le 3 avril 1862, le colonel James Reily réapparaît à Tucson après sa visite au gouverneur Luis Pesqueira du Soñora. Il veut faire accroire au succès de sa mission mais en réalité personne ne veut croire à sa fable car le soldat texan Theophilus Noel note avec humour que ses compagnons ont bien compris que *Reilly a emmené des fonds avec lui et il est revenu les poches vides après avoir écouté du vent*. Le surlendemain, Reilly et une escorte commandée par le lieutenant Jack Swilling repartent pour Mesilla avec le capitaine McCleave qui avait été capturé chez Ammi White. Les autres prisonniers fédéraux sont détenus dans les geôles de Tucson⁷¹.

Immédiatement après le départ du colonel Reilly et du lieutenant Jack Swilling, le capitaine Sherod Hunter reçoit un message de Sylvester Mowry car Cochise menace sa mine de trop près. Le 11 avril 1862, Hunter lui répond :

« Votre lettre du 8 courant me parvient aujourd'hui. Je regrette beaucoup de devoir noter que les Indiens pourrissent encore votre voisinage et je regrette sincèrement que la position précaire dans laquelle je me trouve à présent ne me permette pas de vous secourir immédiatement avec ma compagnie (...) J'attends des renforts du Rio Grande pour m'aider dans ma difficile tâche de repousser les troupes fédérales qui peuvent envahir cette partie du Territoire. Dès que ces renforts me parviendront, je me mettrai immédiatement en campagne contre les Indiens car j'espère les exterminer ou les chasser très rapidement de la région⁷². »

Quelques jours après avoir envoyé cette réponse à Mowry, Hunter change d'avis et lui détache tout de même une vingtaine d'hommes car Cochise et ses Chiricahuas viennent de massacrer un petit convoi de civils qui cheminaient vers la vallée de Santa Cruz. Les rangers ont enterré huit cadavres dont celui d'un garçonnet, accroché et rôti à la roue d'un des chariots. Les Apaches ont emporté les lingots d'argent que contenaient les bagages de leurs victimes, ils s'en serviront pour acheter des armes et des munitions au Mexique. Les Texans ne tentent pas de les rattraper car une estafette les rappelle à Tucson : il s'est passé quelque chose de grave à Picacho Pass⁷³.

Picacho Pass, 15 avril 1862⁷⁴

Entre-temps, le vieux trappeur Pauline Weaver, dont nous venons de parler, a eu connaissance de l'arrivée des escadrons des capitaines Calloway et Pishon à Stanwix Station et leur a signalé la présence d'un nombre indéterminé de Texans dans Picacho Pass. En effet, Hunter a posté le sergent Henry Holmes et neuf hommes dans le chaparral qui couvre la passe entre les deux montagnes (photos page suivante). Large de plus d'un kilomètre, cette passe est traversée par l'Overland Mail Road et se situe à une soixantaine de kilomètres à l'ouest de Tucson. Le 14 avril, Calloway et son escadron quittent leur

⁷¹ O.R., vol. 9, pp. 707-8 ; Finch, op. cit., pp. 134-5 ; Noel, *Autobiography and Reminiscences*, p. 60.

⁷² Altshuler, *Case of Sylvester Mowry*, pp. 73-4.

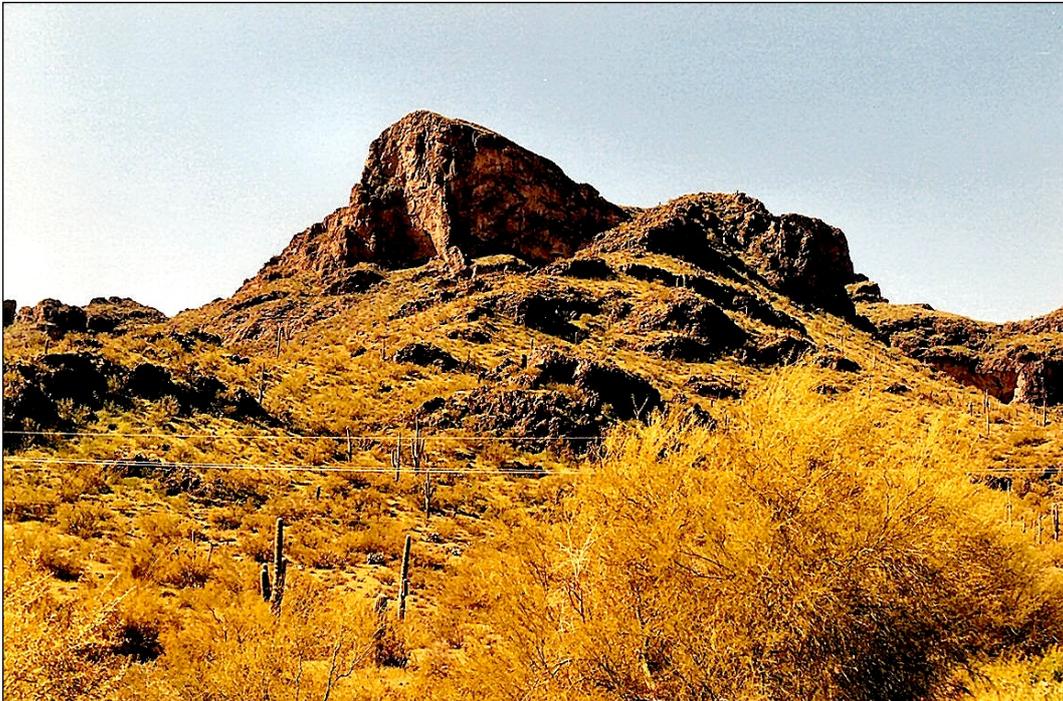
⁷³ Finch, op. cit., pp. 136-7.

⁷⁴ Finch, op. cit., pp. 141-5 ; Hall, *In the Wild West, Arizona at the Outbreak of the Rebellion*, National Tribune, Washington D.C., 20 octobre 1887 ; Frazier, op. cit., p. 258.

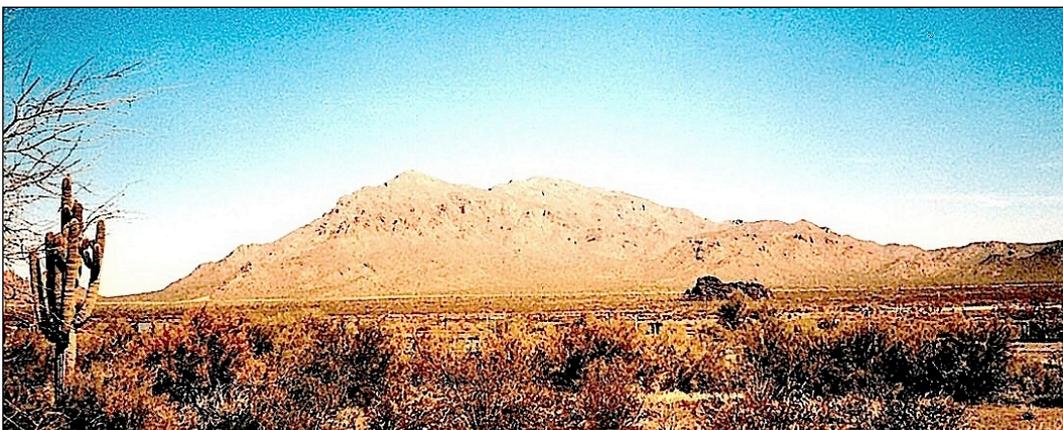
camp en direction de Picacho Pass. Ils s'y introduisent en son centre avec le gros de leur troupe pendant que les escouades montées des lieutenants James Barrett et Ephraim Baldwin longent les flancs des montagnes sises de part et d'autre de la passe. Le détachement de Barrett se compose de douze cavaliers et de John W. Jones, un personnage que nous connaissons et qui s'est esquivé de Tucson pour avertir le commandant de Fort Yuma de l'arrivée de Sherod Hunter.

Le capitaine Calloway décrit l'action menée par le lieutenant Barrett :

« Il surprit les Rebelles et les aurait capturés sans tirer un coup de feu s'il avait bien mené son affaire. Au lieu de cela, il n'ordonna pas à ses hommes de mettre pied à terre et les entraîna en file indienne entre les mesquites. La première salve de nos ennemis vida quatre de nos selles avant qu'ils disparaissent dans le chaparral pour recharger leurs armes. Barrett se lança à leur poursuite en ordonnant à ses hommes de le suivre. »



L'accrochage à Picacho Pass se produisit dans les mesquites qui couvraient l'espace entre ces deux collines qui se dressent de part et d'autre de l'Overland Mail Road (Photos S. Noirsain).



Le récit de cette affaire, telle que la vécut J.C. Hall, l'un des hommes de Barrett, diverge du rapport du capitaine Calloway :

« Lorsque vers 15 heures, la troupe du lieutenant Barrett parvint près du pic de Picacho, notre scout John Jones se glissa dans le bush jusqu'à une ouverture d'où il aperçut une douzaine d'hommes assis en rond et jouant aux cartes. D'où ils se trouvaient, ils pouvaient aisément surveiller le moindre mouvement dans la vallée, or ils ne nous repérèrent pas. Quand notre scout revint nous avertir de sa découverte, Barrett et ses hommes chargèrent sur-le-champ. Les Confédérés paraissaient disposés à ne pas résister, mais le lieutenant Barrett déchargea son revolver dans leur direction. Alors ils ripostèrent. Trois d'entre eux déposèrent leurs armes pendant que les autres disparaissaient avec leur monture. »

Le lieutenant Barrett et le cavalier George Johnson sont tués sur-le-champ, William S. Leonard décède le lendemain tandis que William C. Tobin, James Botsford et Peter Glann guériront de leurs blessures. Quoi qu'il en soit, les sentinelles texanes ont été surprises et trois d'entre-elles, William Davies ou Dwyer, John W. Hill et leur sergent Henry Holmes se rendent pendant que leurs compagnons galopent en direction de Tucson. En substance, le rapport du capitaine Calloway sur l'accrochage ne diffère pas de celui du capitaine Hunter qui confirme qu'aucun de ses hommes n'a été tué, même parmi ceux qui furent capturés. Le jour même, Hunter détache le lieutenant James H. Tevis, l'ancien « capitaine » des *Minute Men* de Pinos Altos (voir pp. 38 et 40), avec dix rangers pour évaluer la situation. Au cours de leur reconnaissance, ils repèrent d'abord cinq chariots et environ deux cents Fédéraux qui ont débridé dans le village des Indiens Pimas. Et, presque dans le même temps, cinq compagnies supplémentaires dont deux montées viennent grossir cette avant-garde ennemie.

9. SHEROD HUNTER ÉVACUE TUCSON, LA COLONNE DE CALIFORNIE ET LES HUMEURS DE COCHISE

Le combat de Picacho Pass n'inquiète pas outre mesure Hunter. Il le relate calmement dans le rapport qu'il dresse pour Baylor, mais il sollicite néanmoins des renforts car il croit encore que la brigade Sibley ou ses éléments avancés ne vont pas tarder à le rejoindre à Tucson. Chez l'ennemi en revanche, le capitaine Calloway ne sait pas à quoi s'en tenir sur les moyens de l'ennemi et il préfère se retirer dans le *trading post* d'Ammi White près des villages Pimas. Ces Indiens affirment qu'ils ont entendu les Texans parler de l'arrivée imminente de nouvelles troupes depuis le Texas occidental. Ces incertitudes n'étreignent guère le colonel Carleton qui ordonne à l'un de ses meilleurs officiers, le lieutenant-colonel Joseph R. West (il sera promu général avant la fin de la guerre) de rejoindre le détachement de Calloway chez les Pimas. Le 14 mai 1862, il quitte Fort Yuma avec cinq compagnies d'infanterie et un escadron (ou compagnie) de cavalerie⁷⁵.

L. Boyd Finch souligne que l'employé chargé de dactylographier le courrier manuscrit de Hunter, en vue de son insertion dans la première mouture des *Official Records of the Union and Confederate Armies*, commit une erreur de transcription dans la datation de l'évacuation de Tucson. Les Texans sortent de cette bourgade le 14 mai et non le 4 mai 1862, mais depuis lors beaucoup d'historiens n'ont pas noté cette faute de frappe. Les

⁷⁵ O.R., vol. 50-1, pp. 1042, 1056 ; Finch, op. cit., pp. 146-8.

archives non publiées du Texas sont formelles à ce sujet. Il y a d'abord le combat du 5 mai 1862 qui eut lieu près du relais de la Butterfield Overland Company à Dragoon Springs et au cours duquel les guerriers de Cochise assaillent un peloton de la compagnie de Hunter, qui menait un troupeau de bovidés à Tucson. Au cours de cet accrochage, trois Texans et un Mexicain furent tués et enterrés sur place. Le 9 mai au même endroit, le lieutenant Robert L. Swope et quelques rangers du capitaine Hunter récupèrent le bétail que des Apaches viennent de voler et le ramènent à Tucson. En avril 1860, ce relais avait déjà connu un accrochage entre Cochise et un détachement du 3^d U.S. Cavalry⁷⁶.



Sépultures des rangers de Sherod Hunter, que les Apaches tuèrent près du relais bâti aux pieds de Dragoon Springs, le 5 mai 1862 (desertrambler.com). Un autre cliché de ces sépultures apparaît sur la couverture de cet article - Lieutenant-colonel Joseph West, commandant du 1st California Infantry (National Archives).

En revanche, il est exact que le lieutenant-colonel Joseph West, qui commande l'avant-garde de la colonne de Californie, s'installe à Tucson le 20 mai 1862. Ni les Apaches ni les Confédérés ont tenté de ralentir sa progression. Cependant Carleton et West ignorent encore ce qu'il advient de la garnison du colonel E.R.S. Canby à Fort Craig sur le Rio Grande depuis sa défaite à Valverde, le 21 février 1862. Ils ignorent forcément que, le 28 mars 1862, la majeure partie du train de la brigade Sibley est partie en fumée à Glorieta Pass dans le nord du Nouveau-Mexique et que ses hommes refluent vers Mesilla, talonnés par les volontaires du Colorado auxquels se sont joints des éléments de la garnison de Fort Craig. Pour Carleton, il est donc vital d'infiltrer des espions à Mesilla pour connaître la situation militaire dans le nord du Nouveau-Mexique et savoir si Sibley se prépare à marcher sur la Californie ou s'il est en mesure d'entreprendre ce mouvement. Le cas échéant, Carleton serait confronté à un adversaire supérieur en nombre et doté d'une artillerie plus puissante que la sienne. Le 5 juin 1862, sur ordre de Carleton, le colonel West confie à John Jones (l'espion qui lui avait annoncé l'entrée de Sherod Hunter à Tucson) la mission de s'introduire à Mesilla pour y glaner les dernières nouvelles sur les projets et la condition des troupes de Sibley. West lui adjoint le guide mexicain Chavez et le sergent Wheeling, un sous-officier blanchi sous le harnais de la cavalerie américaine.

Le 18 juin, soit trois jours après avoir quitté Tucson, Jones et ses deux coéquipiers discernent les silhouettes de quelques Apaches sur les flancs des montagnes qui les

⁷⁶ Finch, op. cit., pp. 152-3 ; Sweeney, op. cit, p. 194.

entourent. Alors pour avancer plus vite, ils sortent du chaparral pour gagner la piste sur laquelle ils relèvent les traces d'une vingtaine d'Indiens. Un peu plus loin, à pied et à cheval, ceux-ci émergent du couvert. Les trois hommes éperonnent alors leurs mules (ils ne montaient pas des chevaux). Dans un premier temps, ils tiennent leurs poursuivants à distance mais, fouettant leurs poneys plus frais que les montures des trois Américains, les Apaches gagnent peu à peu du terrain. Alors, le trio fait coucher ses mules pour livrer bataille et cravache celles qui portent ses bagages pour drainer, dans leur sillage, une partie de leurs poursuivants toujours avides de s'approprier le paquetage d'un Américain.

Pour Jones et ses amis, c'est le moment de reprendre leur course, cependant Wheeling a été blessé à la hanche et ses deux compagnons doivent le hisser en selle. À peine ont-ils entamé un galop que leur guide mexicain est touché à son tour et désarçonné et ils s'arrêtent à nouveau pour repousser leurs assaillants. Les cavaliers apaches qui ont entre-temps récupéré les mules se joignent à leurs congénères à pied qui bondissent de rochers en buissons. Pour s'en tirer, les trois gaillards doivent percer le cordon apache. Chavez vacille sur sa selle et les supplie de ne pas l'abandonner. Les deux autres prennent le large, mais seul Jones s'en sort. Se retournant de temps à autre pour faire feu, il abat deux de ses poursuivants. Ceux-ci n'en démordent pas et ils crient *Ah la brave mule, bravo au courageux Américain !* La mule américaine ne conquiert jamais ses lettres de noblesse et pourtant c'est elle qui conquiert l'Ouest. Aussi rapide mais plus solide qu'un cheval ordinaire, la mule de Jones décourage dans un premier temps les ponies apaches.

Quand Jones sent que sa monture va chavirer, il la laisse courir et se terre dans une cabane de la Butterfield Overland Road. Le 19 juin, il échappe de justesse à des cavaliers confédérés en traversant un affluent du Rio Grande à l'ouest de Mesilla (carte 4, p. 25). Le lendemain, pantelant, il s'endort dans une mesure désaffectée. Les bras qui le secouent pour l'extraire de son profond sommeil sont ceux d'une patrouille confédérée. Les documents qu'il détient pour le colonel Canby lui valent d'être écroué dans la prison de Mesilla, mais il ne va pas y rester longtemps en raison des événements que nous allons suivre⁷⁷.

10. L'ÉVACUATION DU NOUVEAU-MEXIQUE PAR LES CONFÉDÉRÉS⁷⁸

Aux environs du 20 mai 1862, les premiers éléments des restes de la brigade Sibley émergent de Mesilla pour entamer leur retour à San Antonio. Les Mescaleros remarquent vite le désordre dans leur long convoi : les traînants peinent à suivre et beaucoup de chariots progressent isolément. Pour les affaiblir, les Apaches les précèdent dans leur retraite afin de jeter des cadavres d'animaux en putréfaction dans les points d'eau où les Texans vont se désaltérer. Tandis que s'effiloche leur colonne en retraite, la garnison de Mesilla ne tient la place qu'en y exerçant la terreur. Cette arrière-garde comprend les cinq escadrons du 7th Texas Cavalry du colonel William Steele, la *San Elizario Spy company* de Bethel Coopwood, les *Arizona Rangers* de Sherod Hunter et les Tejanos du capitaine Pablo Alderete qui ont déserté l'armée ennemie après sa défaite à Valverde (21 février 1862) et dont la fidélité est sujette à caution sauf quand il s'agit de tuer des Apaches.

⁷⁷ O.R. vol. 50-1, pp. 95-8, 119-20 ; Pittman, op. cit., pp. 120-1 ; Finch, op. cit., pp. 154-6, 163, 266-7, 175, 222.

⁷⁸ O.R. vol. 9, p. 270 ; Frazier, op. cit., p. 275, 279 ; Wilson, op. cit., pp. 311-2 ; Finch, op. cit., pp. 165-6 ; Pittman, op. cit., pp. 117-8 ; Wilson, op. cit., p. 310 ; Alberts, op. cit., 143-51 ; Hall, *Sibley New Mexico Campaign*, pp. 145, 148, 210-3 et *Confederate Army of New Mexico*, pp. 243-4, 354-72 ; Noël, *History of Sibley Brigade*, pp. 35-37 ; Frazier & Thompson, *Civil War in Southwest*, p. 167, n. 4 ; *San Antonio Semi-Weekly News*, 21 juillet 1862 ; *Houston Weekly Telegraph*, 15 août 1862.

Même si la garnison de Mesilla ne connaît pas encore les affres du retour, elle doit recourir à la coercition pour s’approvisionner. En plus des exigences confédérées en termes de denrées alimentaires, les autochtones tejanos sont écrasés par la famine qui résulte de la terrible sécheresse qui a précédé les inondations qui viennent de dévaster leurs cultures.

Le 15 juin 1862, au cours d’une violente saisie de grains et de bétail près de Socorro, le capitaine William L. Kirsey du 7th Texas Cavalry fait ouvrir le feu sur la bourgade avec son canon parce que celle-ci tente de résister à ses réquisitions. Il s’ensuit un combat au cours duquel les Texans perdent trois tués et les Mexicains, quarante. Le 1^{er} juillet 1862, sur ordre du colonel William Steele du 7th Texas Cavalry, le capitaine William H. Cleaver et vingt-cinq de ses hommes font irruption dans la ville d’El Paso qui formait et forme encore une cité jumelle avec l’actuelle Ciudad Juarez. Pour comprendre sa démarche, il faut connaître les deux côtés de cette ville séparée par le Rio Grande. Le secteur américain d’El Paso avait été déterminé par le Compromis de 1850 qui était censé museler, au Congrès américain, les frictions entre les États esclavagistes et ceux qui ne l’étaient pas. Comme ce compromis incluait, dans le nord-ouest du Texas, une partie des terres que cet État contrôlait mal, celles-ci passèrent sous le contrôle du Congrès.



Carte 13 : Localisation d’El Paso-Juárez en 1860 (adrianchilders.com).

Sur ordre du colonel Steele, le capitaine Cleaver et son escadron avaient été chargés de réquisitionner le bétail, les chevaux, les mules et les armes qu’ils pourront ratisser dans El Paso. Contre toute attente, les *Greasers* (surnom injurieux que les Texans donnèrent aux Mexicains) résistent et, au cours d’une embuscade dressée près de la ville, ils abattent le capitaine Cleaver et sept de ses hommes. Le lieutenant Jack Swilling (celui qui escorta le colonel Reily jusqu’à la frontière du Soñora) avait vécu parmi les Néo-Mexicains avant la guerre. Alors, écœuré par une telle brutalité vis-à-vis de ceux-ci, il déserte pour gagner

le Nouveau-Mexique septentrional parce qu'il a décidé de ne pas comparaître devant le conseil de guerre qui entend le sanctionner pour avoir critiqué l'ordre de son colonel de dépouiller tous les habitants d'El Paso. Écœuré par le comportement des Confédérés, il s'enrôlera plus tard comme scout dans les troupes fédérales de l'Arizona lorsque celles-ci entameront de nouvelles opérations contre les Indiens Navahos.



Colonel William Steele (National Archives) - Uniforme du capitaine William H. Cleaver qui fut tué à El Paso, au cours du combat qui eut lieu 1^{er} juillet 1862 avec les habitants de la cité (American Civil War Museum) - Un cavalier du 7th Texas Cavalry lors de son enrôlement en 1861 (L.T. Jones Texas photograph collection).



La grand-place d'El Paso del Norte, ca. 1850. Le 1^{er} juillet 1862, cette cité fut la proie d'un combat entre des civils mexicains et un escadron du 7th Texas, commandé par capitaine William H. Cleaver (Star of the Republic Museum to the Portal to Texas history).

Le lieutenant Jack Swilling n'était pas le seul Arizonien à ressentir du dégoût pour l'arrogant mépris de ses compagnons confédérés pour les *Greasers* mexicains. Lorsqu'il était encore en service à Mesilla pendant la campagne de Sibley, l'un des soldats du 7th Texas Cavalry écrivit à sa famille une lettre dans laquelle il soulignait l'attitude

scandaleuse de ses officiers et de ses camarades. Après la guerre et contre toute attente, un journal texan publia cette lettre dans laquelle il écrivit : *au lieu de combattre les Yankees, nous n'arrêtons pas de nous attaquer aux Mexicains*. En marge de ce désordre, que ne maîtrise pas encore la colonne de Californie et que ne maîtrisaient plus les derniers officiers confédérés en service au Nouveau-Mexique, les Chiricahuas de Cochise opèrent impunément entre Tucson et Mesilla. Alors, des notables de Tucson se commettent dans l'incroyable débilité qui suggère de livrer régulièrement des victuailles à Cochise pour apaiser sa bellicosité.

Le colonel Steele leur répond :

« Je regrette de ne pas avoir les moyens de réserver une suite favorable à votre requête en raison de la pénurie des ressources alimentaires dans cette région (...) En outre, nous manquons de troupes dans ce territoire pour châtier les Indiens ou pour leur distribuant des vivres afin de tenter de conclure un traité de paix avec eux ».

La fuite des allochtones blancs et mexicains et les succès de Cochise, induits par la réduction drastique des forces américaines et confédérées au Nouveau-Mexique, encourage les autres tribus ou clans apaches, et en particulier les Mescaleros, à redoubler d'audace dans ce qui était devenu leur pré carré. Des petits partis de guerriers s'enhardissent même à voler des chevaux et des mules dans les enclos civils et militaires de Mesilla et dans les corrals des forts Thorn et Davis situés dans le Texas occidental. Le 8 juillet 1862, les cinq dernières unités confédérées sur place : les *Arizona Guards* de Sherod Hunter, les *Arizona Rangers* de Milton Frazer, les *Arizona Guards* de Thomas J. Mastin et les *Tejanos* (vachers neo-mexicains) d'un certain « capitaine » Alderete évacuent Mesilla.

À la fin du mois suivant, les forces du colonel E.R.S. Canby (qui avait été battu par Sibley à Valverde le 21 février 1862) et les renforts du colonel James Carleton ont fait leur jonction mais ne talonnent pas l'arrière-garde de la brigade Sibley. Comme il a été promu entre-temps brigadier-général et commandant en chef des troupes fédérales de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, Carleton a décidé de ne pas poursuivre Sibley au-delà de la frontière texane pour trois raisons dont chacune semblait suffisante :

1. Carleton ignore si des troupes confédérées sont ou non sur le point de renforcer la brigade Sibley en dépit de sa déconfiture ;
2. Dans l'un ou l'autre cas, l'entrée de Carleton dans le Texas occidental exigerait la préparation d'un train considérable et l'embarquement de colossales réserves d'eau potable et de vivres pour ses hommes, leurs chevaux et leurs mules ;
3. Carleton sait que les Apaches harasseront mieux que lui les traînards de la brigade Sibley, déjà amputée de plus d'un tiers de son effectif initial.

Pour en avoir l'assurance, Carleton missionne tout de même plusieurs escouades d'éclaireurs d'ausculter le terrain jusqu'à la lisière du Texas. Le 27 août, l'une de celles-ci pénètre prudemment dans un Fort Davis délabré sur lequel plane un silence oppressant. Ses portes sont ouvertes car le poste a été abandonné et les cavaliers unionistes n'y trouvent qu'un corps gonflé, scalpé et criblé de flèches : la relique d'un ultime combat entre des Apaches et des traînards confédérés. Les Mescaleros ont profité de la débâcle de l'arrière-garde de la brigade Sibley pour s'introduire dans le poste dans l'intention d'y dérober quelques objets⁷⁹.

⁷⁹ Frazier, op. cit., pp. 255-7, 275, 284-5 ; Utley, *Fort Davis*, p. 18.

COMMENTAIRES

En dépit de sa longue expérience dans les postes militaires de la région, avant les sécessions, le général Sibley négligea ou sous-estima les probables nuisances des Apaches dans la préparation de son invasion du Nouveau-Mexique et de la Californie. Combattants extraordinaires mais piètres soldats, les Texans se pliaient mal aux contraintes de la vie militaire en campagne. Le désordre dans leurs camps et leur habitude de laisser paître en liberté leurs chevaux et leurs bêtes à cornes offrirent aux Indiens des opportunités que la rigueur des troupes unionistes leur concéda rarement. À ces vols, se greffèrent les mules et les chevaux tués pendant la bataille de Valverde. Cette carence en montures et en bêtes de somme obligea très vite Sibley à transformer en fantassins les cavaliers de l'un de ses régiments et à réduire son train des équipages. Or, le succès de sa campagne dépendait de la capacité de ses hommes à conquérir le Nouveau-Mexique septentrional avant que l'ennemi puisse y envoyer des renforts. Faute de n'avoir pas pu concentrer tous ses effectifs à temps à Santa Fe, les deux meilleurs colonels de Sibley n'alignèrent que la moitié de sa brigade à la décisive bataille de Glorieta Pass.

Si rien ne justifiait les atrocités que Baylor commit pour instaurer l'ordre confédéré au Nouveau-Mexique, force est cependant de reconnaître qu'il s'y attela tout seul et avec les succès mitigés que procure la violence et la puissance des armes à feu. S'ils ne furent pas déterminants, les raids des Apaches et leur mobilité contribuèrent tout de même à l'insuccès des Rebelles dans le Sud-Ouest. Les déprédations apaches persisteront jusqu'à la reddition de Cochise en 1872 et ne prendront réellement fin qu'avec la reddition des derniers rebelles de Geronimo le 17 mars 1886. Pour venir à bout de quelques centaines de guerriers apaches, les gouvernements américains furent obligés de maintenir des milliers d'hommes sur le terrain et de recourir à plus d'une demi-douzaine de généraux, depuis Canby en 1861 à Miles en 1886. La politique d'extermination que suivit Washington, le général Carleton l'entama en 1862. Elle fut indéniablement cruelle et inhumaine. Cependant, il ne faut pas oublier que les grandes figures de la résistance apache menèrent, à leur échelle, une guerre totalement identique. En revanche et à la décharge des Apaches, seuls les Blancs prétendaient représenter la civilisation. À ce titre, ils se rendirent encore plus coupables que les Indiens en exerçant, à leur rencontre, des représailles tout aussi sanguinaires. En outre, les Américains considéraient que leur *Way of Life* chrétien ne pouvait fleurir que sur le génocide de leurs autochtones.

Les diverses sources qui ont servi à rédiger cet article nous ont interpellés sur le comportement des Apaches dans le contexte de leur présumée symbiose avec leur milieu ambiant. De nombreux témoignages émanant des Apaches eux-mêmes, de leurs captifs et de leurs interlocuteurs américains et mexicains, relatent que ces bandes étaient affamées lorsqu'elles se trouvaient dans l'impossibilité passagère de razzier leurs voisins proches ou lointains. Or, ces bandes apaches auraient pu tirer parti d'une agriculture intensive. En outre, la chasse leur offrait un complément non négligeable. Dans ses mémoires, Nino Cochise, le petit-fils du grand Cochise, certifie que le gibier abondait encore dans leurs montagnes en 1886. Nous avons vu que le raid faisait partie intégrante de la culture apache depuis avant l'invasion des Blancs. Ce mode de coexistence ne satisfaisait déjà pas les autres ethnies indiennes du Sud-Ouest, plus pacifiques et plus laborieuses. Il ne pouvait donc pas s'inscrire dans la notion de paix telle que la concevaient les mentalités anglo-saxonne et castillane.

Pourquoi, pendant trois siècles, les faits le confirment, la société apache subsista-t-elle principalement sur la prédation ? Était-ce par facilité, par dédain pour l'agriculture

sédentaire ou par ignorance de celle-ci ? Une partie des terres qu'ils avaient volées à leurs congénères indiens étaient pourtant fertiles et particulièrement bien irriguées. Au cours des siècles qui ont précédé l'invasion des terribles *Apachus*, les Zunis, les Pueblos, les Hopis, les Pimas, les Maricopas et les Papagos, pour ne citer que les groupes indigènes majeurs dans le Sud-Ouest des États-Unis, développèrent des sociétés harmonieuses et équilibrées. Moins belliqueux que leurs envahisseurs apaches, ces autochtones indiens les subirent dans un premier temps, les combattirent ensuite et leur survécurent dans un univers en mutation certes, mais meilleur que celui des réserves où se désincarnèrent leurs anciens prédateurs.

Les peuples nomades dont la culture s'inscrit essentiellement dans le tropisme du pillage et des exploits guerriers n'ont fait que passer dans l'histoire du monde. Les Huns se sont désintégrés ou sédentarisés et les Scythes n'ont laissé que des objets en or, des armes et des tumuli. Il est vrai que les Mongols ont subjugué la Chine, mais celle-ci les a patiemment et totalement digérés parce que sa culture avait une assise plus pérenne que les cabrioles équestres de grossiers centaures. L'avenir des Apaches dépendait trop de leur capacité à assurer leur continuité aux dépens de leurs voisins. Cette continuité devait inéluctablement affronter une alternative : disparaître ou évoluer. Pour ne pas changer, ils résistèrent pendant deux siècles avec un courage, une endurance et une opiniâtreté remarquables. Ils étaient comme le vent dans la plaine, mais ils furent emportés par celui qui souffla sur les monts Chiricahuas.



Un avant le décès de Cochise, cette famille apache est photographiée en 1873 aux abords de Camp Apache. En 1879, ce camp sera rebaptisé Fort Apache et se développera dans la réserve de San Carlos alors que se poursuivent encore des combats avec des bandes d'Apaches dissidents (Library of Congrès).

Ouvrages dont les pages consultées sont mentionnées dans les notes

- Alberts D.E., *Rebels on the Rio Grande, Civil War Journal of Peticolas*. Albuquerque, 1984.
- Allen R.S., *Pinos Altos, New Mexico*. New Mexico Historical Review, n°23, October 1948.
- Altshuler C.W., *Arizona 1861*. Journal of Arizona History, n°25, Spring 1984.
- Altshuler F., *The Case of Sylvester Mowry*. Arizona & the West, vol. 15-2, Summer 1973.
- Anderson H.M., *With the Confederates in New Mexico during the Civil War : Memoirs of Hank Smith*. Panhandle Plains Historical Review, vol. 2, 1929.
- Barnaby A., *Forgotten Frontier. A Study of the Spanish Indian Policy of Don Juan Bautista De Anza, Governor of New Mexico, 1777-1787*. University of Oklahoma Press, 1932.
- Browne J.R., *Adventure in the Apache Country*. New York, 1869.
- Capps B., *The Great Chiefs*. Time Life Books, New York, 1975.
- Ceram C.W., *Le Premier Américain, découverte archéologique de l'Amérique*. Paris, 1972.
- Dunn R.S., *Knight of the Golden Circle in Texas 1860-1861*. Southwestern Historical Quarter, vol. 70, April 1967.
- Carroll H.B., *Journal of Lieutenant J.W. Abert, from Bent's Fort to St. Louis in 1845*. Canyon, Texas, 1941.
- Cremony T.E., *Some Savages*. Overland Monthly, vol. 8, March 1872.
Ibid : *Life Among the Apaches*. Tucson, 1954.
- Curry W.H., *Sun Rising of the West*. Crosby County Pioneer Memorial, Texas, 1979.
- Debo A., *Geronimo, the Man, his Time, his Place*. Norman, 1976.
- D'Hamel E.B., *Adventures of a Tenderfoot : History of the 2^d Regiment Mounted Rifles and Captain Coopwood's Spy Co. and 2^d Texas in New Mexico*. Waco, non daté.
- Dobyns H.F., *Mescalero Apache People*. Phoenix, 1973.
- Dodge R.I., *The Plains of the Great West*. New York, 1877.
Ibid : *Our Wild Indians, 33 Years' Personal Experience among the Red Men*. Cleveland, 1883.
- Eaton W.C., *Frontier Life in Southern Arizona*. Southwestern Historical Quarterly, vol. 36, January 1933.
- Farish T.E., *History of Arizona*. San Francisco, 1915-1918.
- Faulkner W.A., *With Sibley in New Mexico : Journal of W.H. Smith*. West Texas Historical Association Year Book, vol. 27, Octobre 1951.
- Fehrenbach J.R., *Comanche : the Destruction of a People*. New York, 1974.
- Finch L., *Sherod Hunter and the Confederates in Arizona*. Journal of Arizona History, vol. 10, 1969.
Ibid : *Confederate Pathway to the Pacific : Major Sherod Hunter and Arizona Territory, C.S.A.* Arizona Historical Society, 1996.
- Forbes J.D., *Apache, Navaho and Spaniards*. Norman, 1977.
- Frazer R.W., *Forts of the West*. Norman, 1977.
- Frazier D.S., *Blood and Treasure, Confederate Empire in the Southwest*. Texas A & M University, 1995.
- Ganaway L.M., *New Mexico and the Sectional Controversy*. Albuquerque, 1944.
- Garber P.N., *The Gadsden Treaty*. Philadelphia, 1933.
- Giese D.F., *Echoes of the Bugle*. New Mexico Historical Review, 1976.
- Griffith A.K., *Les Cent premières années de Nino Cochise*. Paris, 1973.
- Grinnell G.B., *The Story of the Indian*. New York, 1909.
- Hall M.H., *Sibley's New Mexico Campaign*. Austin, 1960.
Ibid : *Colonel Reily's Diplomatic Mission to Chihuahua and Sonora*. New Mexico Historical Review n°31, July 1956.
Ibid : *The Mesilla Times, A Journal of Confederate Arizona*. Arizona and the West, vol. 5, n°4, 1963.
Ibid : *The Confederate Army of New Mexico*. Austin, 1978.
- Hodge F.W., *Handbook of American Indians North of America*, vol. 1. Washington D.C., 1907.
- Hook J., *The Apaches*. Oxford (U.K.), 1987.
- Hunt A., *The Army of the Pacific : Its Operations in California, Texas, Arizona, New Mexico, Utah, Nevada, Oregon, Washington, Plains Region, Mexico, 1860-1866*. Glendale, California, 1951.
- Irwin B.J.D., *The Apache Pass Fight*. The Infantry journal, April 1928.
- Johansen B.E. & Grinde D.A., *Encyclopedia of the Native American Biography*. New York, 1997.
- Lamar H.R., *The Far Southwest 1846-1912 : A Territorial History*. New York 1970.
- Marcy R.B., *Thirty Years of Army Life on the Border*. New York, 1866.
- Melody M.E., *The Apache*. New York, 1989.
- Mc Clintock J.H., *Arizona : Prehistoric, Aboriginal, Pioneer, Modern*, 3 vols. Chicago, 1916.

- Mayhall M.P., *The Kiowas*. Norman, 1962.
 Ibid : *Indian Wars of Texas*. Waco, 1965.
- Mishkin B., *Rank and Warfare among the Plains Indians*. Lincoln, 1992
- Mowry S., *Arizona and Sonora*. New York, 1864.
- Murphy L.R., *Cantonment Burgwin, New Mexico, 1852-1860*. *Arizona & the West*, vol. 15, Spring 1973.
- Lockwood F.C., *The Apache Indians*. New York, 1938.
- Noel T., *Autobiography and Reminiscences*. Chicago, 1904.
 Ibid : *A Campaign from Santa Fe to Mississippi a History of the Old Sibley Brigade*. Houston, 1961.
- Noirsain S., *Le Rêve Fracassé*. Bruxelles, 1984.
- Official Records of the Union and Confederate Armies*, Series I, vols. 1, 4, 9, 34, 41, 50. Government Printing Office, Washington D.C.
- O'Neil J.B., *They Die but Once : the Story of a Tejano*. Kessinger Publishing, 2010.
- Ophler M.E., *Mescalero Apache History in the Southwest*. *New Mexico Historical Review*, vol. 25-1, January 1950.
- Opler M., *An Apache Life-Way*. Chicago, 1941.
- Orton R., *Records of California Men in War of the Rebellion*. Sacramento, Adjutant General's Office, 1890.
- Pettis G.H., *The California Column*. Historical Society of New Mexico, vol. 11, 1908.
- Pittman W.E., *Fort Stanton during the Civil War*. *Southern New Mexico Historical Review*, vol. 8, 2006.
 Ibid : *Rebels in the Rockies ; Confederate Irregulars in the Western Territories*. McFarland & Co., North Carolina, 2014.
- Pfanz D.C., *Richard S. Ewell*. Chapel Hill, 1998.
- Pumpelly R., *Pumpelly's Arizona*. Tucson, 1962.
- Schwatka F., *Among the Apaches*. *The Century Magazine*, New York, vol. 34, 1887-88.
- Simpson H.B., *Texas in the War 1861-1865*. Hillsboro, 1965.
- Smith C.C., *Fort Huachuca, Story of a Frontier Post*. Government Printing Office, Washington D.C., 1971.
- Sonnichsen C.L., *Roy Bean, Law West of the Pecos*. New York, 1943.
 Ibid : *The Mescalero Apache*. Norman, 1966.
- St. John R., *Line in the Sand, A History of Western U.S.-Mexico Border*. Princeton University Press, 2012.
- Sweeney E.R., *Cochise, Chef des Chiricahuas*. Paris, 1991.
- Taylor C.F. & Sturtevant W.C., *Indiens d'Amérique du Nord*. Paris, 1992.
- Taylor M.F., *Campaign against the Jicarilla Apache*. *New Mexico Historical Review*, vol. 64, 1969.
- Tevis J.H., *Arizona in the '50*. Albuquerque, 1966.
- Thompson J.D., *Colonel John R. Baylor, Texas Indian Fighter and Confederate Soldier*. Hillsboro, 1971.
 Ibid : *Henry H. Sibley, Confederate General of the West*. Natchitoches, 1987.
 Ibid : *From Desert to Bayou : Civil War Journal of M.W. Merrick*. El Paso, 1990
 Ibid : *Westward the Texans, Civil War Journal of Private W.R. Howell*. El Paso, 1990.
 Ibid : *Desert Tiger, Captain P. Graydon and the Civil War in the Far Southwest*. Tucson, 1992.
- Thrapp D.L., *Conquest of Apacheria*. Norman, 1967.
 Ibid : *Victorio and the Mimbres Apaches*. Norman, 1974.
- Utley R.M., *Fort Davis*. National Park, Historical Handbook n°38. Washington D.C., 1965.
 Ibid : *Frontiersmen in Blue, the U.S. Army and the Indians, 1848-1865*. Lincoln, 1981.
 Ibid : *Encyclopedia of the American West*. New York, 1997.
- Wagener J.J., *Early Arizona, Prehistory to Civil War*. Tucson, 1975.
- Wallace E. & Hoebel E.A., *Les Comanches, Princes des Plaines du Sud*. Paris, 1995.
- Watford W.H., *The Far Western Ring of the Rebellion*. *California Historical Quarterly*, June 1955.
- Wellman P.I., *Death in the Desert*. London, 1957.
- Williams R.H., *With the Border Ruffians : Memoirs of the Far-West 1852-1868*. Toronto, 1919.
- Wilson J.P., *When the Texans Came, Missing Records from the Civil War in the Southwest*. University of New Mexico Press, 2001.
- Wunder J.R., *The Kiowa*. New York, 1989.